

AGUEDAL

REVUE DES LETTRES FRANÇAISES AU MAROC

3 - 4

HOMMAGE A LA FRANCE DES ECRIVAINS ANGLAIS CONTEMPORAINS

TEXTES INEDITS
SPECIALEMENT ECRITS POUR
AGUEDAL

P O E M E S

de Walter DE LA MARE - Charles MORGAN - T.S. ELIOT
Helen WADDEL.

MESSAGES ET ESSAIS

de T.S. ELIOT - John MASEFIELD - Charles MORGAN - E.M. FORSTER
Margaret STORM - JAMESON - D.L. MURRAY - Neville LYTTON -
Richard CHURCH - Rosamond LEHMANN - Raymond MORTIMER -
Irène RATHBONE - Bonamy DOBRÉE - Herbert READ - B.H. LIDDELL
HART - Michel SADLEIR - E. WARINGTON SMYTH - Cecily MACK-
WORTH - V.I. LONGMANN - Enid STARKIE - Douglas GOLDRING.

NUMERO SPECIAL

COMPOSÉ PAR
IGNACE LEGRAND

M C M X L I I I

ÉDITION ORIGINALE

LES TEXTES INEDITS

contenus dans ce N° ont été composés
spécialement pour AGUEDAL
sauf les suivants :

CHARLES MORGAN. — *Ode à la France.*

T.S. ELIOT. — *Little Gidding.* Ce poème est le dernier que T.S. Eliot ait publié en Angleterre. (Faber and Faber, Londres).

La traduction donnée par « AGUEDAL » est la première qui ait été faite dans notre langue.

IRÈNE RATHBONE. — « *To one Banished* ».

Quelques textes ont été écrits directement en français par leurs auteurs.

Les traductions, sauf indication contraire, ont été faites par MADELEINE BOSCO.

Tous droits de reproduction réservés

AGUEDAL

REVUE DES LETTRES FRANÇAISES AU MAROC

3 - 4

HOMMAGE A LA FRANCE DES ECRIVAINS ANGLAIS CONTEMPORAINS

TEXTES INEDITS
SPECIALEMENT ECRITS POUR
AGUEDAL

P O È M E S

de Walter DE LA MARE - Charles MORGAN - T.S. ELIOT
Helen WADDEL.

MESSAGES ET ESSAIS

de T.S. ELIOT - John MASEFIELD - Charles MORGAN - E.M. FORSTER
Margaret STORM - JAMESON - D.L. MURRAY - Neville LYTTON -
Richard CHURCH - Rosamond LEHMANN - Raymond MORTIMER -
Irène RATHBONE - Bonamy DOBRÉE - Herbert READ - B.H. LIDDELL
HART - Michel SADLEIR - E. WARINGTON SMYTH - Cecily MACK-
WORTH - V.I. LONGMANN - Enid STARKIE - Douglas GOLDRING.

NUMERO SPECIAL

COMPOSÉ PAR

IGNACE LEGRAND

M C M X L I I I

ÉDITION ORIGINALE

S O M M A I R E

L I M I N A I R E

Henri-Bosco

P O È M E S

Walter DE LA MARE	Napoléon
Charles MORGAN	Ode à la France
T.S. ELIOT	Little Gidding
Helen WADDEL	Mort pour la patrie

M E S S A G E S
E T E S S A I S

John MASEFIELD	Message-
Charles MORGAN	Message
T.S. ELIOT	Message
E.M. FORSTER	Mon camarade est Anglais
D.L. MURRAY	La France créatrice
Rosamond LEHMANN	A Jean Talva
Raymond MORTIMER	Ce qui est gravé dans notre cœur
Margaret STORM-JAMESON	Le village
NEVILLE LYTTON	Saint Jean et Saint George
Richard CHURCH	Le cœur de la Reine Marie
Irène RATHBONE	A une Captive
Bonamy DOBRÉE	O France, qui dira ton charme inexprimable
Cecily MACKWORTH	Lettre à un jeune homme récemment arrivé de France
B. H. LIDDEL HART	Galliéni, la « tête-haute »
Herbert READ	Le message de Ruskin
Michel SADLEIR	Ville de province
E. WARINGTON SMYTH	La chère présence
V.I. LONGMANN	A propos de « Dominique »
Enid STARKIE	Nostalgie de Paris d'une Irlandaise
Douglas GOLDRING	La France m'a dit
E.L. WOODWARD	France

AVERTISSEMENT

Des nécessités inéluctables (indépendantes de notre volonté et entièrement matérielles) nous empêchent, à notre grand regret, de publier ici, in extenso, la très longue et très belle étude psychologique qu'Ignace Legrand a composée sur l'Angleterre d'aujourd'hui. Nous la publierons plus tard.

Elle est digne du romancier de grand talent qui, analyste pénétrant, a écrit « Renaissance », « À sa lumière », « La patrie intérieure », « Virginia », « Héry » (N.R.F.). On y retrouve les mêmes qualités de spontanéité, d'abondance, de force. Ignace Legrand se plaît à peindre, avec une rare pénétration, l'homme.

Dans son tableau de l'Angleterre, il donne donc une image familière et vivante du peuple britannique, au temps des grandes épreuves. L'Anglais, de toutes les classes, y apparaît héroïque, presque à son insu, simple, bon enfant. Il s'émeut vivement des misères d'autrui, et accueille, avec une sorte de tendresse discrète, les exilés. Dans sa très grande majorité, nous dit Ignace Legrand, il aime à manifester une amitié touchante à ses hôtes de France, écrasés par les malheurs de la guerre.

C'est la flamme persistante de cette affection qui éclaire les messages que l'on va lire.

Ignace Legrand les a sollicités et réunis avec une ardeur et une foi qui méritent toutes notre gratitude.

LIMINAIRE

C'est au romancier Ignace Legrand que nous devons l'existence de ce message.

En juin 40 il a fui devant l'invasion germanique. Réfugié sur un croiseur anglais, il a pu atteindre aux rivages britanniques. En Angleterre, il a mené la vie douloureuse et souvent difficile des émigrés. Ce pays a le sens de l'hospitalité. Aussi le nom, l'œuvre, le talent d'Ignace Legrand, romancier français en exil, firent-ils naître des sympathies parmi des hommes éminents dans les lettres anglaises. Ils ont plaint l'exilé, admiré l'écrivain, adopté l'homme.

Le message anglais à la France que nous publions aujourd'hui est né de ce faisceau de sympathies.

Vingt-trois écrivains anglais, parmi les plus représentatifs de leur pays, y ont participé.

A l'appel du cœur, c'est le cœur qui a répondu.

Peut-être n'était-il pas inopportun que le cœur élevât sa voix en des temps de passion, où le plus juste risque à tout moment de buter contre l'injustice, alors que deux terres illustres, séparées par le glaive du barbare, rapprochent lentement leurs antiques rivages et cherchent les caps et les baies qui, en se mariant, ressouderont une amitié indispensable au monde.

C'est l'Amitié, a dit le Sage grec, qui bâtit les cités, qui fonde les Villes.

De nos jours elle vit des heures difficiles. L'esprit du siècle n'y convie guère. Les actes de l'homme n'y tracent qu'une figure encore bien confuse, mais sanglante de nos destinées. Les grands rassemblements humains se meuvent à travers des ruines immenses. Les deuils, les douleurs, les travaux, les souffrances multipliées, partout, et souvent même, hélas ! chez les meilleurs, engendrent des fumées qui troublent l'esprit. L'amour et la haine s'y confondent. On se méconnaît et on se méprend; la déception soulève la rancune; et c'est l'heure où pourtant les hommes rêvent

déjà d'instituer ces grandes communautés de travail et de paix qui doivent assurer leur félicité sur la terre.

Mais il est, par bonheur, encore quelques lieux privilégiés. Là ne montent pas ces brouillards. Les maléfices de la confusion ne sauraient que rarement y atteindre. L'intelligence y est restée limpide, pure de passions médiocres, attentive à saisir le vrai, prête à confesser l'erreur, mais aussi prompte à la combattre; et comme cependant toute idée y naît en image et toute image en émotion, la vue sur l'univers prend, au dessus des horizons, toute l'étendue de l'espace, et l'esprit de l'immensité élargissant l'esprit de l'homme, l'engage dans les hautes sympathies.

C'est de là que vraiment viennent sur nous les souffles.

Souffles où enfin le sentiment et la raison forment un tout inséparable, où la connaissance est amour.

Mais sans amour est-il de véritable connaissance ?

On pense que non.

Ainsi qui aime ce qu'il sait, seul le connaît réellement.

Aucun des écrivains anglais dont on va lire les messages n'a cru pouvoir donner son image, à lui, de la France, objectivement, sans amour.

Car tous savaient que cet amour, loin de troubler leur vue, de fausser les traits du dessin, le nourrirait de vie, et qu'ainsi il serait non seulement vrai mais réel. Nous trouvons donc ici non pas le contour épuré d'une France abstraite, mais le corps charnel et l'esprit d'une France vécue.

France du passé, nostalgique à ces amis qu'en a séparés temporairement le Barbare.

France du présent que l'on plaint et dont on ne saurait douter.

France de l'avenir qu'on veut passionnément identique à celle d'hier.

Trois visages superposés qui ne sont qu'un même visage.

Chez tous, ce visage évoque d'abord l'art même de la vie, c'est-à-dire un commerce facile entre la pensée et le cœur, l'accord des voluptés aux mesures de l'esprit, le souci de comprendre l'homme sans l'ambition de le contraindre, assez de familiarité dans la grandeur pour qu'elle reste supportable et une sorte de génie des dons de la terre.

En somme aucun de ces Anglais ne pense un seul instant à nous reprocher (crime absurde !) d'avoir aménagé un peu notre pays en vue du bonheur en ce monde. Peut-être faut-il leur en savoir gré.

Tous ont compris en effet que ce sens naturel du bonheur pouvait être à l'origine de quelques qualités de l'esprit et de l'âme; et que la formulation concise et vive des pensées, la justesse du ton, la bonhomie dans la noblesse, l'aisance du discours et la pureté de la phrase n'étaient en somme, eux aussi, que des bonheurs.

Si nos amis ont été, corps et âme, heureux en France, c'est sans doute que le bonheur est le maître-mot de la France.

Mais ils ne s'en tiennent pas à la louange de nos agréments.

Ils connaissent aussi une France qui est patiente dans l'étude, scrupuleuse aux labeurs de l'esprit, et tenace. La France de l'intelligence modeste et mal payée, des laboratoires obscurs, des recherches austères et méconnues, la France sans éclat de la probité spirituelle.

Fait étrange, et piquant, il leur arrive de nous louer, pour quelques singulières et fortes qualités dont, nous Français, nous admirons qu'elles soient seulement et tellement anglaises.

Il ne faut s'en plaindre ni s'en étonner.

N'est-ce pas preuve d'amitié émouvante ? Dans l'ordre des explorations élevées on découvre toujours de ces carrefours imprévus où l'on se croise avec émerveillement.

Mais peut-être dorénavant ne s'agit-il plus de se

croiser. Demain ne sera-t-il pas nécessaire de s'attendre ?

Quelques-uns l'ont pensé. D'où cet appel.

Si nous l'avons lancé vers l'Angleterre, c'est que nous savions bien qu'en Angleterre l'on nous entendrait.

L'Angleterre est sensible aux voix de la pensée, même modeste. La présence du monde y est très vive; et de quelque lieu de la terre, si lointain soit-il, qu'on l'appelle, il se trouve toujours plusieurs de ses fils qui répondent. L'Angleterre, en ces jours, est au centre des messages. Il n'est point d'émissions de l'esprit qui n'y allume les plus belles lampes. C'est ainsi qu'elle respire sur l'étendue des mers.

Nous connaissons et admirons ses autres gloires. Et ce sont ses actes d'abord qui légitimement attirent l'attention du monde.

Mais ici nous ne voulons pas, surtout au temps de nos malheurs, que s'atténuent en nous ces communications d'une pensée si riche dont quelques clairs signaux nous sont parvenus, qui décèlent une attentive et si amicale présence.

Heureuse présence, que rien ne saurait remplacer, et qui nous reconforte, qui nous sert.

Celle d'une pensée libre.

Cette pensée, sans vouloir s'arroger inopportunément sur les événements une puissance immédiate, active, se réserve le droit, comme un devoir sacré, d'en tracer les images éternelles et d'en expliquer les raisons, même si les tableaux qu'elle compose ainsi sont par eux-mêmes des jugements.

Cette pensée, au plus noir des années de fer, peut encore exprimer le regret, le désir, la tendresse, comme aux plus beaux jours de nos amitiés.

Cette pensée enfin proclame avec raison que rien de pur, d'indiscutable, ne pourra être édifié sans elle, c'est-à-dire sans le poète et sans l'artiste.

Sur les lieux dévastés par la sauvagerie humaine, où se forme obscurément un monde neuf, voilà qu'il reste du passé un monde qui a survécu, et, lui seul

étincelle encore de tous ses feux. Par miracle il résiste; il veut vivre; il le doit.

La France, qui a tant perdu, tient encore à ce monde des esprits par de grandes mains d'une vigueur et d'une beauté intactes.

Demain d'autres, qui s'ouvriront, viendront les relever, et il faudra que, d'une prise aussi vivace, elles saisissent ce qui nous revient de la couronne spirituelle.

Nous savons qu'elles s'y lieront traditionnellement à d'autres mains amies; celles sans doute qui, dès aujourd'hui, par delà les mers, se lèvent vers nous, qui cependant ne leur offrons, ici, en retour qu'une simple hospitalité et ces dons modestes.

Mais tous ceux qui ont entendu notre appel, esprits pénétrants, cœurs profonds, savent bien que toute émotion véritablement pure, plus elle vient de loin, des profondeurs, moins elle crée de phrases.

Pour exprimer ici notre émotion à leur répondre, nous ne pouvons donc leur livrer que l'insuffisante expression d'une grave et presque tacite gratitude.

Henri BOSCO

POEMES

NAPOLEON

Le monde tout entier, ô mes soldats

C'est moi, Moi !

Moi, cette neige inépuisable,

Moi, le ciel boréal !

Soldats, soldats, ces solitudes

Où se perd notre marche,

Moi encore, Moi !

Walter DE LA MARE

traduit par Gabriel Germain

ODE A LA FRANCE

*France bien-aimée, te louerai-je surtout
pour tes grandes ou tes petites heures ?
ah ! surtout pour tes soirs de sommeil doré
quand sur la Seine à Vernon
une barque attardée flotte vers la rive
et que les chalands, à la fin de journée, reposent.*

*Demain, sans doute, à la première aube,
ils s'en iront au long du jardin de Monet
vers Nantes, vers Paris
et derrière eux, la tranquille image
des peupliers de l'île se prolonge
— jusque dans le cri de mon cœur
jusque dans le cours de mon sang*

*jusque dans la terreur brûlante et glacée
de cet exil de soi-même, cette prison, cette mort
imposée où sa bien-aimée
orgueil de la pensée, gloire de tous les rêves
gît prostituée au mal.*

II

*pour cela aussi, même pour cela
Jésus commande le pardon.
Qui peut distinguer contre lui ?
ou prononcer l'absolue damnation
d'un de ceux que sa mort racheta ;
il n'existe pas d'infâmie
dont le pardon ne soit en germe contenu
dans la graine du temps.
Pourtant, au-dessus de la douce terre
où cette graine lentement mûrit,
la race des combattants et des rêveurs,
issue du chêne de Domrémy*

mène sa vie persistante
et tous, du gouvernail à la charrue,
de la forge à la roue des machines
dans leur premier cri et leur dernier soupir
tous, en ton nom, Allemagne, maudissent
une corruption abhorrée,
cancer dans la chair du printemps
et la matrice des années
sans cesse acharné à la possession
du vierge et vivace avenir
et toujours, oui toujours stérile
sauf des fruits du désespoir.

France bien-aimée, garde l'espérance
ton destin n'est pas achevé
entre tes mains sacrées
l'Esprit de l'Homme repose
sois toi-même sois la France
devant les cieux écroulés
reste l'étoile du monde
et guide sa destinée.

III

Par un jour de fin d'Octobre, jaune de pluie
pareil à ceux dont les enfants redoutent
le poids de solitude et le frisson d'hiver,
debout de nouveau dans Chartres sans vitraux,
sous un ciel tremblant du bruit des machines,
j'ai vu l'absence de la Vierge
frapper les murs d'un éclat glacé
j'ai vu les lignes périlleuses
dans leur nudité exaltée
bondir plus libres vers la voûte
et comme des ailes d'anges
unir au sommet des airs
leurs nervures convergentes.
Combien de fois, ô ma France,
suis-je depuis revenu par l'esprit
à ce dernier écho d'amour
avant que tombe le silence ; car tu es belle, ô France,

toi dont certains des fils nient la fidélité
qu'un jour encore le monde va frémir
du bruit d'ascension de tes ailes.

IV

Consacre donc aux larmes et au deuil
juin, le premier jour, premier de tant de mois
empoisonnés et stériles
fais-en le Jour Néfaste
de tes provinces reperdues
de Strasbourg à nouveau voilée
de Verdun même trahie
— et que ta seule pénitence
soit de t'en souvenir.

Au crépuscule de ce jour, sonne les cloches ennemies,
sonne à travers les ans, au coucher du soleil,
regarde vers le Rhin et regarde en ton cœur —
et toi-même Angleterre, regarde dans le tien,
en ce premier jour de juin
souviens-toi de la France et sonne le glas de la Liberté.
Mais l'avenir nous cache encore
le jour rayonnant de gloire
où tu te lèveras, France, d'entre les morts —
pour rebâtir Vernon, pour illuminer Chartres,
Paris de nouveau sera tien
et tes prisonniers revenus
brûleront leurs cierges à St Léonard,
de ce jour-là aussi, sache te souvenir
non par les cloches cette fois, mais en silence,
quand tes fils si longtemps divisés
seront réunis au foyer,
et que tu verras les enfants de ta race
— en silence alors bénis cette victoire
à laquelle ils devront leur vie.

*Heureux qui comme Ulysse, revient en sa maison
après un long exil et retrouve sa place
revoit la paix de ses rivières et collines
entend de nouveau le langage des siens
et les petits mots de tendresse
qui n'ont de sens que pour lui.*

*Heureux qui, les traîtres chassés, la paix revenue,
voit enfin les grands mots avilis
recouvrer leur souverain prestige
et qui dans le chant silencieux
des souvenirs revécus
comprend que l'amour est sans âge,
et la foi sans limite.*

*Tu es, ô France, la sagesse dans la connaissance,
le sel de toute joie. Qui meurt pour toi
meurt pour la rédemption de l'homme,
et nul en toi ne peut vivre
s'il n'a connu la mort des saints et des amants
et par la haine et par la sainteté
subjugué l'Esprit des Ténèbres.*

Septembre 1942.

Charles MORGAN.

LITTLE GIDDING

I

*Ce printemps, au cœur de l'hiver, est la vraie saison de ces lieux,
Sempiternelle, et pourtant gonflée des eaux de crépuscule,
Suspendue dans le temps, entre pôle et tropiques.*

*Quand d'un jour bref paraît plus vive la lumière, au temps du
[gel, au temps du feu,*

*Un rapide soleil enflamme l'étendue glacée des étangs, des flaques.
Dans ce froid sans vent, qui est chaleur du cœur,*

Il réfléchit, sur le miroir des eaux,

Un rais éblouissant qui nous aveugle, dans le jeune après-midi.

Alors, plus vive que brasier ou que feu de branches, une lueur

Anime l'esprit muet : pas de vent, mais le feu de la Pentecôte

Aux jours les plus sombres de l'année. Entre gel et dégel

Le suc même de l'âme frissonne. La terre est sans parfum.

Nul parfum de chose vivante. C'est le printemps

Mais un printemps hors de saison. La haie qui clôt le jardin

Connaît, pour une heure, l'épanouissement blanc et fragile

De la neige ; une éclosion de fleurs plus rapide

Que celle de l'été, et qui, sans les bourgeons et sans les fleurs

N'a pas suivi le cycle de ce qui est engendré. [fanées,

Où est l'été, l'inimiginable

Été pur ?

Si vous étiez venu dans ce chemin,

Par la voie que vous deviez prendre

Venant d'où vous deviez venir

Si vous étiez venu dans ce chemin, en mai,

Vous auriez trouvé ces haies,

Blanches de nouveau, au mois de mai, d'une douceur voluptueuse.

Et c'eût été pareil à la fin du voyage

Si vous étiez venu, le soir, en roi dépossédé,

Si vous étiez venu, le jour, sans plus savoir pourquoi,

C'eût été pareil, après avoir quitté le sentier difficile,

Contourné l'angle de l'étable et marché vers l'insensible façade

Et la pierre du tombeau. Ce lieu d'où vous croyez venir,

N'est qu'une enveloppe, qu'un signe,

D'où le dessein essentiel ne s'échappe en brisant sa coque, qu'après

[son accomplissement,

Si jamais il peut s'accomplir. Ou bien vous étiez sans dessein

Ou bien ce dessein est là-bas, plus loin que cette fin imaginaire

Et il s'est altéré dans son achèvement. Il y a d'autres pays

Qui marquent les confins du monde, sur le bord des gouffres

[marins,

*Au-dessus d'un lac noir, dans le désert, dans une ville.
Mais celui-ci est le plus proche, dans le temps et l'espace,
Maintenant et ici, en Angleterre.*

Si vous étiez venu dans ce chemin.

*Quels que fussent la voie et le point de départ
En n'importe quel temps, quelle saison,
Rien n'eût été changé : il vous eût fallu dépouiller
Tout sentiment, toute raison. Vous n'êtes pas ici pour vérifier,
Vous instruire, assouvir vos curiosités,
Rendre des comptes. Vous êtes ici pour tomber à genoux
Là où puissante est la prière. Plus haut que l'ordre rituel des mots
Plus haut que la réflexion d'un esprit en prière conscient de son
[labeur,
Et plus haut que le son des voix en oraison, s'élève la prière ;
Ce que les morts, de leur vivant, n'ont pu vous dire,
Ils peuvent vous le dire, maintenant qu'ils sont morts.
Il s'inscrit en lettres de feu, le message des morts, bien au-delà
[du langage des vivants.
C'est là, au point où l'on rencontre ce moment, hors du temps
C'est là et nulle part ailleurs qu'est l'Angleterre.
Jamais et Toujours.*

II

*Des cendres sur l'habit d'un vieillard
C'est tout ce que laissent les roses consumées.
Des poussières dans l'air suspendues
D'une histoire qui a pris fin marquent la place.
Un peu de poussière et d'air : c'était une maison,
Le mur, les lambris, la souris.
La mort de l'espoir et du désespoir
C'est la mort de l'air.*

*Le flot et la sécheresse sont là
Sur les yeux, dans la bouche,
Des eaux mortes des sables morts
Qui se disputent l'avantage.
Desséchée, éventrée, la glèbe
Bouche béante devant la vanité des labeurs
Rit sans joie.
C'est la mort de la Terre.*

*L'eau et le feu ont succédé
A la cité, aux pâturages, à l'herbe folle,
L'eau et le feu tournent en dérision*

Le sacrifice que nous avons nié.
L'eau et le feu décomposeront
Les fondations ruinées et oubliées
Du sanctuaire et du chœur.

C'est la mort de l'eau et du feu.

C'était à cette heure incertaine qui précède le matin
Tout près de la fin d'une nuit interminable,
Cette fin éternellement renouvelée de ce qui est sans fin,
Après que la sombre colombe à la voix frémissante
Eût volé plus bas que son horizon habituel,
Tandis que roulaient sur l'asphalte les feuilles mortes
Avec un bruit de boîtes d'étain, seul bruit
Entre trois districts d'où s'élevait de la fumée.
J'ai rencontré un promeneur, lent et pressé
Comme poussé vers moi avec les feuilles métalliques
Par l'irrésistible vent des villes, à l'aurore.
Et tandis que je fixais son visage incliné vers le sol
Avec cette attention aiguë qui provoque
Le premier étranger rencontré dans le crépuscule finissant,
J'eus soudain la vision d'un ancien maître mort
Que j'avais connu, puis oublié presque, tout à la fois un et mul-
[tiple ;

Dans le sombre visage hâlé
Les yeux d'un esprit familier, composé de plusieurs.
A la fois intime et inidentifiable.
Aussi bien assumant deux rôles je criai
Et j'entendis une autre voix crier « Quoi, Vous, ici ? »
Encore que nous ne fussions pas, j'étais toujours le même
Et je savais pourtant que j'étais un autre
Et qu'il était, lui, une forme en formation perpétuelle.
Pourtant les mots avaient suffi
A sceller la reconnaissance qui les avait précédés
Et ainsi, emportés par une même soufflé
L'un à l'autre trop étrangers pour nous méconnaître,
Accordés en ce point de conjonction
Insituable et qui n'a ni avant, ni après,
Nous foulions le pavé, patrouilles de la mort.
Je dis : « Je suis émerveillé mais sans trouble.
Et c'est d'être sans trouble qui m'émerveille. Donc parlez.
Je ne pourrai ni comprendre, ni me souvenir. »
Il dit : « Je n'ai aucun désir de vous redire
Ce que vous avez oublié : ma pensée, ma doctrine.
Ces choses ont accompli leur destin : laissons-les.
Les vôtres laissez-les aussi. Et priez que les autres
Vous les pardonnent, comme je vous prie de pardonner
Et le bien et le mal. Les fruits de l'autre saison sont mangés.
La bête rassasiée repousse du pied le seau vide
Car les mots de l'an passé appartiennent au langage de l'an passé,

Et les mots de l'an neuf attendent une voix nouvelle.
 Mais comme, en ce moment, le passage est libre
 Pour l'esprit, pèlerin inapaisé,
 Entre deux mondes devenus si pareils l'un à l'autre,
 Des mots me viennent que jamais je n'avais pensé dire
 Dans ces rues où jamais je n'avais pensé revenir,
 Quand je laissai mon corps sur une rive lointaine.
 Puisque notre mission est de parler et que la parole nous impose
 De donner un sens plus pur aux mots de la tribu
 Et contraint l'esprit à voir ce qui fut et ce qui sera,
 J'usurai des dons réservés à l'âge
 Pour poser une couronne sur les labeurs de votre vie.
 Et d'abord, ce glissement glacé des sens qui expirent
 Sans enchantement, ne laissant point d'autre promesse
 Que celle amère de l'ombre insipide d'un fruit,
 Tandis que corps et âme commencent de se séparer.
 Viennent ensuite la colère consciente de son impuissance
 Devant la folie des hommes et la blessure
 Du rire devant ce qui a cessé d'amuser.
 Enfin, la douleur déchirante de re-présenter
 Tout ce que nous avons fait, et été ; la honte
 Des mobiles reconnus trop tard et la conscience prise
 De choses mal faites et faites pour le malheur d'autrui
 Alors qu'elles nous semblaient des exercices de vertu,
 Puis cet aiguillon : l'acclamation des niais, et la tache faite à
 D'erreur en erreur l'esprit exaspéré procède [l'honneur.
 A moins que ne le régénère le feu de purification
 Où se mouvoir selon le rythme tel un danseur.
 Le jour paraissait. Dans la rue méconnaissable
 Il me laissa, avec une sorte d'adieu,
 Et s'évanouit au son de la trompette.

III

Il y a trois états qui souvent se ressemblent
 Et qui diffèrent tout à fait : ils fleurissent au même enclos :
 L'attachement à soi, aux choses et aux êtres, et le détachement
 De soi, des choses et des êtres. Entre ces deux états l'indifférence
 Qui ressemble à ces deux, comme la mort ressemble à la vie,
 Étant entre deux vies, plante sans fleur entre
 La vie et l'ortie blanche de la mort. Tel est l'emploi de la mémoire :
 Pour la libération — pas moins d'amour ; mais l'amour qui
 [s'épande

Au-delà du désir et ainsi la libération
 Du futur aussi bien que du passé. Ainsi l'amour d'un pays
 N'est d'abord pour nous qu'attachement à notre propre champ
 [d'action

Puis l'on en vient à juger l'action comme n'ayant pas grande
[importance,
Sans jamais être indifférente. L'Histoire peut être servitude,
L'Histoire peut être liberté. Voyez, maintenant s'évanouissent
Les lieux, les visages, avec ce moi qui les aime comme il a pu,
Pour être renouvelés, transfigurés, sur un autre modèle.

Le péché est ce qui convient, car
Tout sera bien, et
Toute forme sera bonne de toute chose.
Si de ces lieux, il me souvient
Et de ces hommes peu louables
Que ne lient parenté ou affection proches
Mais quelque sorte de particulier génie,
Tous touchés par un commun génie,
Unis dans la lutte même qui les divise ;
Si je songe à un roi à la tombée du jour,
A trois hommes, ou davantage, sur un échafaud,
A quelques-uns qui sont-morts oubliés
Ailleurs, ici et au loin,
Et à l'un qui mourut aveugle et tranquille
Pourquoi donc les célébrerais-je
Ces morts-là plutôt que les mourants ?
Je ne sonnerai pas la cloche vers le passé
Et je ne ferai pas d'incantation
Pour évoquer le spectre d'une Rose.
Nous ne pouvons ranimer les vieux conflits,
Nous ne pouvons restaurer les vieilles doctrines
Ni répondre à l'appel d'antiques tambours.
Ces hommes et ceux qui luttaient contre eux
Et ceux contre lesquels ils ont lutté
Acceptent le régime du silence
Tous parqués dans un même parti.
Quoi que ce soit que nous héritions des fortunés
Nous avons pris en legs des dénués
Ce qu'ils avaient à nous laisser : un symbole,
Un symbole qui, dans la mort, se parachève.
Et tout sera bien, et
Toute forme sera bonne de toute chose
Par la purification de la cause
Sur la terre de notre imploration.

IV

La colombe, en descendant, déchire l'air
De l'éclair d'une terreur ardente
Dont les langues de feu proclament

*La libération hors du péché et de l'erreur.
Le seul espoir ou le désespoir
Repose dans le choix de ce brasier ou de ce brasier,
D'être racheté du feu par le feu.*

*Qui, alors, nous donna la souffrance ? L'Amour.
L'Amour, nom peu familier
Voilé par les mains qui tissent
L'intolérable tunique de feu
Qu'aucun pouvoir humain ne peut arracher.
Nous ne vivons, nous ne respirons
Que consumés par ce feu ou par cette flamme.*

V

*Ce que nous appelons commencer, souvent n'est que finir.
La fin n'est qu'un commencement.
La fin, c'est notre point de départ. Et chaque phrase,
Chaque proposition, lorsqu'elle est juste (chaque mot « chez lui »
A la place où il était les autres,
Le mot ni timide ni arrogant,
D'un commerce facile avec ce qui fut et ce qui sera,
Le mot ordinaire, exact, sans vulgarité,
Le mot correct, précis sans pédanterie)
— Tous dansant harmonieusement unis —
Chaque phrase, chaque proposition, est une fin et un commen-
Chaque poème une épitaphe. Et tout acte [cement,
Est un pas en avant dans la masse
Vers le feu, dans les abysses de la mer
Ou vers la pierre indéchiffrable : et c'est de là que nous partons.
Nous mourons avec les mourants :
Voyez, ils partent et, avec eux, nous partons aussi.
Nous naissons avec ceux qui sont morts :
Voyez, ils reviennent et, avec eux, ils nous entraînent.
Le moment de la rose et le moment de l'if
Ont la même durée. Un peuple sans histoire
Est l'esclave du temps, car l'histoire hors du temps
Rassemble ses moments. C'est ainsi qu'au déclin du jour
Par un après-midi d'hiver, dans une chapelle isolée,
C'est ainsi que sont là l'Histoire et l'Angleterre.*

Par l'attrait de cet Amour et la voix de cet Appel

*Nous ne cessons pas de chercher
Et nous finirons nos recherches*

*Quand nous aboutirons au lieu d'où nous sommes partis,
Et nous connaissons ce lieu pour la première fois,
Par de là la porte inconnue et remémorée
Quand ce qui reste à découvrir du monde
Est ce qui était le début,
Et le bruit de la cascade cachée
A la source de la si longue rivière ;
Et dans le pommier, les enfants inconnus,
Que nos yeux ne virent jamais
Mais que nous avions cru entendre
Ou à demi-entendre, dans le calme,
Entre deux vagues de la mer.
Ah ! que vienne maintenant, ici, maintenant, à jamais,
Un état de pleine simplicité
(Plus chèrement rien ne s'acquiert)
Et tout sera bien et
Toute forme sera bonne de toute chose,
Quand les langues de feu se replieront sur elles-mêmes
Pour former le nœud de feu, la couronne
Où la flamme et la rose sont un.*

T.S. ELIOT

traduit par André Gide et Madeleine Bosco

MORT POUR LA PATRIE

D'après un chant funèbre du IX^{ème}
siècle. C'est la France qui parle.

*Tu es arrivé sauf au port,
Je suis en haute mer.
La lumière tombe sur ta tête,
En moi, les ténèbres.
Cueille dans les prés du ciel
Les violettes, les asphodèles.
Moi, dans ces prés mortels,
Je sème la verveine.
O fleurs qui parfumeront ta tombe,
O mon fils,
Veillez pour moi...
Tandis que tu dormiras,
Chéri,
Dans ton long repos.*

HELEN WADDELL.

Ce poème a été écrit en français.

MESSAGES

A un Anglais, point n'est facile d'expliquer aux Français son admiration pour leur littérature. Vous disposez d'une netteté élégante et d'une clarté de l'esprit qui à votre gaieté donne de la grâce et de la poésie à vos vérités. On peut avoir de la littérature anglaise une connaissance parfaite et cependant ne pas connaître l'Angleterre. Mais qui connaît intimément la littérature française connaît intimément la France et devient, en quelque sorte, un de ses citoyens.

De temps à autre, il court le bruit, en Angleterre, que nos écrivains devraient aller en France pour y faire leurs écoles et y apprendre leur métier. Aussitôt de tout notre zèle nous nous mettons à l'ouvrage et composons quelques magnifiques imitations. Puis notre naturel remonte et nous faisons un retour magnifique à notre génie propre.

Mais en tout temps, nous envions la clarté de votre intelligence et votre légère, votre inimitable gaieté ; et nous admirons votre langue qui permet de dire les riens avec tant de charme et les choses de grandeur avec une telle majesté.

La douleur de la France est notre douleur ; l'espoir de la France est notre espoir. Avec la France en esclavage, l'esprit humain est en prison.

John MASEFIELD.

Cher Monsieur Ignace Legrand,

Je sens l'honneur que vous me faites en m'invitant à contribuer à ce « message » que vous préparez pour le prochain numéro d' « *Aguedal* ». Message qui, hélas, ne peut être qu'un témoignage.

En effet, même les écrivains, comme tant d'autres hommes plus utiles, voient leurs temps pris, pendant la guerre, par des obligations étrangères à celles qu'ils subiraient avec plaisir et auxquelles ils accorderaient plus volontiers toute leur attention.

Puisse ce message exprimer au moins l'espoir d'une collaboration future pour cette œuvre restauratrice de la culture européenne dans laquelle les écrivains ont de grands devoirs à remplir, quoiqu'ils soient, eux, « les écrivains » les moins en vedette de tous ceux qui prennent la plume. Parmi ces devoirs en voici un (et il n'est pas des moindres, mais des plus importants) : nous devons rappeler aux hommes qu'il existe d'autres valeurs que celles de la politique et des luttes pour le pouvoir. Et pour accomplir ce devoir, l'un des instruments le plus fort est le périodique littéraire.

En ce qui concerne la maintenance de la culture européenne, j'ai toujours affirmé qu'une association et une amitié étroites entre les hommes de lettres français et anglais étaient d'une importance capitale. J'ai toujours lutté (car j'ai été aussi un éditeur) pour cette compréhension et cette sympathie mutuelles. C'est le retour à ces relations, que, moi et beaucoup d'autres avec moi, à Londres, nous avons attendu pendant ces années où l'on ne pouvait rien faire qu'attendre. Je puis vous assurer que, pour nous, la cessation de ce commerce a été fort grave. Et j'attends avec impatience « *Aguedal* » comme l'oiseau annonciateur d'un printemps heureux.

T. S. ELIOT.

Cher Monsieur Ignace Legrand,

Je ne dispose que d'une matinée par semaine pour écrire toutes mes lettres et m'occuper de mes affaires personnelles. Le reste du temps, je travaille sans interruption de dix heures du matin à quatre heures du matin. Ma matinée libre tombe le mardi. J'ai tenté, mardi dernier d'écrire quelques pages qui auraient pu former un message à « *Aguedal* ». Mais en vain. En ce moment, je suis tellement à bout, (« épuisé » (1) n'est-il pas le mot qui convient ?) qu'il m'est impossible de concentrer mon esprit, tant il est sous pression.

Dites-leur bien que ce n'est pas un manque de bonne volonté. Jamais un Anglais n'a mieux aimé la France que je ne l'aime moi-même. Aucun homme n'a jamais exécré la politique, et française et anglaise, plus que je ne l'exècre moi-même ; ou n'a cru plus passionnément que la santé du monde dépend du fait que les artistes restent en dehors des partis et des coteries. Je crois, en vérité, que je n'ai pas d'autre message à la France que celui-là. On ne sermonne pas, on ne discute pas quand on aime. Si la France est perdue, la civilisation est perdue, et tout ce à quoi je tiens dans le monde est perdu, irrémédiablement. C'est étrange. Moi, qui ai servi comme officier de la marine anglaise et qui travaille maintenant à notre Amirauté, je tiendrai toujours, comme le seul souvenir heureux de cette guerre, le travail que j'ai fait pendant quelque temps, en automne 1939, à l'Amirauté française, à Maintenon ; et je ne serai jamais délivré d'un désir enfantin, romantique et impossible, celui de porter un uniforme français avant de mourir. Quel motif peut bien pousser un Anglais à éprouver un pareil sentiment ? Je pourrais donner, — (et dans mon « Ode à la France et dans d'autres écrits, j'ai tenté de donner) — de bonnes raisons ; mais il n'y a pas de raisons d'aimer. Je crois que ce sont Baudelaire et Romanée Conti qui m'ont pris et captivé !

*A la très chère ! A la très belle
Qui remplit mon cœur de clarté,
A France, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité. (1)*

Très sincèrement votre,

Charles MORGAN.

(1) En français dans le texte.

ESSAIS

MON CAMARADE EST ANGLAIS

L'époque ? c'était il y a presque vingt ans. La scène ? Une petite gare de campagne, au bord d'une route. La terre était couverte de vignes, d'oliviers, de cyprès, de fleurs des champs ; quelques pins ; des asperges sauvages ; dans le ciel, un soleil éclatant. Je descendis du train d'intérêt local, appelé « La Gastonnière » du nom de Gaston, son conducteur ; et je fus accueilli par un Français et une Française qui allaient devenir mes amis très chers. Nous étions tous les trois un peu intimidés. J'avais fait le voyage pour discuter avec Georges d'une projet littéraire, et nous ne savions pas, alors, s'il réussirait. Quant à Laure, elle était inquiète, car elle avait entendu dire que les Anglais préfèrent le confort au bonheur. C'est un bruit fâcheux, mais qui n'est pas sans contenir, hélas ! beaucoup de vérité. Elle songeait, j'imagine, tandis que nous nous dirigeons vers la maison, que cette simple demeure n'avait pas le chauffage central, mais seulement les rayons du soleil ; pas de tapisseries, seulement des badigeons à la chaux et des papillons ; pas de vitamines, seulement de la nourriture et des boissons. En ce qui me concerne, je n'avais jamais aimé la France, et ce nom de « France », pour aussi étrange qu'il sonnât, ne m'avait jamais retenu. J'avais donné mes premières amours à l'Italie et aux Indes. La France ? Je la jugeais un excellent pays de bons livres et de bons vins, mais je ne savais pas ce que j'étais tout près d'apprendre : qu'elle est la civilisation. Je n'avais pas encore ressenti cet enthousiasme qui s'empare de moi lorsqu'elle apparaît, cette angoisse qui m'étreint lorsque je reste trop longtemps sans la revoir.

« Toutes les autrs morts n'ont mérite ni marque ;
« Celle-ci porte seule un éclat radieux
« Qui fait revivre l'homme et le met de la barque
« A la table des Dieux. » (1).

Cependant la « Gastonnière » s'était éloignée en

(1) En français dans le texte.

crachotant des bouffées de fumées dans le vert et le bleu, et il se fit un grand silence, interrompu seulement par nos échanges de politesse et le gloussement de quelques poules à demi-endormies. Bientôt ce silence allait être bien autrement rompu. L'étrange bruit éclata derrière une haie de cyprès : un mélange de rugissements, de gazouillis, de vociférations et une foule de jeunes enfants jaillit de la sombre verdure, comme un vol d'oiseaux : ils s'éparpillèrent sur la route et, de là, par les champs, dans un état d'excitation sauvage, faisant des gestes si violents que je craignais de les voir se casser en deux. Laure, qui était alors l'institutrice du village, essaya de me faire croire à une manière, toute provençale, de souhaiter la bienvenue. Mais c'était bien plus que cela. Les enfants qui, jamais encore, n'avaient vu un Anglais, ayant entendu raconter que l'un d'eux allait arriver de façon imminente, s'étaient tapis derrière la haie de cyprès dès qu'ils avaient découvert, dans le lointain la fumée de la « Gastonnière ». Et, de là, ils m'avaient guetté, pour voir comment cet étrange animal pouvait être fabriqué. Ils furent à la fois désappointés et soulagés. « Mais il est comme les autres » (1) fut l'avis général. « Il est comme toi, il est comme moi, c'est un homme » (1). Pendant quelques jours, ils se groupèrent autour de moi dans la cour de l'école avec une charmante curiosité. Puis ils ne s'occupèrent plus de moi et revinrent à leur jeu favori du taureau et des cocardes.

Ce fut là mon premier contact avec cette France que, depuis, j'ai appris à aimer. Les bons livres et les bons vins ont gardé leur prix ; certes, de Voltaire au Château-Yquem, ce prix, ils l'ont encore, mais seulement devant un bureau de travail ou une table bien servie. Tandis que c'est en plein air que j'ai appris à aimer la France. Et si je l'ai aimée, aussi, à l'intérieur des maisons, c'est que le soleil y entrait et que de minuscules poussières dansaient dans les mille veines du soleil. L'essentiel d'une France ainsi comprise n'est pas dans les contrastes qu'elle peut offrir avec l'Angle-

(1) En français dans le texte.

terre, mais dans la joie reconnaissante que l'on éprouve à se sentir pris en elle, à avoir des amis français, à recevoir leur profonde et intelligente amitié. Les livres, les bons vins, le grand soleil, les amis, la poussière, tous ces biens mis ensemble, — et ajoutés à quelques autres, — donnent, en somme, ce que j'ai tenté d'appeler, avec quelque audace, la civilisation. Ils nous livrent le chiffre des choses.

Quelques années plus tard, — et ce fut notre dernière promenade, — nous descendions, Georges et moi, le flanc des collines. À quelques kilomètres à l'est de notre premier lieu de rencontre, dans une région encore plus belle. Laure était devenue professeur dans une école de plus haute science... Ce jour-là, le soir tombait et l'air était si limpide que je découvris, pour la première fois, des collines dont je ne soupçonnais pas la présence, de lointaines collines, là-bas, vers l'Auvergne. Les couleurs étaient exquisées, l'air enivrant. Véritable débauche romantique. Mais, derrière ce romantisme, il y avait une chose, à quoi auparavant je n'avais rien compris, un lien puissant disciplinant la profusion pour l'unir aux plus hautes nécessités spirituelles de l'homme. L'Art est un autre nom de cette force. Le paysage, et la nature en général invitent celui qui les contemple à devenir artiste, à découvrir l'ordre. À regarder ces collines nonchalantes, glissant de pentes en pentes, avec des coupures rocheuses, insensiblement, jusqu'à la plaine, je sus que la France, en même temps que le cœur, m'avait ouvert les yeux. Elle m'avait aidé à sortir de la Barque pour m'asseoir à la table des Dieux, à oublier mon indignité quand je pus voir mes nouveaux compagnons.

Les souvenirs de cette région bien-aimée se pressent en foule. J'en transcris quelques-uns. Voici le rocher où nichaient les aigles. Voici le rocher où nichaient les abeilles, dans un creux inaccessible, siècle après siècle ; et, lorsqu'enfin ce creux, gorgé de miel, laissait couler de ses lèvres un abondant ruisseau de douceur, c'est que l'été était venu. Voici les oursins fossiles que Laure, — et elle seule, — savait découvrir dans la blanche pierre friable des crêtes. Voici les hé-

lianthèmes. Et voilà Armand Roumanille. Armand était le plus jeune enfant, — et le plus simple. — d'une nombreuse famille de riches paysans. Ses parents, athées avec application, servaient chaque Vendredi Saint un grand repas de viandes et, pendant qu'ils festoyaient, envoyaient leur enfant garder les chèvres sur les collines. Je l'avais découvert dans une prairie, abritée du mistral par de gros pans de rocs. Il avait des yeux bruns et perçants, des cheveux comme deux ailes sombres; un foulard rouge noué autour du cou; des souliers, mais pas de chaussettes. Nous avions quelques idées et quelques amis communs. Aussi la conversation fut-elle facile. Il criaît : « Hitler à la guillotine » (1), croyant dénoncer ainsi le capitalisme, sans songer un instant que son troupeau de moutons pût avoir quelque rapport avec ce mot détesté. Tout à coup, un homme vêtu élégamment, d'allure parisienne, une décoration à la boutonnière, un kodak à la main, s'avança vers nous, d'un pas nonchalant, à travers la prairie, avec le désir évident de photographier une scène si authentiquement provençale. Armand accepta; mais il ajouta, à la fois malicieux et innocent : « Etes-vous Anglais, vous aussi ? » (1) « Mais, non » (1) répliqua le Parisien avec humeur. « C'est que mon camarade est Anglais » (1), répondit Armand. Cette remarque ne fut pas mieux accueillie que la première et je dois reconnaître qu'il n'y avait rien de commun, du moins en apparence, entre notre visiteur et moi. Il battit en retraite vers sa voiture. Je m'assis au soleil, écoutant le mistral passer en hurlant sur nos têtes et j'eus l'impression d'avoir reçu le plus grand compliment qui m'ait jamais été décerné dans l'Europe entière.

F. M. FORSTER.

(1) En français dans le texte.

LA FRANCE CRÉATRICE

Depuis le temps lointain où le roi Charles II, suivi de sa cour fortement imprégnée de Paris et de Saint-Germain, revint d'exil pour revendiquer ses droits au trône d'Angleterre, les admirateurs de la culture et des lettres françaises n'ont jamais manqué de ce côté-ci de la Manche. Mais ceci ne veut point dire que les fervents admirateurs anglais de la France ont compris les qualités du génie français qui font sa véritable grandeur. A l'époque dont nous venons de parler (la Restauration anglaise de 1660) il y eut un essai pour appliquer à la littérature anglaise les règles de la doctrine classique formulée par Boileau. Or, ces règles qui avaient donné à la France du 17^e siècle l'art raffiné de ses tragédies, ne pouvaient qu'étouffer et pervertir le génie de la langue anglaise. De la France, ce qu'on admira (et emprunta), ce ne fut point la majesté et le profond mysticisme de son 17^e siècle, mais une certaine discipline restrictive imposée par ses écoles critiques. Pendant le 18^e siècle, les sceptiques aristocrates de l'Angleterre faisaient leurs délices de l'esprit dissolvant de Voltaire mais reculaient avec effroi devant la passion créatrice de la Révolution française et les brûlantes effusions de la sensibilité de Rousseau, qui en étaient la source. De l'esprit français, ce qui était le plus goûté et loué, c'était son côté critique et négatif, son besoin d'imposer des restrictions et des règles, son étonnant pouvoir de dégonfler d'un tout petit coup de la pointe extraordinairement effilée de l'aiguille du ridicule, tout ce qui paraissait prétentieux, ampoulé, outré.

Une telle conception du génie français prévalut, chez les Anglais, pendant une bonne partie du 19^e siècle. Le critique anglais Matthew Arnold, qui fut un admirateur déclaré de l'esprit français et de l'Académie française, proposait sans cesse pour modèles à ses compatriotes des œuvres françaises, tant il sentait le besoin de les corriger de leur extravagance et de leur émotivité bien anglaises, et l'urgente nécessité qu'il y

avait à leur inculquer des notions de goût et de mesure. Il espérait d'autant plus que les Anglais pourraient prendre de telles leçons des Français qu'il était profondément convaincu, ainsi qu'il ne craignait pas de l'écrire, que « le pouvoir » (*the power*) de la littérature française réside dans ses écrivains en prose et celui de la littérature anglaise dans ses poètes. Et il posait la question suivante : « Pourquoi tout le travail littéraire à la journée, si je puis me servir d'une pareille expression, est-il tellement plus mal fait ici (en Angleterre) qu'en France ? ». Et il louait les Français de leur aptitude à compiler des ouvrages de références, des dictionnaires biographiques, et des traductions ! On n'attendait point du génie français d'escalader les hauteurs de l'imagination poétique ou de sonder les profondeurs de la pensée religieuse et philosophique, mais de fournir la dose rafraîchissante de bon sens et d'intelligence critique, adoucie d'esprit ou aiguisée de scepticisme astringent. L'Angleterre moderne a voué un culte à trois écrivains français, Pierre Loti, Anatole France et Marcel Proust. Or tous trois sont des philosophes du désenchantement, des analystes d'âmes malades et fatiguées ; tous trois frémissent d'un plaisir tout féminin devant ce que la vie a de plus superficiellement brillant et ses petites élégances ; ce sont des sceptiques que les grands efforts de perfectionnement et les passions de l'humanité attristent ou font sourire.

Loin de nous d'ignorer ou de déprécier les dons conférés au monde par l'intelligence critique de la France et par le purifiant pouvoir de l'esprit français et de l'ironie française ! Selon nous, ils méritent autrement plus notre admiration et nos éloges que la contribution éminente de la France aux douceurs de la vie, grâce au goût suprême qu'elle a toujours montrée dans les arts mineurs de l'ameublement, de la mode vestimentaire, et même de la cuisine. Mais, tout en reconnaissant la dette que nous devons à ce qu'on peut appeler le côté féminin du génie français, nous aurions grand tort — et nous causerions un grave préjudice à la France — si nous permettions que le plaisir que nous retirons de tant de charmes et de finesse nous

obscurcît la vision que nous avons de ce que l'âme française renferme de mâle et de délibérément constructif. La plus grande France, c'est la France qui, dans le 17^e siècle, a créé la philosophie moderne avec le scalpel de Descartes, celle qui a parlé dans la voix tonnante de Bossuet, celle encore qui a fouillé les profondeurs de la petitesse et de la grandeur humaines dans les *Pensées* de Pascal. C'est la France qui, par son illustre fils adoptif Rousseau et par le mélancolique génie de Chateaubriand, a donné libre cours aux flots tumultueux et féconds du romantisme — dont l'Allemagne a voulu faire faussement un phénomène teuton — et qui a conduit l'Europe d'un 18^e siècle languissant aux horizons tout nouveaux du 19^e. Sur le champ de bataille des idées dont le monde moderne est issu, c'est l'intelligence française qui a fixé les buts des deux camps opposés et qui leur a fourni des champions. Si l'implacable logique de Joseph de Maistre a tracé les voies où tous les conservateurs de l'univers se sont retranchés depuis, c'est le prodigieux génie constructeur d'Auguste Comte qui a dessiné le plan du rez-de-chaussée de cet édifice de la science organisée et de la religion de l'humanité, sur lequel tout ce que l'esprit moderne renferme de progressif tend de plus en plus à concentrer ses efforts. Loïn que le rôle de la France, dans ces cent-cinquante dernières années, ait été surtout fait de critique prudente, de méfiance raisonnée envers les envolées grandioses de l'imagination, trois au moins des vues les plus audacieuses, les plus durables et les plus profondes sur la destinée de l'homme et la société humaine, ont été l'œuvre de la pensée et de l'imagination française : la *Légende des Siècles* de Victor Hugo, *La Comédie Humaine* de Balzac, *l'Histoire symbolique des Rougon-Macquart* de Zola. Enfin, dans des temps plus proches de nous, le dernier grand système original de philosophie qui a vu le jour, *l'Evolution Créatrice* de Bergson, a été encore le produit de l'intelligence française. Nous ne trouvons rien de petit, ni rien de sceptique, ni rien de faible dans la véritable ascension du génie français mâle.

Rappeler les faits aussi connus dans une revue française pourrait sembler, de la part d'un écrivain

anglais, une impertinence, si un brillant écrivain français qui fut aussi un politicien, Emile Ollivier, (dont le souvenir hélas ! est associé aux heures douloureuses d'une défaite française) n'avait pas déclaré que la réelle fonction de l'esprit français était de servir d'interprète et de vulgarisateur des idées nouvelles des autres nations ! Une pareille abdication de la vraie position de la France dans le monde spirituel ne saurait être acceptée des Français sans qu'il en résulte de fatales répercussions sur la situation de la France en tant que grande puissance, et de désastreuses conséquences pour l'Europe entière qui, si longtemps, a attendu de la France non seulement (ou surtout...) les plaisirs ou l'aiguillon de la critique, mais aussi les grandes et fécondes idées qui éclairent et contrôlent la destinée humaine pour des siècles. Ce n'est point en cessant de se croire un peuple de premier ordre, essentiellement intellectuel et créateur, que les Français sauraient supporter victorieusement des chocs aussi redoutables que ceux dont ils ont été les victimes en 1940, et regagner le terrain perdu. La résignation, c'est la mort des individus comme celle des nations. Les penseurs anglais donneraient une bien petite preuve d'amitié à la France s'ils ne lui demandaient pas autre chose que de consoler l'homme de ses heures les plus futiles, et de lumineuses pages de ces manuels, si admirés par Matthew Arnold, pour les dispenser d'acquiescer de haute lutte, la pensée des plus grands maîtres de la pensée européenne. L'esprit et la grâce de son style peuvent être les ornements de la France ; seules, la force et la flamme de son esprit reconstruiront sa grandeur.

D. L. MURRAY.

*Traduit par ****

LETTRE A JEAN TALVA

Voici venir le moment de vous retrouver ; il est là, tout proche, j'en suis sûre ; le moment de vous atteindre enfin de façon concrète, comme j'ai essayé de le faire (non en vain, sans doute, n'est-ce pas ?) une ou deux fois ; et, chaque jour, en pensée, depuis ce moment de 1940 où s'est abattu, entre nous, avec fracas, un rideau d'acier, un douloureux rideau d'acier, frappant nos cœurs, ici, en Angleterre, et les vôtres, en France, plus cruellement, plus amèrement encore.

L'esprit, submergé par les catastrophes, court à des vétilles, s'en empare avec frénésie pour tenter d'établir un minuscule foyer d'équilibre, un point de départ pour l'action. Je me rappelle ma première pensée : courir à la poste pour tenter de rattraper la lettre que je venais de vous écrire ; une lettre follement incongrue, hors de propos, où je vous donnais de mes nouvelles, des nouvelles des enfants ; où, je vous racontais que j'espérais vous envoyer bientôt, pour le traduire, le roman auquel je travaillais.

Que s'est-il passé, ensuite ? Rien. Le temps vint de l'attente dans des chaînes de brumes, dans le « black-out », « le temps du mépris » ; (1) le temps où une affirmation à peine formulée s'abattait, comme un oiseau mortellement touché, dans une immense et triomphante affirmation contraire, se réduisait à rien. Quant aux pensées désintéressées, pour aussi calmement, raisonnablement qu'on cherchât à les examiner, elles paraissaient trop lourdes, trop chargées de menaces pour être supportées. Comme des malheureux chassés de leurs maisons par une tornade, nous restâmes sur le rivage, à la même place, jour après jour : partant à la recherche des biens perdus, relevant quelques brins, quelques miettes ; essayant de remettre debout, sur les ruines, des débris de vie personnelle. Pas d'endroit où aller. Rien à faire d'autre.

(1) En français dans le texte.

Que s'est-il passé, ensuite ? Vint le jour où l'on me demanda de parler à la Radio, pendant dix minutes « aux femmes de France ». C'était grotesque. Un honneur certes, mais qui ressemblait à une humiliation à cause de l'énorme futilité, me semble-t-il, de ce geste : chaque semaine, une voix sans importance aucune, jetant des affirmations, des protestations, à la face de tout un univers moral en dissolution. Mais, j'éprouvai alors le besoin de vous parler. Je vous imaginai m'écoutant (quoique vous ne l'ayez pas fait, évidemment). Je pensai que, vous, ce que je voulais dire, vous le comprendriez : la faute, la responsabilité, incombaient à nous tous ; à nous tous appartenait la souffrance. C'est dans cet esprit que j'ai parlé. C'était une voix ridicule ; mais si, au nom des femmes d'Angleterre, elle a véritablement exprimé, aux femmes de France, ce qu'alors je ressentis — le cœur brisé — peut-être n'a-t-elle pas été complètement inepte et absurde. Je sortis de la B.B.C. et passai la rue pour me rendre à l'hôtel d'en face. Comme j'y pénétrai, un homme de haute stature traversa le hall devant moi. C'était le général de Gaulle qui venait d'arriver en Angleterre.

Puis, quelques semaines plus tard, arriva une enveloppe. À l'intérieur, une seule feuille, mince ; et, de votre écriture délicate une seule ligne en anglais : « With love and grief ». Elle me parut une réponse. Mais je vis, à la date, que vous aviez parlé d'abord. Ce fut le dernier message de vous qui me parvint.

Que s'est-il passé, ensuite ? Automne 1940. Hiver 1941. Les villes en flammes. Sur le seuil de ma maison de campagne, des réfugiés, quittant les ruines des quartiers Est de Londres. Parmi eux surtout des vieillards, des femmes avec leurs enfants. Quelques-uns portaient une vieille valise ; la plupart avaient les mains vides. Mais ceci est une vieille histoire qui a souvent été racontée. Je n'y reviendrai pas. J'ai pris ma modeste part : je le ai hébergés, essayant d'en prendre soin ; de les reconforter. Puis nous avons quitté la maison que vous connaissez, avec son grand jardin,

(1) Avec amour et douleur.

ses vieux arbres, son colombier. Les enfants partis en classe, dans une région sûre, je suis allée à Londres. J'y ai vécu seule, un certain temps, dans les bombardements, mais non dans les plus durs, sans une égratignure. Toujours en état d'écrire un peu et sans être séparée de mes amis. Puis je suis revenue à la campagne. A cause de mes jeunes enfants, je n'ai pas été appelée pour les travaux de guerre. Je vis dans un cottage entouré d'un petit jardin où je cultive des légumes et où j'élève quelques poules. Je lis. J'écris des lettres. Je vois toujours mes amis. Je travaille à un nouveau et long roman et j'espère, qu'un jour, avant longtemps, il pourra vous parvenir ; que vous voudrez bien me faire l'honneur et le plaisir, encore une fois, de le traduire aussi parfaitement que vous avez traduit les autres. Obscurcie de nuages presque impénétrables, la vitre déformante, dans son châssis d'acier se lève un peu, encore un peu, de temps en temps. Bientôt, j'en suis sûre, elle se lèvera tout-à-fait et le grand air, le soleil, de nouveau, brilleront entre nous.

Que pourrai-je dire, pour ma part, qui nous unisse encore une fois l'un à l'autre ? — deux mêmes peuples, bien transformés soit, mais, à quel point, les mêmes ! J'en suis sûre.

Des évènements, de la guerre, je ne puis parler, ici. Vais-je vous décrire une journée de ma vie paisible ? — Oui, paisible ! Je vous raconterai ma journée d'hier, sans « littérature ». Un simple jour ordinaire, dans sa vérité.

Nous sommes en Mai. Douceur de l'air. Soleil. C'est le premier printemps dont je me souviens. Le temps des lilas, des arbres fruitiers, de l'aubépine en fleur est passé. Mais les roses sont épanouies. Les arbres sont aussi touffus qu'en Juillet. Près de moi, une amie de Londres venue ici se reposer, pour deux jours, de ses occupations de guerre. Le matin, elle est restée tard dans son lit ; j'ai lavé quelques vêtements. Puis j'ai un peu travaillé à mon roman. L'après-midi nous sommes allées ensemble, par la colline, jusqu'à la petite église romane. Je voulais lui montrer les tombes des Croisés. Ils reposent là, le long des murs, sous des

baldaquins de pierre sculptée. De grandes effigies, couchées. Quelques-uns ont les jambes croisées au-dessous des genoux : ils sont partis deux fois pour la guerre sainte. Un ou deux, ont un chien couché à leurs pieds. Tous appartiennent à la même famille : ils s'appellent de la Bèche. Deux ont leur femme étendue à leur côté. Quelques-uns sont si usés, si effacés, qu'ils se sont transformés en doux, gigantesques cocons de pierre. D'autres ont conservé une ligne si pure, si souple qu'en passant la main sur leur poitrine, on peut imaginer qu'on sent battre leur cœur et, sous leurs corselets lacés, que le souffle anime leurs côtes. Les vêtements drapés des femmes tombent, du cou jusqu'aux pieds, en plis doux et vivants. Qui les a sculptés ? Personne ne le sait. La pierre est du pays, mais on ne connaît, à cette époque, aucun sculpteur anglais maître d'un tel art. Sans doute venait-il d'Italie.

Nous sommes revenus par le cimetière, tout ensoleillé, et nous sommes passées auprès de la tombe de notre grand poète, Laurence Binyon. Il est mort, il y a deux mois et il a été enterré dans ce coin de terre, près de sa maison. Il avait toutes les vertus que nous aimons : la simplicité, la douceur, la modestie, l'humour, la grandeur d'âme. Et il a vécu pour les valeurs que nous chérissons le plus : l'art, l'étude, l'amitié, l'amour familial. Nous sommes profondément émus lorsque les meilleurs et les plus grands d'entre nous ont, vers leur fin, un épanouissement de l'esprit et ne s'éteignent pas lentement, dans la souffrance, avec des facultés de plus en plus faibles. Telle fut son heureuse chance, une chance bénie pour la poésie anglaise. C'est pendant la dernière année de sa vie qu'il a écrit ses poèmes, peut-être, les plus beaux.

Mon amie s'est rendue à la gare par le dernier car. J'étais seule. La sonnette a retenti et j'ai eu, devant moi, un petit garçon du village, d'environ dix ans.

« Voici ce que je vous apporte ».

Il m'a tendu, dans une boîte de métal clinquant, à bon marché, genre oriental, un œuf de rouge-gorge ; cadeaux pour ma fille, qu'il aime tendrement.

« Oh ! Stephen ! comme c'est gentil ! Elle va être si heureuse ! ».

« Oh ! ce n'est rien.

« C'est très bien ainsi. Je n'en ai pas besoin. C'est à mon Papa, cette boîte. Il n'en a pas besoin. Il est en Afrique du Nord ; il se bat ».

Bel enfant, fine tête et sourcil pur, des boucles sombres, un large sourire enjoué.

« Dites-moi, Stephen, vous n'êtes pas du pays, n'est-ce pas ? ».

« Oh, non ! Je viens de Londres. J'ai été évacué ici ».

« Désirez-vous y revenir, après la guerre ? ».

« Oh, non ! Je me plais beaucoup ici. Ma Maman a été tuée dans le bombardement ».

« Oh !... pas de chance ».

« Oui, pas de chance ».

La voix, le sourire sont hésitants, mais calmes, sans trouble.

« Eh bien, au revoir ».

Plus tard, je montai le sentier jusqu'à mi-hauteur d'une autre colline, pour aller dîner chez des voisins. C'est une maison de campagne de quelque importance et, avant la guerre, pourvue d'un bon personnel, pour les travaux de la maison et de l'extérieur. Maintenant, naturellement, les propriétaires n'ont plus personne et font tout eux-mêmes. Ils cultivent le jardin, scient le bois, s'occupant du ménage, de la cuisine. Assis sous la tonnelle couverte de roses, nous avons regardé le coucher du soleil. Ici, la campagne est largement ouverte et on a installé un important aérodrome à moins d'un kilomètre de la maison. Nous avons vu les feux de navigation commencer à briller et nous avons entendu ronfler et bourdonner, avec un bruit de tonnerre, les bombardiers qui chauffaient leurs moteurs pour les expéditions de nuit. Mes hôtes sont dans l'anxiété et une terrible incertitude : leur jeune fils a été porté « disparu » en Tunisie. Au retour d'une patrouille de nuit, il est reparti pour ramener un sergent blessé.

Et il n'est pas revenu. La douleur a marqué leurs visages, mais leur conversation et leur maintien n'ont pas changé. Lui dit : « Le bon sens m'affirme qu'il est mort. Un instinct me dit qu'il est vivant ». Elle me parle de la peine qu'elle éprouve pour la jeune fille qu'il allait épouser. Elle pose les chaussettes qu'elle raccommode et se rend à la cuisine pour retirer, du four, notre repas. Nous avons, — luxe des plus rares, — une bouteille de vin de France. Nous ne parlons plus de l'enfant, mais seulement des nouvelles, de la victoire, de la prochaine offensive, de nos voisins, de l'histoire locale. Plus tard, dans le soir embaumé qui se meurt, nous flânonons dans le jardin et ils m'enseignent la manière correcte de tailler un pommier. Nous regardons un coucou prendre son vol par dessus la maison. Et, soudain, droit sur la maison, coupant le chemin du coucou, frôlant presque le toit dans son départ pour prendre de la hauteur, s'élançant un oiseau monstrueux, gorge ronflante, ailes noires déployées. Le premier bombardier. Puis, un autre. Un autre. Avec leur charge de vies humaines et d'acier mortel, ils disparaissent dans les champs bleu sombre de l'espace. Quel est leur objectif, cette nuit ?

Je suis partie à minuit. La lune est presque dans son plein. Je suis le seul promeneur encore dehors, si tard. Sur le sentier, il y a un rossignol. Sa voix disparaît dans le grondement d'un bombardier qui survole les arbres; mais quand le bruit s'éloigne, je l'entends lancer pour lui-même ses appels et ses cris, dans une concentration passionnée. Quelques lignes de Louis Aragon, dans *Le Crève Cœur*, me reviennent à l'esprit. Celles où votre poète chante la voix d'un rossignol, qui vibre et se lamente, en extase, dans la nuit épanouie.

J'étais rentrée depuis seulement quelques minutes quand le téléphone a sonné. Il était si tard que j'ai pensé, tout de suite, qu'un enfant était tombé malade, en pension. Mais s'était pour m'annoncer qu'un de mes cousins avait été tué dans un vol de départ pour l'Afrique du Nord. Un vol de plus, parmi des centaines. Il avait commencé à voler il y a dix-sept ans. C'était un célèbre aviateur, un pionnier. Il commandait

un centre d'entraînement de parachutistes. Il était de ceux dont on dit qu'ils sont nés pour le bonheur, que le malheur ne peut pas atteindre. Mais, de nos jours, il n'y a plus de vies enchantées, plus tant que durera la guerre. Et on ne pourra gagner la lutte, — on ne peut l'imaginer autrement ? — que par le sacrifice, de tous côtés, des plus brillants, des meilleurs.

Telle fut ma journée d'hier.

Je mettrai, pour signature : « with love and grief », avec amour et douleur, « with hope and faith », avec espoir et foi.

Rosamond LEHMANN.

CE QUI EST GRAVÉ DANS NOTRE CŒUR

Quand je serai morte, si l'on ouvre mon corps, on trouvera « Calais gravé dans mon cœur ». Ce cri de la reine Marie Tudor — c'est pendant son règne que la couronne anglaise a perdu son dernier fief en France — beaucoup d'Anglais pourraient le répéter aujourd'hui. Calais, en effet, c'était la porte par laquelle nous entrions dans cette France où nous nous sentions chez nous, non plus par la force que donne le droit, mais par celle de l'affection et de la gratitude. Dans notre cœur, on peut le dire, sont gravés bien d'autres noms que nous chérissons, noms de villes, d'amis et de poètes, noms qui nous inspirent à la fois de la nostalgie et de l'espoir. Aussi pour ma part suis-je assiégé, surtout la nuit si je n'arrive pas à m'endormir, par des souvenirs charmants et confus. Je vois une douzaine de Paris différents, translucides, à contours tremblés : le Paris qui éblouit mon enfance — celui où j'ai vécu, dans une famille si respectable, avant d'aller à l'université — celui que j'ai souvent traversé pendant la dernière guerre — puis toute une série de Paris, dont chacun est associé à un milieu nouveau, à des préoccupations nouvelles. Le souvenir me présente encore les Paris que j'ai connus par la lecture, les Paris de Mme de Sévigné, de Mme du Defand, de l'Abbé Galiani, de Balzac, de Zola, des Goncourt, de Jules Renard, de Proust, de Jules Romains, de Louis Aragon. Ensuite je revois des villages et des parcs et des rivières ensoleillées : la Place Stanislas à Nancy ; les vallées du Doubs, du Loir, du Lot ; le marché d'Annecy ; les javeaux de la Loire ; la rade de Toulon et le vieux port de La Rochelle ; les églises de Saint-Savin, de Saint-Bertrand de Comminges, de Saint-Jean d'Angely, d'Aulnay. Je revois des tableaux tels que les Ingres d'Aix-en-Provence et de Montauban, les Lautrec d'Albi, les Courbet de Montpellier et de Besançon. Enfin je crois entendre chanter des

vers : la musique de Fauré me récite « Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches » ; une autre voix, jadis aimée, reprend *L'Invitation au Voyage* de Duparc ; enfin je m'endors en répétant la *Brise marine* de Mallarmé.

« La chair est triste, hélas, et j'ai lu tous les livres.

« Fuir, là-bas fuit !... »

Que la vie et l'art français obsèdent de cette façon l'esprit d'un Anglais, cela n'a rien d'insolite ou de nouveau. Déjà au quatorzième siècle le premier de nos grands poètes, Chaucer, a traduit le *Roman de la rose*. Spencer a traduit les sonnets de Du Bellay, et Shakespeare a beaucoup appris de Montaigne. Au dix-huitième siècle l'influence française était même trop puissante chez nous, car la doctrine de Boileau a rogné les ailes aux poètes et aux dramaturges anglais de l'époque. Au dix-neuvième, Matthew Arnold, Meredith et Swinburn et adoraient la France ; et de nos jours le plus doué de nos poètes, T. S. Eliot, a traduit des poèmes de Paul Valéry et de Saint-John-Perse. Proust jouit ici d'une popularité extraordinaire — je crois qu'aucun écrivain étranger, si ce n'est Tolstoï, ne connaît pareil succès. Les peintres anglais ne doivent pas moins à la France que les écrivains. Depuis cinquante ans ils vont tous à Paris faire leurs études, et le plus grand d'entre eux, Sickert, était ami et élève de Degas. Si nos hommes illustres s'avouent depuis toujours élèves du génie français, le public cultivé est redevable à la France de ses plaisirs les plus raffinés. Qu'il soit question de la critique, de l'histoire, ou même de la couture et de la cuisine, nous reconnaissons l'autorité du goût français. Et pour nos vacances rien ne nous plaisait autant que de faire un voyage à travers les provinces françaises en nous targuant de découvrir des coins perdus et délicieux.

Aujourd'hui, isolés de la France, nous tendons toujours l'oreille à toute nouvelle qui nous arrive d'outre-Manche. Quelle joie quand nous percevons la voix courageuse d'un Gide ou d'un Mauriac, d'un Claudel, d'un Eluard ou d'un Aragon ! Depuis l'occupation totale de la France nous ne savons plus ce que sont devenus même nos amis intimes. Mais nous

n'ignorons pas qu'ils souffrent de la faim, de toute sorte de privation ; que les Gestapos allemandes et vichysoises traquent tout signe de résistance ; que la terreur, le pillage et la relève ont transformé en camp de concentration ce pays souriant et plantureux, cette patrie de la liberté intellectuelle.

Encore une question, que souvent nous nous posons : que pense-t-on en France de nous autres, Anglais ? Ne nous en veut-on pas, par exemple, du blocus et de nos raids aériens sur les ports de la Manche et de l'Atlantique ? Des amis français récemment échappés de France me racontent des histoires encourageantes à ce propos.

Pour moi, l'entente entre nos deux pays est d'une importance suprême. Malgré des différences très marquées de tempérament, les Français et les Anglais ont en commun une grande tradition intellectuelle. Ils vénèrent les mêmes valeurs culturelles et morales. Qu'ils soient catholiques, protestants ou libre-penseurs, ils ont le respect profond de la personnalité humaine. Ils détestent le culte mystique de l'Etat et du Chef, ils y voient une idolâtrie à la fois perverse et ridicule. Je voudrais qu'après la victoire nos deux peuples deviennent le centre d'une fédération à laquelle s'associeraient les nations occidentales héritières des mêmes traditions humanitaires. Parce que nous manquons de fanatisme, on nous a taxés de décadence. L'histoire de la résistance tant française qu'anglaise a déjà réfuté cette calomnie. Après la victoire, nos deux pays auront le devoir et le privilège de démontrer que la vigueur d'un peuple n'est pas incompatible avec sa liberté, que le raffinement engendre la tolérance, et que du bonheur fleurit la bonté.

Raymond MORTIMER,
Ecrit en français par l'auteur

LE VILLAGE

(Extrait d'un roman inédit :
Mai qui fut sans nuages).

Un peu après sept heures, le colonel Rienne arriva à Thouédun. Pendant la traversée du pont de la petite rivière, il fut obligé d'arrêter sa voiture. Sa tête était encore tout assiégée de vertiges. Il descendit de sa voiture et s'appuya contre le parapet, mais la chaleur, le silence, l'oppressaient trop. Son esprit, tout peuplé de choses irréelles, ne parvenait point à s'y habituer. Michel, lui, était autrement plus léger ; il avait depuis longtemps déjà atteint Thouédun, bien qu'il n'y fût encore jamais allé. Il était mort. Son souvenir s'ajouterait désormais à tous ceux de son ami.

Rienne passa devant les ruines noircies de maisons qui avaient été détruites pendant le raid. Deux femmes et un jeune garçon empilaient sur le bord de la route des pierres qui pourraient encore servir. Elles avaient déjà été bien utiles, ces pierres... Rienne s'arrêta à la cure. L'abbé Letourneau, en le voyant, lui dit : « Pourquoi ne dormiriez-vous pas pendant une heure ? ». Rienne s'assit à la table du curé, mit sa tête sur ses deux bras, et s'endormit. Au bout d'une heure, la main de l'abbé Letourneau, en se posant sur son épaule, le tira d'un doux sommeil profond. Il en sortit à contre-cœur. Mais, quand il ouvrit les yeux, il se sentit calme, reposé, l'esprit redevenu clair. Jean Mourey était entré dans la pièce, l'abbé débouchait une bouteille de vin. Le bon prêtre prit une miche de pain dans son armoire et, du revers de la manche de sa soutane, épousseta des assiettes.

Rienne leur dit qu'il quittait la France : il avait espéré emmener un ami, Michel Ollivier.

— Il a préféré rester avec ses camarades, ajouta-t-il. L'un de vous veut-il m'accompagner ?

— Comment pourrais-je laisser mes paysans qui sont toujours si friands de scandales ? dit l'abbé Le-

tourneau en souriant. Plus de curé dont ils pourraient se moquer ? Ce n'est pas possible.

L'un d'eux, avait-il pensé, éprouvé peut-être déjà l'horrible solitude des hommes qui ne croient pas en Dieu, et pourrait être poussé à des actes de désespoir ou de violence... Et les Allemands seraient alors dans le village ! A supposer qu'ils ne se conduisent pas comme des brutes (et c'est alors qu'ils sont le plus dangereux) l'un d'eux pourrait faire le joli cœur, une jeune fille ou une femme quelconque s'amouracher de lui. Mon Dieu, que se passera-t-il s'il ne demeure personne dans le village pour expliquer à ces infortunées créatures qu'elles seront à la fois victimes de leur bonté et de la justice des hommes... et pour essayer de détourner leur amertume au profit d'une autre Justice ?

— Et vous, Jean ? demanda Rienne au maître d'école.

— Je n'occupe ici qu'une toute petite situation, dit Mourey au bout d'un instant. Pour nous, cela peut bien être la fin. Dans ce cas, je dois essayer de sauver le peu que je puis — en faisant pénétrer ce peu dans l'esprit des enfants.

Mourey, lui, avait pensé ceci : Depuis de longues années, le cœur de ce riche pays a faibli... Même dans ce village.. Peut-être ont-ils été tous les victimes d'une fatigue trop grande pour qu'on puisse lui porter remède. Il leur aurait fallu se livrer à un travail surhumain, non point pour devenir meilleurs, mais pour conserver leur fragile équilibre entre ce qui est naturel et ce qui est humain — en un mot, pour demeurer des Français. Peu à peu, ils n'ont pu résister à un tel effort. C'était beaucoup plus facile de se laisser aller, de dormir... Ni la crainte de l'invasion, ni même l'admiration que certains d'entre eux ne pouvaient s'empêcher d'éprouver pour la diabolique force des Boches, n'auraient eu raison de leur courage, s'il n'y avait pas eu chez eu cette fatigue d'être Français, oui, cet effort constant pour rester simplement Français.

A vrai dire, Mourey n'avait pas cru à ce qu'il venait de penser. Néanmoins cela lui avait paru plausible.

— Non, je ne puis quitter la France, dit-il.

— Vous n'avez rien d'autre à dire ? demanda Rienne.

— Il y a encore ma femme, ajouta Mourey, croyez-vous que je pourrais l'abandonner encore plus facilement ?

Rienne le vit — dans un avenir déjà trop clair — risquant sa vie, et sa probité, et sa foi indestructible en la vieille France si civilisée, dans un combat obscur contre tous les officiels d'un gouvernement composé de Woerths et de Thiviers. Risquant sa pauvre carrière et sa non moins pauvre pension. Risquant de perdre même Michèle... Si quelque chose de bon du passé pouvait être sauvé, seuls ses deux amis pourraient le sauver ; l'avenir, d'autres s'en chargeraient.

Rienne dit d'un ton détaché :

— Alors je ne puis emmener aucun de mes amis ?

— Prenez garde ! sourit l'abbé Letourneau. Vous êtes responsables de nous...

Lorsque Rienne apprit à sa sœur qu'il partait, elle ne dit rien. Cette seconde séparation lui était beaucoup plus pénible que la première ; elle savait à présent ce qu'elle perdait — une bonté, une bonne humeur qui appartenaient vraiment à sa famille... J'ai soixante-trois ans, pensa-t-elle. Ce qui se trouve à présent devant moi, c'est l'éternité... Le dix-huit Juin. S'il revient en Octobre... Trois mois avec les Allemands, et un mois pour revenir. (Ses notions sur l'Angleterre étaient infiniment vagues...).

— L'automne est très beau ici, dit-elle simplement.

— Je le sais, répondit Rienne.

— Si c'était un peu plus tard... si vous deviez revenir en hiver, je pourrais faire un pâté de lièvre, avec quelques feuilles de laurier et un verre de Vouvray. Je le ferais cuire dans le pot de terre carré. Pour ce genre de cuisson, c'est ce qui convient le mieux.

— Vous allez être bien seule, Agathe. Y a-t-il quelqu'un que vous aimeriez avoir auprès de vous pendant la guerre ?

La peau de la vieille femme devint encore plus terreuse.

— Non, dans ce village personne.

— Qui auriez-vous voulu donc avoir près de vous ?

Toute hésitante, Agathe apprit à son frère qu'un jour — quand cela s'était-il donc passé ? Il y avait quarante-ans ?... — une de leurs jeunes cousines avait enlevé un ruban qu'elle portait pour le lui donner. Cette cousine était partie le jour suivant et Agathe ne l'avait plus jamais revue. Mais si l'amitié est une chaleur, une clarté aussi éblouissante que les premiers rayons du soleil lorsqu'il se lève au-dessus de la Loire, Agathe savait tout ce qu'est l'amitié... Elle demanda timidement :

— Et vous, frère ? Aimeriez-vous avoir avec vous un de vos amis ?

— Cet ami a été tué cet après-midi.

Agathe n'osa pas demander son nom.

— Oh ! je hais la guerre ! murmura-t-elle. La dernière a déjà été bien assez terrible. Elle m'a plongée dans un si grand désespoir ! J'avais pris l'habitude de me réveiller chaque nuit avec cette pensée : Ils se massacrent entre eux là-bas. Je sais que vous ne voudriez tuer personne, mais je ne puis m'empêcher de penser que les hommes qui en tuent d'autres sont des assassins.

— Ce sont en effet des assassins, dit gravement Rienne.

— Et maintenant, dit-elle doucement, le village a été bombardé, nous avons perdu la guerre. Nous allons avoir les Allemands dans le village. Mais je n'ai plus de désespoir en moi. J'ai peur... Seulement, si vous ne partiez pas, je serais heureuse. Je suis d'ailleurs heureuse. Quoi qu'il advienne, rien ne sera trop dur pour nous. Nous supporterons tout, la faim et la misère. Du moins... je l'espère.

Rienne regarda sa sœur avec une légère surprise. Vêtue de noir, c'était une bien disgracieuse femme à grosse charpente, une paysanne à la peau crevassée et

grise, mais cette malicieuse gentillesse, qui est propre au habitants de l'Anjou, resplendissait sur ses lèvres sèches. Elle était la force qu'il quittait, — le courage où il reviendrait puiser...

Le lendemain, il partit de très bonne heure. L'air était limpide, avec un je ne sais quoi qui faisait songer à la pluie. Le village dormait encore sa dernière nuit de liberté, la dernière où un coup inhabituel sur une porte ne pouvait provenir que d'un voisin dont la femme ou la vache était malade. Tout était silencieux. Tout était doux, frais — de cette fraîcheur de pierres romaines avec lesquelles les Français, toujours si soucieux de l'économie, ont construit tant de leurs églises paroissiales. Rien ne n'avait qu'à fermer les yeux pour voir, avec l'un de ses autres sens, le mur qui séparait le champ de Marie Tillier de celui de ses cousins, les Tilliers-Debraye, et pour voir encore Dellac, le braconnier, s'arrêtant pour faire des signes à Dellac, le gendarme du village, debout derrière sa fenêtre. Un enfant, réveillé par le bruit de l'automobile, le regarda d'une autre fenêtre. Rien ne connaissait son nom parce qu'il savait celui de la famille à qui cette maison appartenait. La même maison avec ses oies qui étaient les arrière-arrière-arrière-petits-enfants de celles que, tout enfant, il avait tant de fois entendu glousser derrière cette même barrière.

Agathe, sur le seuil, l'avait regardé partir. Il se retourna. Elle lui fit un dernier adieu de la main, et rentra. Il entendit la porte de sa maison se refermer... Il entendit deux autres bruits — un râteau qui égalisait le gravier d'une allée, et, faiblement mais distinctement, le réveil sonner dans les baraquements de Seully. Sur l'autre rive de la Loire, les Allemands l'avaient aussi certainement entendu... Son village, une fois encore, lui avait donné ces deux bruits bien français, avant d'opposer aux envahisseurs son propre silence et le silence encore plus grand de ses morts.

Tout cela se trouvait maintenant derrière lui — et pour toujours.

STORM-JAMESON

*Traduit par ****

SAINTE JEANNE ET SAINT GEORGES

Personne ne songe à le contester : il y a des Français qui détestent les Anglais et des Anglais qui détestent les Français. Mais j'ai toujours soutenu que, parmi les Français, ce sont les plus nobles qui aiment les Anglais et vice-versa. Beudelaire, Foch, Clémenteau, Charléty, voilà, certes, de grands hommes : tous ont aimé l'Angleterre. De notre côté, nous avons Kipling, Churchill, le cardinal Hinsley et bien d'autres qui éprouvent pour la France un intense amour. Hinsley a été si profondément affecté par la défaite française qu'il ne s'en est jamais remis. De ce jour il a commencé à dépérir et à maigrir ; mais, grâce à Dieu, il a vécu assez longtemps pour voir le début de la résurrection de la France. Quant à Churchill, aux jours tragiques de 1940, n'a-t-il pas fait l'offre généreuse d'unir les empires français et anglais en une seule grande puissance militaire ? L'un des pires crimes des gens de Bordeaux fut de présenter cette magnifique manifestation de bon voisinage comme une nouvelle et évidente machination de la perfide Albion.

Toutes les fois que la France et l'Angleterre s'attèlent au même timon, la prospérité vient et pour l'une et pour l'autre. Mais quand l'un tire à hue et l'autre à dia, elles tombent dans les mauvais jours. Prenons quelques exemples dans l'histoire moderne contemporaine. Au cours des trois premières années de la dernière guerre nous avons eu souvent des divergences de vues et nous n'avons pas abouti à grand chose. Au cours de la quatrième année, Pétain, l'anglophobe, prit le commandement et nous avons été à deux doigts d'un désastre définitif. Dans notre affreuse détresse, nous avons fait appel à Foch, l'anglophile, et six mois après c'était la victoire totale. Après la victoire, vint le règne de Lloyd George, le francophobe, qui refusa de donner à la France des garanties de sécurité. Le malfaisant imbécile ! Sa francophobie, plus que toute

autre raison, fut à l'origine de la tragédie actuelle. Car notre sécurité n'est-elle pas la sécurité de la France, et, après avoir combattu côte à côte et versé côte à côte notre sang, n'était-ce pas notre devoir de cueillir, ensemble, les fruits de la victoire ?

Laissez-moi vous parler maintenant de mes expériences personnelles au cours de la guerre. Après l'effondrement de la France, les « capitulards » ont fait courir les bruits les plus tendancieux. Les Anglais, disaient-ils, n'avaient pas envoyé en France le nombre de divisions demandé par le général Gamelin. Grossier mensonge. Ils accusaient également les Anglais de s'être ouvert à Dunkerque un passage par les armes à travers les lignes françaises pour atteindre leurs bateaux, laissant leurs camarades français dans le pétrin. Autre monstrueux mensonge. Car nous savons aujourd'hui que Dunkerque fut une magnifique action d'éclat rehaussant la réputation des armées françaises et anglaises. Eh bien, en dépit de ces mensonges, les Français ne m'ont jamais montré d'animosité. Des milliers d'entre eux, aussi bien à Lyon que dans les montagnes du Jura, sont venus à moi et m'ont juré qu'ils auraient préféré la mort à l'armistice et qu'ils haïssaient la politique de collaboration avec l'Allemagne. Bien plus, ils m'ont affirmé qu'ils considéraient l'Angleterre comme leur unique planche de salut : « Si vous revenez en Angleterre, dites bien que Vichy ne représente pas la France ; dites que le peuple français est un peuple loyal et qu'il n'a aucune part dans cette politique de tricherie ».

J'ai regagné l'Angleterre en automne 1941 et j'ai immédiatement entrepris une tournée de conférences dans tout le pays, en long et en large, et j'ai transmis le message de la France. J'ai dit : « Le peuple français est loyal et vous devez croire en lui. Si l'armée française a été submergée, ce désastre est dû en grande partie à notre stupide politique dans les années qui ont suivi la dernière guerre. Personne ici n'a le droit de lever le doigt du mépris. N'oublions pas que notre devise porte en français : « Honni soit qui mal y pense ! ». Ceux qui m'écoutaient, venus pour la plupart des Facultés et des Ecoles, marquaient un vif intérêt

aux nouvelles que je rapportais de France et souvent, plus fréquemment oui que non, se levaient pour me remercier et chantaient la « Marseillaise » en français.

Puis à mon retour à Londres, j'ai interrogé mes amis français sur l'accueil que leur avait réservé le peuple anglais. Tous, du général de Gaulle au plus humble des soldats, du plus grand homme d'Etat au plus pauvre réfugié, m'ont dit qu'ils n'oublieraient jamais la gentillesse et la sympathie que leur avait manifestées le peuple anglais. Tant de délicatesse et de compréhension mutuelle sont un témoignage émouvant qu'il ne faut jamais oublier.

Aussi, Amis Français d'Afrique, maintenant que la vérité vous est connue, je suis certain de votre inébranlable foi dans les destinées de nos deux pays tant qu'ils seront unis.

Vive Sainte Jeanne ! Vive Saint George !

NEVILLE LYTTON.

LE CŒUR DE LA REINE MARIE

Débarquer à Calais pour la première fois ; sentir, pour la première fois, l'odeur des cigarettes Maryland ; tourner des regards ahuris vers les porteurs en blouses bleues, leurs ceintures et leurs courroies de cuir ; ah ! cela, oui, c'est une expérience qui reste gravée dans mon cœur ! Ce fut une initiation, une voie ouverte vers une vie plus large, un nouvel aperçu des proportions. Avant que le paquebot eût jeté ses amarres, j'étais encore un naïf « insulaire ». Mais dès qu'il eut touché terre, l'horloge décorée de la douane fixa, pour moi, un nouveau temps. Le temps d'une nouvelle délivrance, d'une révélation. J'étais en France.

Tout ce qui, depuis ce jour-là, m'a été donné, sur cette terre de France, n'a été qu'une documentation explicative de ces premiers moments ; une documentation et un développement de cette expérience qui, alors, me submergea. Il ne s'est rien passé, depuis ; et il ne pouvait rien se passer de plus, rien qui mérite d'être rapporté en détail, ou romancé. Chaque fois que j'en ai eu la possibilité, j'ai traversé la Manche pour vagabonder ou me reposer dans ce pays, parmi son peuple auquel, à première vue, j'ai voué un amour confiant qui, depuis lors, n'a fait que croître, malgré les heurts, les déceptions, les accès de colère et les incompréhensions. Tous, je les ai rencontrés : le Parisien, le paysan normand, alsacien, provençal et je les ai patiemment observés ; non sans timidité, comme un étranger, mais toujours aussi, comme un amoureux, prêt à voir les bons côtés. Je n'ai jamais fait de grands progrès dans leur connaissance, ni noué des relations d'intimité. Mais, du premier jour au dernier, ce jour de 1939 où j'ai vu, avec un sombre pressentiment, s'effacer les côtes de France, je n'ai jamais perdu mon exaltation d'amoureux. Etre en France, parmi des Français, c'est, pour moi, toujours, une joie substantielle et dont je reste conscient. Certes, il y a quelques points noirs ; comme par exem-

ple la bourgeoisie du commerce, qui est, peut-être encore plus écœurante que son équivalent dans notre pays. Je ne suis pas resté aveugle aux fautes de ce grand peuple ; fautes dont la violente mise en œuvre date de bien avant la guerre ; fautes qui ont été discutées jusqu'à « la nausée » (1) par les Français eux-mêmes et par tous ceux qui leur veulent du bien.

Je suis un de ceux qui, voulant du bien à la France, ne désire pas discuter ses faiblesses. Je préfère penser à ce que je dois à la France et aux Français ; et je voudrais faire l'inventaire de ma dette, sans espoir d'y parvenir, car je ne saurai jamais compter jusque là. C'est une influence qui, se frayant un chemin dans mes instincts, mes intuitions, mon « moi » le plus profond, fait mûrir des fruits, sans que je sache bien moi-même d'où me viennent en définitive ces richesses. Souvent ils apparaissent longtemps après une méditation. Même sur ce grave sujet de méditation, l'un des plus importants touchant les influences civilisatrices, au cours de l'expérience humaine, je réalise tout ce que je dois à la France pour mon aptitude à mieux pénétrer le temps et l'être humain. Un jour, rarement, se passe sans que me reviennent des phrases en français ; et, activant le cours de mon sang, que n'apparaissent, soudain, en éclair, des souvenirs de moments vécus à Paris, dans les montagnes de Savoie, le long des paresseuses rivières du Centre, dans le Sud hérissé de cactus. C'est d'abord, un lien émotif. L'intelligence intervient immédiatement après. De quelle manière fait-on ceci ou cela en France ? Comment le dit-on, en français ? Que penseraient de la question qui occupe, en ce moment, mon esprit et ma vie, tel poète français, ou cette Française qui marchande des carottes, ou ce paysan qui maugrée devant son verre de rouge au cabaret ? Chaque jour, dans mon esprit, je vois des questions de cette nature lever leurs têtes. Elles excitent ma pensée et m'obligent à une nouvelle mise au point des valeurs. Anciennes valeurs dont quelques-unes encombrées de superstitions chenues, de violents préjugés nationaux, d'aveu-

(1) En français dans le texte.

glements astucieux et même sordides ; mais, toujours françaises, toujours précieuses pour moi, comme les manies et les petitesesses d'une bien-aimée.

Mais que tout cela est donc absurde ! Je devrais être en train d'écrire des choses concrètes, une scène, un incident, un portrait de caractère, qui illustreraient l'émotion que j'essaie, en vain d'exprimer. Cependant la figure de la bien-aimée demeure toujours absente, toujours évasive. On peut évoquer avec précision les traits d'un étranger ou d'une simple connaissance. Mais que l'amour vous fasse son esclave et vous perdez le contrôle de toutes vos facultés de mémoire. Il n'en est pas autrement entre la France et moi. Je ne puis me rappeler que le moment de l'arrivée, cette impression de reconnaissance, de familiarité pré-natale, comme un retour à une précédente incarnation mais plus souple, mieux adaptée. Quel en est le sens ? Comment l'expliquer ? Est-ce une simple et ridicule illusion sentimentale ?

Je sais que non. Je sais que le fait d'inspirer une joie et une foi profondes et inaltérables n'est pas une illusion. Joie et foi : les deux sources de l'amour, comme la douleur est sa confirmation. La joie naît de l'élément primordial, du « soi » ; d'où jaillit aussi le pouvoir créateur, sous toutes ses formes. Et, toujours je m'en souviendrai, et de cela seulement : du jour où je mis le pied sur la terre de France, la joie, de nouveau jaillit en moi. J'y mène ma vie habituelle, sans changement apparent. J'y ressens l'ennui, l'irritation, la fatigue ; j'en ai jusque par-dessus la tête. Mille choses désagréables, différentes des milles choses désagréables de mon pays, y étouffent mon plaisir : l'horrible architecture des maisons particulières, le mode strident des scènes dans la rue. Mais, dans tout cela, je vis d'heure en heure sur cette terre bien-aimée, comme un amant auprès de sa maîtresse, jouissant de son exaspération.

C'est dans cet état d'âme que je pense à la France, que j'y ai pensé pendant ces trois années de dégradation et de captivité. Et tous les moments que j'y ai passés, tout ce que j'y ai appris, aux heures de tranquillité flânerie, seul, ou accompagné de quelqu'un avec

qui partager ces expériences que l'on ne peut pas partager, tout cela est resté vivant en moi et m'encourage dans ces heures de tourment et d'horreur. Parce que je suis Anglais, je me sens fort et confiant dans la victoire contre les Barbares. Mais, parce que j'ai connu la France, que je l'ai aimée, que je l'aime encore, je me sens encore plus fort, encore plus confiant. Je pense à son peuple mis en esclavage et torturé, à ses trésors volés, à sa beauté souillée. J'écoute ses médecins politiques proposer de la guérir de ses faiblesses, après sa libération, et je dois reconnaître qu'il faudra un puissant tonique pour rassembler ce grand comité de la civilisation et mettre, à nouveau, la France au rang des pouvoirs et des influences qui assureront à la grande famille humaine, le maintien de sa beauté et de sa dignité. Mais tandis que j'accorde mon consentement aux phrases véhémentes des « pandits », j'entends s'élever en moi un murmure tenace, qui me poursuit de ses reproches. Et je sais que je ne voudrais pas voir la France très différente de ce qu'elle a toujours été. Je voudrais la voir conduire elle-même sa vie civile comme elle l'a toujours fait. Quelques mots écrits à son père par Hector Berlioz, ce grand fils de France, s'insinuent dans mon esprit, et surmontent tous les cris actuels d'avertissement, et la voix des habiles docteurs en politique, qui annoncent prophétiquement des châtiments, des bouleversements et des purgations. Ces quelques mots sont une fervente prière que je sens se former au plus profond de mon cœur quand je pense à la France et aux Français, dont j'aime tant la manière de vivre et les coutumes. « Eh! mon Dieu », dit Berlioz, « laissez-les donc tous libres de jouer ce qu'ils voudront. » (1) C'est aussi ma prière, celle d'un amant qui croit en sa bien-aimée et qui tout en connaissant ses fautes et ses égarements lui fait confiance ; sûr qu'à travers son amère expérience, elle trouvera elle-même le chemin de la sagesse et elle-même se sauvera.

Richard CHURCH.

(1) En français dans le texte.

A UN ECAPTIVE

Nous vous avons beaucoup aimée.

Vous étiez si gracieuse lorsque nous venions à vous pour nos vacances ! Dès qu'il était possible, nous arrivions ; on n'avait pas toujours l'argent du voyage, et quitter notre maison n'était pas toujours facile. Mais votre maison était aussi la nôtre : notre seconde, adorable maison. Sous votre toit, dans votre jardin, nous nous sentions heureux. A la fois paresseux et pleins de vie, (oh ! si vivants !) La langue de vos enfants était presque notre langue. Nous la comprenions, nous la lisions lorsque, trop conscients de nos maladresses, nous n'osions pas l'employer couramment. Plusieurs d'entre nous se sentaient honteux de ne pas la parler assez bien.

Vos enfants aimaient la vie. Tous ne l'aiment pas. Nous, ici, dans notre maison, nous ne sommes qu'à demi-sûrs de l'aimer. Et, eux, vos voisins, dans leur vaste et ténébreux domaine, entouré de sombres forêts, la vie les épouvante. Ils préfèrent la mort ; ils préfèrent répandre la mort.

Votre jardin était le plus varié, le plus charmant du monde. Des milliers de vos enfants y possédaient un coin de terre où poussaient les laitues, les radis et les roses ; d'autres, dans de plus vastes champs, cultivaient le blé et la vigne ; plus au Sud, au bord d'une mer tiède, on voyait des oliviers. Au centre, d'un vert un peu gris ; au midi, d'un bleu scintillant, tout un pays, votre jardin.

Là, à peine arrivés, les odeurs nous accueillait : les mêmes que la dernière fois, bien différentes de celles de chez nous. Nous les respirions, charmés. Odeur du café, de la poussière chaude, du pain frais, du comptoir de zinc, des journaux que l'on vient d'imprimer, de l'ail, de la rude toile bien savonnée et non repassée, des marronniers, de la poussière. Non, jamais je ne pourrai vous amener jusqu'ici, odeurs de notre seconde maison !

Le vin était à bon marché. On le posait sur la table, rouge ou couleur d'ambre, lorsque nous dînions dehors. Et, pendant qu'on changeait nos assiettes, nous posions nos couteaux sur une tranche de pain. Dans une corbeille, il y avait des raisins blancs aussi gros que des raisins de Corinthe. Le repas terminé, l'addition se faisait vivement sur le coin de la nappe en papier. (Vous en souvenez-vous? La plupart de ceux qui vous aimaient n'étaient pas riches et ne fréquentaient pas les grands hôtels).

Ah ! s'asseoir, simplement s'asseoir. Tandis que, plus subtil, plus doux, plus délicat que chez nous, l'air se nuançait et se fondait en lilas et nos joues semblaient plus lisses, nos yeux plus ouverts. Ah ! s'asseoir, se tenir aux aguets, pendant que, devant nous, montait la pile des soucoupes. Tout à côté, quelqu'un écrivait une lettre : la fine plume courait, courait... Plus loin, une jeune fille était assise auprès d'un jeune garçon. Il lui parlait d'une voix ardente et souriait. Elle riait et regardait devant elle des gens passer dans l'air calme du soir. Puis il posait la main sur la joue de sa compagne, tournait son visage vers lui et l'embrassait. Un instant après, cette aide n'était plus utile et c'est elle qui lui tendait son visage. (J'ai vu souvent des personnes s'embrasser : elles l'ont toujours fait avec grâce, sans souci de l'endroit où elles se trouvaient). Un peintre apparaissait, sans chapeau, une toile sous le bras. Une femme en espadrilles portait, dans une corbeille, sa lessive aussi blanche que l'aubépine.

Où étions-nous assis ce jour-là ? Était-ce sur la place du village, sous des marronniers tout fleuris de lampes, tandis que, d'une église voisine, un *Angélus* léger tintait dans l'air du soir ? Était-ce sur le bord d'une route, avec, là-bas, une rivière ? Il y avait tant de rivières le long de votre jardin, sinueuses, amples, lentes, couleur vert-bouteille ; des peupliers s'élançaient de leurs rives et les ombrageaient ; ici et là, un homme se tenait immobile, une canne à pêche à la main ; la silhouette de l'homme et la canne dessinaient un angle immuable. Mais un fleuve traversait aussi votre maison, un fleuve citadin, gris et vert-

jade ; des ponts, nombreux, reliaient les deux rives ; là-bas, tout au bout, et, semblait-il comme pour arrêter sa course, se dressait une cathédrale à deux tours, une cathédrale à deux tours bien assises, grise comme une colombe, à la fois robuste et aussi légère qu'une brume, là-bas, plus loin que tous les ponts, arrêtant le regard. Sur les berges dallées montaient des peupliers ; des hommes assis pêchaient à la ligne ; et le long de la rive gauche, dans de grandes boîtes ouvertes, on voyait des estampes et des livres anciens : on flânait, on lisait, on achetait peu.

Vos livres, les modernes, n'étaient pas reliés comme les nôtres, mais brochés. Sous leurs couvertures, blanches ou jaunes, comme ils étaient nombreux ! Il n'y a pas au monde une maison qui en possède autant ! Ils nous faisaient signe, dans les rues, dans les squares, si rapprochés les uns des autres ! Et que de tableaux ! On ne trouve nulle part d'aussi nombreuses et d'aussi belles peintures que chez vous.

C'est qu'ils étaient d'ardents lecteurs vos enfants ; des écrivains et des peintres ardents ! Leurs mains et leurs cerveaux travaillaient plus intensément que les nôtres. Et ils y prenaient du plaisir, comme ils prenaient du plaisir à ne rien faire. C'étaient des amoureux de la vie, vos enfants ; oui des amoureux.

Chez eux, ils étaient vraiment *chez eux*. Voilà ce qui les rendait si sympathiques. Car, ce don, nous ne l'avons pas ; nous n'atteignons jamais à cette solide et souriante certitude de l'endroit où nous désirons nous établir et tout ordonner autour de nous. Ils savaient, vos enfants, que pas une demeure ne surpasse la leur : aussi la quittaient-ils rarement.

Ils ne gaspillaient rien ; pas une miette de pain ; pas un pouce de terre ; pas une minute. Inaccessibles, semblait-il, à la fatigue. Nous avons des corps et des nerfs qui réagissent autrement. Nous contenons moins de force vitale et des esprits plus lents ; nous avons besoin de plus de sommeil. Nous pensions bien que vos enfants devaient parfois dormir. (Mais quand ?) Et cet éclat du matin ! Les voix vives, joyeuses, assurées ! Tous les sons d'un timbre plus haut : le bruit des pas, le ronflement des moteurs, les voix, le tinte-

ment des cloches. Voici un jour nouveau. Et chacun pensait : Béni soit ce jour !

Et si, parfois, nous avons accusé vos enfants d'avarice et de cupidité, nous l'avons fait sans malveillance, n'oubliant pas nos propres défauts et songeant à leurs *vertus*. Ils nous ont tant donné ! Nous n'étions pas les seuls à venir puiser dans leurs réserves ; mais d'autres aussi prenaient, prenaient encore. Les uns demandaient asile, d'autres l'esprit de tolérance, d'autres l'amour, d'autres l'inspiration, d'autres encore des robes élégantes et des parfums ; là certains refaisaient leurs corps ; d'autres leurs esprits. Tous ceux qui entraient étaient bien accueillis.

De longues routes blanches traversaient votre jardin, sous une voûte d'arbres. Une vieille femme gardait une vache sur le talus herbeux. Une famille prenait le repas de midi, sur le pas de la porte ; les plus petits, garçons et filles, avaient une serviette nouée autour du cou ; dans leurs verres, un eau à peine rougie de vin. Les bâtiments des fermes retenaient la lumière. Lorsque nous arrivions enfin, tout au Sud, au bord de la mer, elle nous éblouissait de mille joyaux. Odeur du mimosa. La chaleur nous faisait rejeter nos manteaux.

Notre cœur saigne, nos yeux brûlent quand nous pensons à notre seconde maison, notre seconde et adorable maison. Elle n'est plus là. Elle a été engloutie. Vos enfants si joyeux sont morts : des milliers d'entre eux qui aimaient la lumière. Vos monstrueux voisins, voués à la mort, sont sortis en hurlant de leurs ténèbres et les ont tués. Rancuniers, envieux, incapables de créer, après avoir saccagé leur propre jardin, ils sont venus saccager le vôtre.

Mais il y a des choses qui ne peuvent pas arriver.

Celle-là, cependant, est arrivée.

Où irez-vous, maintenant, pauvre captive ? Ne voulez-vous pas rester près de nous tandis que nous essaierons de reconstruire votre maison ? Je sais que vous vous sentirez misérable, parmi nous, mais nous vous chérissons... Vous à qui nous devons la moitié de nous-mêmes, nous ne vous avons pas assez aidée,

nous n'avons pas assez aidé vos enfants. Nous avons beaucoup pris, nous n'avons pas assez donné. Lorsque vous avez été frappée, nous n'étions pas en force suffisante auprès de vous.

Quel est votre nom ? Je vous ai parlé sans vous nommer. Car vous êtes un esprit qui porte plusieurs noms, chère captive : Civilisation, Esprit de l'Europe, Amour des choses de la terre, Claire Intelligence, Libre Investigation, Amour de la Paix, Justes Valeurs, Liberté, Les Grâces, l'Humanité même. L'une de vos ailes touche par sa pointe la Grèce antique, l'autre la Chrétienté.

Vous êtes l'Art de vivre.

Vous êtes le sourire du monde.

Votre demeure est Paris, votre jardin la France.

Eté 1940

IRÈNE RATHBONE

O FRANCE, QUI DIRA TON CHARME INEXPRIMABLE?

Si à peu près tous les deux ans je ne vais pas en France, une véritable faim me tourmente. Sans doute est-ce à cause du sang français, qui coule dans mes veines, que, si profondément, dans mon cœur, vit la France. Quand j'y vais, je ne me sens jamais un étranger chez elle. La façon dont se tiennent les maisons, dont les routes courent, dont poussent les arbres, tout cela me pénètre d'un sentiment d'intime familiarité. Ici, me disje, c'est aussi mon pays, à qui je dois allégeance, une fidélité au-dessus des lois.

Cependant quand je tente d'analyser mon sentiment d'amour pour la France, ce qui rend absolument indispensable à ma vie d'y faire de fréquents séjours, je me trouve devant un problème très ardu. En effet, ce que j'éprouve, ce n'est pas un simple plaisir, mais une profonde satisfaction. Quand j'essaie de remonter les degrés successifs par où je fus conduit à comprendre ceci : que la France est partie intime de mon être, à l'origine de ce sentiment, je découvre les cathédrales d'Amiens et de Chartres et la façon dont ces deux villes sont venues se grouper tout autour d'elles. J'ai la France dans les os : c'est en les voyant que je l'ai pleinement réalisée. Alors je n'étais qu'un adolescent. Et c'est peu après que je fus amené à contempler Angers, Périgueux, Albi et Bordeaux, ces autres merveilles. Quant à la terre même de la France, ce sont ses grandes vallées qui m'ont enseigné à l'aimer. Avant la dernière guerre, nous nous sommes rendus en roulotte, ma femme et moi, de Boulogne à Marseille. Je n'oublierai jamais de quels frémissements fut accompagné ce voyage par petites étapes le long du Rhône, la stupéfiante beauté des ciels, le profil des collines, les divers aspects romantiques du paysage, les pêcheurs en fleurs et les ponts qui s'élancent avec tant d'audace et si gracieusement par-dessus le fleuve. Plus tard vinrent l'adorable Loire et ses bords couverts de joncs, les riches,

les émouvants méandres de la Dordogne. Des montagnes, je ne connais vraiment que les Basses-Pyrénées où j'ai vécu quatre ans en pays basque. Et quel pays ! avec ses forêts, ses prairies, ses hautes-terres, ses torrents. Oui, c'est bien le paysage, tel qu'il est aujourd'hui, si éloquent et si représentatif de la civilisation moderne, plutôt que les chefs-d'œuvres du passé (quelle qu'en soit la beauté) qui s'est emparé de mon imagination et m'a empoigné. Sa seule évocation m'emplit de nostalgie : c'est lui qui nous révèle la manière de vivre d'un peuple.

Et, en définitive, ce qui compte essentiellement, c'est la manière de vivre et il y a justement dans celle des Français, dans leur « accueil » (1), quelque chose qui, dès la Manche traversée, m'a fait me sentir chez moi. Serait-ce le timbre des voix, la façon de rire, les gestes, le mouvement de la foule le long des rues (qui n'est pas seulement le fait d'aller d'un point à un autre), l'aspect amical des cafés, la tranquille dignité des intérieurs, ou un je ne sais quoi que je ne parviens pas à définir ? Mais, comme je l'ai dit, (et c'est de quoi je suis bien sûr) jamais, en France, je ne me suis senti un étranger. Ce qui me plaît, chez les Français, c'est peut-être leur réalisme, ce refus de se laisser prendre aux apparences, leur façon savoureuse d'exprimer une opinion, en y mettant un grain de sel, leur esprit ; et cet entrain physique que j'aime tant ! Ces caractères, un Anglais les retrouve dans la littérature française, même chez le Romantique le plus expressif. Ils semblent sous-jacents à tout ce qui est spécifiquement français.

En somme, j'aime la claire lumière de l'esprit latin ; sa détermination de séparer les choses nettement, aussi bien dans les faits que dans son esprit. Il y a là quelque chose de plus que la « logique » (selon le mot favori de Flaubert) cette logique, qu'après tout, chaque peuple possède ; c'est une question de goût. En fait, je pense plus particulièrement, en écrivant ces lignes, à ce que j'ai vu à Rabat, à Fès et à Marrakech, au cours d'une rapide visite au Maroc.

(1) En français dans le texte.

Quelle claire intelligence des deux civilisations entre elles ! Il est plus difficile de prendre des exemples hors du domaine des faits, dans le monde de la pensée et de l'intuition, parce que, de nos jours, Français et Anglais sont les membres, indissolublement associés, d'une même civilisation : des partenaires qui se complètent. Il n'y a pas entre eux de contrastes violents ; mais une différence dans l'intensité, du moins, à ce qu'il me semble. De sorte que, si, en France, je ne me sens pas un étranger, quand j'y vais en visite, je goûte cependant un changement, comme une nouvelle fraîcheur, et l'impression d'une constante invitation.

Bonamy DOBRÉE

LETTRE A UN JEUNE HOMME RECEMMENT ARRIVÉ DE FRANCE

Monsieur,

Je vous écris pour vous exprimer ma grande reconnaissance pour les renseignements précieux que vous avez bien voulu me donner. Même en tenant compte de cette réticence à laquelle la prudence vous a obligé, je crois que je me suis fait une image assez exacte de la vie de vos compatriotes sous l'oppression allemande. Je vous ai écouté tantôt avec tristesse, tantôt avec fierté. Vous savez que la France est presque autant mon pays que le vôtre. Je suis son enfant un peu par le sang, et totalement par l'amour. (Mais ici je me demande si l'amour seul vous permet de posséder quoi que ce soit. Peut-être que la France ressemble à ces femmes qui tendent simplement la joue aux baisers des personnes qui les aiment le plus ?).

Vous ne m'avez presque rien dit, en jeune homme modeste que vous êtes, du rôle que vous avez joué personnellement dans votre patrie. Aussi bien, vous n'aviez pas besoin de m'en parler. Je sais que vous avez porté plus de cent fois votre propre mort dans une serviette de cuir. On m'a dit que votre nom — le vrai, non pas celui sous lequel vous vous êtes présenté à moi, — est exécré par le Boche. Vous l'avez roulé ; vous vous êtes échappé, en quelques secondes, de sa soi-disant justice. Vous avez laissé derrière vous un entassement de mensonges et de crimes.

Monsieur, j'ai beaucoup réfléchi cette nuit à notre conversation. Vous allez sans doute m'en vouloir de ce que je vais vous dire ; vous voudrez donc bien m'en excuser d'avance. Voici, Monsieur : je ne crois pas un mot de ce que vous m'avez raconté. Vous respirez l'honnêteté, la franchise ; on m'a dit que je pouvais écouter en toute confiance le jeune homme que vous êtes ; mais, tout simplement, *ça ne peut être vrai.*

Monsieur, il y aura bientôt trois ans que j'ai quitté la France. C'était le matin de très bonne heure, mais déjà il faisait une grande chaleur — cette puissante chaleur d'août dans les Pyrénées méditerranéennes. J'escaladais la montagne, lentement, m'asseyant souvent pour reprendre haleine. A travers ma blouse, le soleil me brûlait la peau du dos. L'air sentait le sel, l'herbe brûlée, les fleurs de toutes sortes, surtout l'âpre et tendre thym. Sous moi, je voyais la mer, d'un vert très foncé, avec des ombres d'un noir un peu pourpré. Devant moi, des montagnes sans fin, brunes et desséchées par une soif sans bornes.

A un certain moment, j'ai posé le pied sur un sol étranger. Cela n'a pas été plus compliqué que cela. J'ai fait mon dernier pas en France, puis mon premier en Espagne. En de tels moments, on ne peut pas pleurer.

Depuis, bien des choses se sont passées. Des bombes sont tombées ; j'ai grimpé sur les ruines de ma maison. J'ai beaucoup travaillé ; j'ai eu des rhumes interminables dans un climat odieux ; il m'est même arrivé parfois d'être heureuse. Je commence à oublier un peu le français ; je me trompe de genre, tout comme tant d'Anglais.

Tout cela se passe le jour, mais la nuit — et c'est ce qui me permet de douter de votre véracité — je reviens à Paris. En voulez-vous des nouvelles ? Comme vous en êtes parti depuis plusieurs semaines déjà, vous devez commencer à en sentir la nostalgie. Eh bien, rien n'y est changé. Une légère tristesse plane seulement sur la ville, tel un voile de larmes, irraisonné au fond, puisque, comme je vous l'ai dit, rien n'est changé.

Mes meubles et mes robes sont en bon état. Ma vieille concierge en prend soin, et je me reproche un peu les mauvaises pensées que j'ai nourries jadis à son égard. Pourtant elle a gardé son exécration caractère ; elle continue à « enguirlander » ferme ses locataires qui ont le toupet d'être des étrangers. Elle dit : « Ces métèques ! ». Les Français n'ont rien perdu de leur goût exagéré pour ce mot.

Au Petit Saint-Benoît, on mange toujours une entrecôte minute qui se fond sous la langue. Chez Jacquet, les pots d'œILLETS fleurissent sur la terrasse. Le marchand de cacahuètes (l'Algérien, non pas le Hongrois) continue à chanter les louanges de ses tranches d'oranges glacées. Le coin du Boulevard Montparnasse et du Boulevard Raspail sent le lilas, l'encre d'imprimerie, l'urinoir et le croissant frais.

En face se trouve ce grand marchand de livres d'art. Le nom de sa librairie s'est un peu effacé. J'ai beau rester longtemps sur le trottoir, la tête en l'air, je n'arrive plus à déchiffrer les lettres fanées au-dessus de la porte. En tout cas, on voit toujours dans sa vitrine deux reproductions magnifiques : un Marie Laurencin (trois jeunes filles, très languissantes et vêtues de robes roses et bleu clair, caressant de leurs mains trop fines un petit cheval qui vient de sortir de la mer) et un Rouault (un roi très beau, mais d'aspect terrible, qui tient à la main une fleur). Vous m'avez dit que Rouault faisait des expositions pour les Allemands. Je puis vous assurer que ce n'est pas vrai.

Connaissez-vous le Café de Flore ? J'y établis toujours mon quartier général. A l'intérieur, la fumée est trop épaisse, elle me pique les yeux, mais j'aime tant sa terrasse ! Je m'installe autant que possible en plein soleil et n'en bouge plus, sentant griller mes os tout en sirotant une orangeade. Je ne vois rien, je ne pense à rien. Les cloches de Saint-Germain des Prés laissent tomber des tonnerres rythmiques qui pourraient marquer aussi bien la marche des heures que celle des siècles.

Place de l'Opéra, l'autobus AE a son éternel plein de voyageurs. Mon billet porte toujours le numéro 84. A peine a-t-il crié : « 83 », le receveur, avec un rageur : « est complet ! » tire furieusement le cordon de sa sonnette. Et je continue à croire qu'il le fait exprès. •

Une chose (je suis sûre qu'elle vous fera plaisir) est même plus belle que jamais ! Les bouquinistes des quais ont des livres tout à fait merveilleux, extraordinaires. Surtout la grosse vieille qui porte un châle tricoté en laine rouge foncé. Son étalage contient des

histoires si belles que parfois je me mets à lire, et alors j'oublie tout. Elles n'ont jamais de fin, ces histoires ; en revanche, elles ont des illustrations étonnantes. Je ne sais pas comment la grosse vieille à châte fait pour se les procurer. Pendant que je lis, j'entends le murmure d'eau très doux de la Seine.

Je vais souvent revoir ce quartier atroce où je me suis soudainement trouvée, un jour de 1935, au cours d'une promenade sans but. Derrière des façades croulantes, on y devine d'antiques misères, des cruautés hallucinantes. Des hommes presque nus y circulent silencieusement comme des somnambules, mais leurs yeux sont pleins d'injures ; des enfants, furtifs comme de petits rats, se glissent dans des ruelles qui ont l'odeur du sang. Il me semble, pourtant, que ces êtres disgrâciés s'aiment d'un amour plus grand que bien des privilégiés.

Dans la nef de Notre-Dame, j'attends pendant des heures. Lorsque la corde se brisera et que tombera le grand chapeau rouge, l'âme du Cardinal sortira du Purgatoire...

Les jardins du Luxembourg sentent très fort le tilleul. Un cortège de tout petits ânes, portant sur leur dos des enfants hilares, délivrés momentanément de leurs bonnes, défilent autour du bassin. Des bégonias rouges et jaunes fleurissent sous les pas de jeunes prêtres dont les soutanes balayent la rosée. Une brume bleue voile le Panthéon.

Mais pourquoi continuer ? Tout cela, vous le savez aussi bien que moi. Oui, rien n'est changé, sauf qu'il ne pleut jamais, et comme je vous l'ai déjà dit, on a toujours cet étrange petit goût de larmes au fond de la gorge.

Vous comprenez maintenant pourquoi je me suis permis de ne pas ajouter foi à tout ce que vous m'avez raconté. Vous m'avez parlé de rues vides, de longues queues de gens patients et affamés attendant des heures et des heures devant des boutiques dégarnies. Vous m'avez dit que les yeux sont remplis de méfiance et que les langues des plus purs Parigots sont devenues prudentes. Surtout vous m'avez dit que les Allemands

se promènent à Paris comme chez eux. Eh bien, moi, je n'ai rien vu de tout cela.

Ne vous offensez pas, je vous en prie ! Je vous sais incapable de mentir. J'ai seulement voulu vous faire comprendre, en bonne camarade, que vous avez fait un mauvais rêve, et que vous avez tort d'y croire.

Cecily MACKWORTH.

Ecrit en français par l'auteur

GALLIENI - "LA TÊTE HAUTE", UN SYMBOLE DE LA FRANCE INDOMPTABLE

Cinq ans après la mort de Joseph-Simon Galliéni, son Ombre a eu l'honneur d'être promu Maréchal de France.

De la part du Gouvernement français c'était là un tardif mais sincère témoignage de reconnaissance pour les services rendus aux sombres jours du début de Septembre 1914, où il sauva la France et changea la face de la guerre mondiale, en opérant le « miracle de la Marne ». Pendant des années la vérité demeura cachée, à cause de l'ignorance publique, des opinions superficielles et du prestige chatouilleux de ceux, à qui tous les lauriers de cette victoire étaient nécessaires pour couvrir la honte des précédents désastres. Contrairement à la plupart de ses pairs, Galliéni aurait eu une place d'honneur dans le temple de la Renommée, même si une guerre européenne n'avait pas éclaté de son vivant.

Après 1870 il a joué un rôle important comme explorateur et soldat, en étendant et en maintenant l'influence française dans le Haut-Niger. Après un séjour à la Martinique, il est retourné en Afrique Occidentale, comme Gouverneur du Haut-Sénégal. Ses travaux, ses écrits d'observateur aigu, d'esprit scientifique rendaient autant de services pour le moins aux recherches géographiques qu'à la France.

En 1893 il se rendit en Orient à travers l'Océan Indien pour prendre le commandement d'un district militaire au Tonkin et y affermir l'autorité française. Trois ans plus tard, il fut rappelé pour occuper un plus haut emploi, celui de Gouverneur Général et de Commandant en Chef de la nouvelle colonie française de Madagascar.

Elle était alors en révolte. Non seulement Galliéni la réduisit, mais par ses mesures politiques, par le

développement économique de l'île, il laissa celle-ci pacifiée et prospère. Désormais le nom de Galliéni était aussi étroitement attaché à Madagascar que celui de Lyautey le fut plus tard au Maroc.

En 1905, Galliéni, revenu en France, fut appelé au Commandement du XIV^e Corps d'Armée de Lyon. Lorsque, en 1911, éclata un désaccord sur les plans et les doctrines de guerre, qui provoqua une crise dans le Haut Commandement, Galliéni fut de ceux qui se groupèrent contre la nomination du Général Michel comme généralissime. La raison de son attitude fut, semble-t-il l'inquiétude que lui donait la personnalité de Michel, plutôt qu'une opposition à ses idées stratégiques, comme les autres manifestaient, de savoir : la défensive-offensive plus sage que « *l'offensive à outrance* ».

Lorsque Michel, mis en minorité par ses Collègues du Conseil Supérieur de la Guerre, dut démissionner, Galliéni aurait pu prendre sa succession. Mais ses scrupules lui défendirent de tirer un avantage personnel de son opposition. Messimy, alors ministre de la guerre, lui demanda de réfléchir pendant deux jours. Mais Galliéni resta inébranlable. Il dit : « Il est de mon devoir de vous répéter que vous avez à accomplir un grand et cruel devoir en renvoyant le Général Michel. Mais, moi, qui l'ai accusé devant vous, je ne peux pas accepter de le remplacer ». Messimy, dans cette impasse, lui demanda de donner des noms. Galliéni proposa, en premier lieu, Pau, soldat qualifié par sa profonde culture et ses dons intellectuels, mais, que ses convictions religieuses rendaient politiquement suspect. En second lieu, Joffre, qui avait servi sous ses ordres à Madagascar. Ce fut cette seconde suggestion que le Ministre de la Guerre accepta. Malheureusement Joffre, fut entraîné hors de sa prudence naturelle par l'impétueuse ardeur des « Jeunes Turcs » du grand Etat-Major, qui voyaient dans l'offensive à outrance la solution simple de tous les problèmes. Le point de vue plus réaliste de Galliéni apparut en Mars 1914, alors qu'il dirigeait un « *Kriegspiel* » au Centre des Hautes Etudes Militaires. Il y prévoyait la marche des armées allemandes à travers la Belgique. Ce

danger l'inquiétait tellement que, dans son rapport, il demandait instamment que Dunkerque, Lille et Maubeuge fussent organisés en place d'arrêt contre la vague allemande, et qu'une armée de campagne fût prévue sur leur flanc. Cet avertissement tomba dans l'oreille sourde des chefs. Ils croyaient en effet qu'il leur suffisait d'avancer pour vaincre. C'était gaspiller ses forces que de réorganiser des places fortes sur les arrières.

Le mois suivant il fut mis à la retraite et se retira dans une petite propriété à Saint-Raphaël. Mais, en trois mois, la crise européenne prit un tel développement qu'il fut rappelé en activité par un télégramme du Ministre de la Guerre. Ce télégramme daté du 31 Juillet, lui faisait connaître qu'en cas de mobilisation il devrait se rendre auprès du généralissime Joffre comme successeur éventuel. Mais, arrivé à Paris, on le laissa battre la semelle, dans une impatiente inaction. Joffre en effet ne montrait aucun désir d'avoir à ses côtés un successeur éventuel et de tenir Galliéni « au courant » des opérations qu'il pouvait être appelé à diriger lui-même.

Le 20 août des télégrammes alarmants commencèrent à arriver au Q. G. du Général Joffre. Et quand Joffre dut admettre l'échec de son offensive inconsidérée, le gouvernement frappé de panique eut l'idée de limoger le Généralissime.

Un homme d'un caractère moins élevé que Galliéni aurait exploité la situation ; car le départ de Joffre signifiait la nomination de Galliéni.

Mais il se joignit, au contraire, au Ministre de la Guerre pour dissuader le Gouvernement de changer le Commandement en pleine tempête.

La défense de la capitale était un problème différent. Le 26 août, Galliéni fut nommé Gouverneur Militaire de Paris. L'ennemi se trouvait alors presque aux portes de la Capitale. « Ils m'ont donné une tâche formidable, remarque Galliéni, rien n'est prêt, et les minutes comptent pour des siècles ».

L'œuvre de défense lui parut comprendre trois éléments, ainsi qu'il le dit lui-même : défense militaire, défense morale, ravitaillement.

Tout en pressant la construction des tranchées et des obstacles, il apaisa les craintes, supprima les alarmistes, et il montra un sens exceptionnellement aigu de l'interdépendance des trois éléments de sécurité.

L'expérience du siège de 1870 lui avait fourni la subtile leçon suivante : pour faire naître la confiance, en particulier dans les plans du Commandement, « il était nécessaire non seulement que Paris ne manquât pas de pain, mais encore qu'il continuât à manger le même pain ». Dans ce dessein il fit peser une main ferme sur le commerce en gros et en détail, mâtâ les profiteurs, supervisa la distribution, et, comme autre défense morale, entreprit une campagne de répression contre l'alcoolisme et les occasions d'y tomber.

Les préoccupations que lui donnaient le gouvernement intérieur et la défense de Paris ne l'empêchèrent pas de porter ses regards sur un horizon plus vaste. Ainsi, excédant ses fonctions, il vit et saisit le moment de sauver non seulement Paris mais la France.

Le 30 août Joffre fut amené à abandonner le projet de former une nouvelle masse de manœuvre pour envelopper le flanc allemand. En effet, ce jour-là, il avait été obligé d'en céder le noyau, la VI^e armée, pour renforcer la garnison de Paris.

A la place de ce projet il avait mis son espoir dans un nouveau plan : briser le centre allemand. Mais ce dessein, à son tour commença à crouler, car la pression ennemie augmentait et ses propres troupes, en pleine retraite, menaçaient d'échapper à son contrôle.

Le 1^{er} Septembre, il ordonna de continuer la retraite jusqu'à une ligne au Sud de la Seine, disant qu'il était impossible de s'arrêter sur la Marne. Bien qu'on lui eût apporté, ce soir-là une carte prise aux ennemis, carte (et plus tard il l'admit lui-même) qui « rendait parfaitement clair » que von Kluck changeait de direction, il se refusa à changer son propre plan de continuer la retraite.

Le jour suivant, dans une note adressée à ses Chefs d'Armées il indiquait un ligne de repli encore plus au

Sud. Ligne où ils devraient « se fortifier » dans l'attente des « renforts amenés des dépôts ». Il disait textuellement : « L'état de vos hommes, tel qu'il ressort des rapports des Chefs d'Armées, augmente les raisons de s'arrêter à cette solution ». Ses conseillers à l'Etat-Major étaient d'accord avec lui. Le plus influent, le Général Bertelot, soutenait que « les troupes étaient si épuisées par la longue et incessante retraite depuis la Sambre qu'elles étaient devenues incapables de fournir le moindre effort ».

Galliéni, laissé dans l'ignorance, découvrit lui-même — tard dans la journée du 3 — que les Allemands avaient changé leur axe de marche et avançaient parallèlement à son propre front. Il vit rapidement la chance qui s'offrait. De bonne heure le lendemain matin il ordonna à ses forces de se tenir prêtes à une attaque. Il informa par téléphone Joffre des dispositions qu'il venait de prendre et le pressa de donner son accord à une contre-offensive. Quelques jeunes officiers de l'Etat-Major de Joffre soutinrent ce projet. Mais Berthelot resta inébranlable dans l'idée de retraite. Joffre hésita à prendre parti contre l'opinion de ce dernier. Cependant, l'intervention de Galliéni l'avait troublé au point qu'il télégraphia, pour enquête, à Franchet d'Espérey (successeur de Lanzerac à la V^e Armée), lui demandant : « Votre armée est-elle en état d'attaquer avec quelque chance de succès ? ». Mais avant d'avoir été touché par ce message, Franchet d'Espérey avait ordonné à son armée de battre en retraite jusqu'à la Seine « aussi rapidement que possible ».

Dans l'après-midi, des nouvelles inquiétantes parvinrent du flanc de la V^e Armée. Elles renforcèrent les arguments de Berthelot et Joffre fut amené à penser que la contre-offensive devait être « remise à cinq ou six jours », au moins. « Je décidai qu'il fallait, encore une fois, ramener à l'arrière mon Quartier Général ». Ce fait rend peu croyables les affirmations postérieures déclarant que Joffre avait toujours gardé l'idée d'une contre-offensive.

Pendant qu'il dînait, lui arriva enfin la réponse tant attendue de Franchet d'Espérey. L'essentiel s'en

trouvait dans la conclusion vague : « Mon armée peut se battre le 6 ; mais sa situation et loin d'être brillante. On ne peut pas faire confiance aux divisions de réserve ».

Tandis que Joffre examinait encore le message de Franchet d'Espérey, on lui annonça que Galliéni était au téléphone et insistait pour lui parler personnellement. Joffre avait une telle horreur du téléphone que, selon son aide de camp, ce fut à peu près la seule fois où il consenti à s'en servir.

On ne saura jamais exactement quelle fut leur conversation. Galliéni, d'après les officiers de son Etat-Major, pressa ardemment Joffre de prendre la contre-offensive et, par la force de ses arguments, enleva son assentiment. Joffre, d'après ce qu'il dit lui-même, répondit à Galliéni qu'il avait déjà décidé de passer à la contre-attaque et que son plan était en accord avec les propositions que Galliéni lui avait faites le matin. L'aide de camp de Joffre cependant a révélé qu'il y eut entre eux une violente discussion et que Galliéni avait certainement parlé sur un ton très énergique. Il a admis également que c'est seulement à ce moment là que Joffre prit la décision définitive.

En dehors de ces faits évidents, la suite des événements tend à confirmer que Joffre fut influencé d'une manière décisive par la « voix magistrale » de Galliéni.

Il a eu par la suite des raisons de renier ce conseil, car Joffre avait besoin de tous les lauriers de la Marne pour cacher les cendres de ses plans primitifs au temps que Galliéni avait été nommé par le Gouvernement comme son successeur éventuel.

Plus longtemps on garde ses lauriers plus difficile il est de s'en séparer. Dans ces conditions la mémoire humaine a des trous, ceux qui sont opportuns. En vérité, quand la controverse devint féroce, dans les années qui suivirent la mort de Galliéni, Joffre alla jusqu'à dire, une fois, qu'il n'avait « aucun souvenir » d'avoir jamais eu une conversation au téléphone.

Autre fait très significatif : les ordres de Galliéni à la VI^e Armée furent données à 8 heures 30 du soir,

tandis que ceux de Joffre ne furent envoyés que plusieurs heures après. Ils ne parvinrent aux Armées qu'aux premières heures du 5, le matin. Franchet d'Espérey et les Anglais pensèrent alors qu'il était trop tard pour opérer un changement. Aussi leurs Armées continuèrent à retraiter pendant un jour encore, tandis que la VI^e Armée se portait contre le flanc ennemi.

Si Galliéni avait reçu les 2 Corps d'Armée supplémentaires qu'il avait demandés les jours précédents, et qui lui arrivèrent par petits paquets, les forces allemandes qui se trouvaient au sud de la Marne auraient pu être coupées, et la bataille aurait été aussi décisive tactiquement que stratégiquement. Même dans la situation telle qu'elle se présentait, la menace était si grande que Von Klück rappela 2 Corps d'Armée, créant ainsi une brèche de 20 milles de large entre ses troupes et l'Armée voisine de Bülow. Les conséquences de ce mouvement furent fatales. En effet, si Von Klück fut capable de contenir et même de refouler les troupes de Maunoury, la trouée dans le front sud donna à Franchet d'Espérey la chance de menacer le flanc exposé de Bülow. Et quand, pour mettre le comble à cela, la nouvelle arriva que les Anglais, placés entre Maunoury et Franche d'Espérey, pénétraient dans le centre de la brèche, ce fut, pour les Allemands, le signal de la retraite qui commença le 9 septembre.

Le 11 Septembre, Joffre informa Galliéni qu'il reprenait le contrôle direct de l'Armée Maunoury. Il laissait Galliéni ronger son frein dans les limites du commandement de Paris, en train de regarder les fruits de la victoire qui glissaient des mains d'un supérieur à l'esprit lent. Pendant toute la durée de la bataille, l'idée dominante de Galliéni avait été de porter toutes les réserves vers le Nord, sur les arrières ennemis, bien que Joffre eût contrecarré plusieurs fois son projet. Galliéni écarté, l'avance devint simplement frontale, laissant aux Allemands le temps de souffler et de réorganiser une ligne solide sur l'Aisne. Même à ce moment-là, l'esprit lent de Joffre ne conçut pas l'idée de concentrer par raids une masse de manœuvre fraîche derrière le front allemand. Résultat : dans le mou-

vement appelé « la course à la mer », les Alliés furent toujours : « en retard de 24 heures et d'un Corps d'Armée », jusqu'au moment où la ligne des tranchées s'allongea jusqu'à la mer. Ainsi dix beaux départements français restèrent dans les mains des Allemands.

On s'est demandé souvent si cette « partie nulle » de la guerre de tranchées aurait continué avec, en France, un autre Napoléon. Certes on ne connaissait pas la puissance défensive des armes modernes ; les masses étaient peu maniables, et ces faits, dans le plateau de la balance pesaient contre la rapidité de décision d'une campagne. Cependant l'intermède Galliéni laisse un doute. En effet, Galliéni possédait d'abord l'éclair du « coup d'œil » napoléonien ; de plus, son intuition, sa hardiesse de manœuvrier, sa rapidité de décision formaient un contraste frappant avec les qualités des autres généraux français, anglais, allemands. A tel point qu'on peut concevoir qu'il eût été possible d'arracher aux tenailles des tranchées une manœuvre décisive, « avant que l'artisan n'eût tué l'artiste ».

Galliéni dut attendre longtemps un nouveau champ d'action. Quand le Gouvernement proposa de le nommer Commandant d'un Groupe d'Armées, Joffre refusa. Ce qui, plus que tout, lui rendait pénible son inaction forcée, c'était sa conviction de la futilité de la stratégie alliée. Dès octobre 1914, il déclara, en revenant d'une visite au front : « Jamais nous ne passerons, jamais nous ne ferons une brèche. Joffre est trop heureux d'être dans des tranchées. » Sa prescience était aussi frappante sur d'autres points. Quand le *Goeben* et le *Breslau* mirent le cap sur les Dardanelles, il déclara : « Nous devons marcher sur leurs talons, sinon la Turquie prendra les armes contre nous. »

Dès février 1915 il proposa une expédition à Salonique. Cependant il ne voulait pas d'une offensive dans les Balkans, mais créer une base pour une marche sur Constantinople avec une armée assez forte pour encourager Grecs et Bulgares à se joindre à l'Entente. Après la prise de Constantinople, Galliéni propo-

sait une avance par le Danube, en Autriche-Hongrie, en liaison avec les Roumains. De plus il donna l'avertissement que, si les Alliés n'allaient pas en forces suffisantes à Salonique, les Grecs et les Bulgares se retourneraient contre eux. En octobre, les Bulgares attaquaient les Serbes. Le projet de cette expédition (que Galliéni naturellement devait commander) s'effondra devant l'opposition de Joffre. Celui-ci déclara qu'il ne pouvait plus répondre de la sécurité du front Ouest si des troupes étaient envoyées au loin. Cependant il en trouva un grand nombre pour ses attaques prodigieuses en hommes d'Artois et de Champagne. « Je ne donnerai pas un homme. Pourquoi chercher ailleurs et loin ce que j'obtiendrai sûrement au mois de mars. Je suis certain de percer et de reconduire les Allemands jusque dans leur propre pays. »

Mais la futilité des opérations sur le front occidental combinée avec l'entrée en guerre de la Bulgarie et le sacrifice de la Serbie, déclencha une crise politique qui provoqua un remaniement ministériel destiné à rendre la confiance au pays. Galliéni devint Ministre de la Guerre.

Devenu le supérieur de Joffre, il avait alors une chance de revanche.

Cependant, de même qu'il avait refusé quatre ans auparavant de prendre la succession de Michel parce qu'il avait aidé à le renverser, ainsi il refusa alors d'user de son pouvoir contre l'homme qui l'avait traité si mal, bien qu'une grande partie de l'opinion réclamât la démission de Joffre. Galliéni n'aurait eu qu'à lever le doigt pour l'emporter. Sa grandeur morale bien au contraire éclata. En effet, non seulement il fit tous ses efforts pour répondre aux besoins matériels de Joffre, mais encore il le défendit généreusement devant le Parlement.

Le sens de ses responsabilités et ses scrupules à ne pas abuser de son pouvoir fut un handicap qui l'amena à laisser une trop grande place aux erreurs de celui qui en avait si mal usé envers lui.

En décembre, un député, le Colonel Driant, venu du front en permission exposa le mauvais état des

défenses de Verdun. Galliéni, averti déjà par des rapports concordants écrivit à Joffre qui lui donna l'assurance que ces insuffisances seraient réparées.

Joffre répondit sur un ton de reproche et de pontifiante infaillibilité si bien que Galliéni se sentit froissé. Il lui aurait fait sentir son autorité si ses collègues du cabinet, dans la crainte d'une crise politique, ne l'eussent persuadé de répondre, pour le moment, d'une façon conciliante. La France paya lourdement l'ajournement de cette crise politique.

Galliéni cependant avait assez à faire. D'une part il luttait pour défendre le Haut-Commandement contre les attaques du Parlement et de la Presse. D'autre part, il travaillait à le réformer sans provoquer de bouleversements. Enfin, il essayait d'activer la fourniture des munitions et l'entraînement des troupes jeunes. Bien qu'il fût malade, il se donnait sans compter pour « simplifier et accélérer » le mécanisme pesant de son Ministère, supprimant la masse des « papiers » qui si souvent remplacent l'action dans les bureaucraties administratives, assurant un contact plus fréquent entre l'Etat-Major et les tranchées, cherchant à humaniser le Moloch militaire.

Les orages, sur cet horizon, commençaient à peine à se disperser, quand la tempête se déchaîna sur Verdun. La manœuvre-éclair des Allemands révéla au-delà de tout ce qu'on pouvait penser la négligence et l'impréparation de Joffre. Galliéni sentit que sa réserve ne pouvait pas se justifier plus longtemps. Il présenta un projet de réorganisation de grande envergure. Les membres du cabinet, quoique plusieurs d'entre eux eussent élevé de grandes récriminations, furent frappés de panique quand on leur demanda de passer de la parole aux actes. Voyant qu'il ne serait pas écouté, Galliéni renonça. Il produisit un certificat médical, inutilisé jusque là, d'après lequel il était indispensable qu'il prît deux mois de repos complet.

Les ministres éclatèrent aussitôt en protestations, déclarant que cela était impossible. « Pensez à Verdun ! Nous sommes en pleine bataille. » Galliéni répliqua impitoyablement : « Pardon ! nous sommes

en guerre depuis dix-huit mois ; et, pendant tout ce temps de guerre, il y a eu des batailles. On a toujours pris de telles mesures en pleine action. »

Les arguments de ses collègues se heurtaient en vain contre sa détermination inflexible. Ils lui proposèrent de prendre le repos prescrit. Il ne s'occuperait que des affaires importantes et il reviendrait à son poste, lorsqu'il serait remis. Il répondit que l'opération qu'il devait subir, si elle réussissait, lui rendrait son entière activité et lui permettrait de reprendre un service actif. A ce moment-là, le Gouvernement pourrait l'employer comme il le désirerait, sauf au Ministère de la Guerre.

Huit mois passèrent. Un été et un automne, pendant lesquels par milliers les vies humaines furent sacrifiées en vain. Alors seulement le Gouvernement appliqua la réforme demandée par Galliéni. Mais Galliéni était mort.

Les médecins l'avaient averti que quatre ou cinq mois de repos lui étaient indispensables avant qu'il fût en état de supporter l'opération. Il ne put accepter l'idée d'un tel délai avant de reprendre du service. Selon son mot favori, c'est « la tête haute » qu'il entra à l'hôpital pour être opéré immédiatement, qu'il supporta la douleur de plusieurs opérations successives, sans un murmure, qu'il aida les médecins de toute sa volonté dans cette bataille pour sa vie, et qu'il annonça avec un tranquille courage l'imminence de sa propre mort.

De nombreux panégyriques ont été prononcés sur sa tombe. En 1921, il fut créé Maréchal de France à titre posthume. On reconnut ainsi que « sans Galliéni la victoire de la Marne eût été impossible. »

Mais la meilleure épitaphe, celle qu'il eût acceptée le plus volontiers, c'est aussi la plus simple : « *Galliéni. La Tête Haute* ». (1)

Capitaine B.H. LIDDEL HART

(1) En français dans le texte.

LE MESSAGE DE RUSKIN

Il y a un type d'écrivains bien établi qu'on appelle les « essayistes ». Ce groupe compte, en Angleterre, Francis Bacon, Sir Thomas Browne, William Hazlitt et Charles Lamb.

L'essai, comme genre littéraire, bien que libre et souple, reste très clairement défini. Cependant j'hésiterais à appeler Ruskin un essayiste. Un essayiste, c'est toujours un peu un dilettante, un homme qui, certes, peut se sentir inspiré, mais plutôt de souffle court.

Ce portrait ne convient pas à Ruskin, à son feu, à sa chaleur, à l'élan soutenu de son style et de son imagination. Ce que Ruskin rappelle, c'est plutôt un Prophète de l'Ancien Testament, un Voyant hindou, un Sage chinois, ou un de nos grands prédicateurs anglais, Jeremy Taylor ou Richard Hooker. Professeur, voilà le titre qu'il préférerait. Et cependant Ruskin fut un écrivain créateur, au sens où on l'entend pour un Shakespeare, un Milton, un Wordsworth, ou tout autre maître des lettres anglaises. Ses inventions verbales en sont une preuve suffisante. A mon avis il n'y a pas un écrivain anglais qui ait écrit une prose plus magnifique.

Ce n'est pas tout. Ruskin ne compterait pas parmi les grandes figures de notre littérature s'il était simplement l'auteur de morceaux de bravoure. Ruskin est aussi grand par le *fond* que par la *forme*. On doit en conclure (ce que je voudrais suggérer) qu'avec Ruskin — et cette conclusion peut s'étendre à Carlyle, son contemporain — la critique s'est élevée, pour la première fois, au rang d'un art indépendant. Naturellement, avant cette époque, il y a eu des critiques : Dryden, Johnson, Coleridge. Mais avec eux, la critique ne venait qu'au rang d'auxiliaire de leurs œuvres de création. Ou bien elle restait une activité prosaïque et rationnelle, nullement comparable à l'art d'un poète ou d'un dramaturge. Ce fut l'origi-

nalité de Ruskin, en Angleterre, (comme celle de Nietzsche, figure si comparable, en Allemagne) d'avoir élevé la critique au niveau de la création.

Cette nouvelle évolution d'un genre littéraire pourrait être l'objet d'un long développement. Car c'est un phénomène qui, sans doute, peut s'expliquer par le caractère particulier de la civilisation moderne. Cette civilisation a atteint à un point de désagrégation spirituelle qui ne permet plus au poète d'exercer avec confiance son office de créateur, de bâtir, sur des fondements qui lui paraissent sûrs. C'est pourquoi il devient critique, prophète, prédicateur. On a pris l'habitude d'appeler des écrivains comme Ruskin et Nietzsche, des poètes « refoulés ». Mais quel poète de leur temps et depuis, n'a pas été, en quelque manière, un poète « refoulé » ? Tennyson et Arnold, Browning et Hardy, tous ces poètes, plus ou moins, ont vu leur œuvre déviée et déformée par le malaise qui régnait à leur époque.

L'un des meilleurs livres de Ruskin, et certainement le plus connu « *Sesame and Lilies* » est essentiellement une analyse de ce problème. Le problème du rapport entre l'art et l'« ithos » du moment, ce que j'appellerai l'atmosphère spirituelle.

D'abord donné en conférences, en 1864, « *Sesame and Lilies* », lorsqu'il parut l'année suivante, en librairie, devint le premier succès populaire de Ruskin. On a prétendu que ce succès était dû à ce fait que l'ouvrage convenait parfaitement, comme livre de prix, aux jeunes filles sortant de pension. Elles y trouvent, en effet, des conseils excellents. Mais il est superflu, pour expliquer un tel succès, d'en chercher les raisons hors de son éloquence intime et généralement de sa justesse. Un clou particulièrement énorme pointait dans la conscience du public. Ruskin l'enfonça, en le frappant carrément et courageusement sur la tête. Il avait pressenti la vogue d'un mouvement qu'il définissait ainsi : « un bloc massif de littérature et d'art réaliste et matérialiste, essentiellement fondé sur cette théorie que personne n'a de volonté propre, ni besoin de maître. Ces œuvres révèlent, pour la plupart, une grande habileté ; elles sont souvent fort

amusantes et d'un pathétique séduisant. Mais elles ne représentent, néanmoins, que le simple bourdonnement et le flot de poussière d'une époque moralisante, dissolue et vulgairement industrielle. » Contre cette tendance, Ruskin était particulièrement désireux d'affirmer que : « Dans les livres, dans l'art et dans le caractère, il y a ce qui est bon et ce qui est mauvais, essentiellement. Ce bon et ce mauvais essentiels restent indépendants des époques, des modes, des opinions et des révolutions ».

Ruskin spécifie, par ailleurs, que son livre « fut écrit dans toute la fougue de son énergie et l'entière liberté de son caractère ». Il ajoute qu'avec « *Unto this Last* » il contient les vérités fondamentales à la défense desquelles il a consacré sa vie. « *Unto this Last* » concerne principalement sa doctrine économique. On peut donc considérer « *Sesame and Lilies* » comme son testament esthétique, l'essence de son enseignement de l'art.

Parce qu'il avait déjà beaucoup écrit sur les arts plastiques, — beaucoup, mais qui mérite toujours, croyez-m'en, d'être lu, — Ruskin a probablement condensé dans ce livre toutes ses idées sur l'art d'écrire. Il commence par demander : pourquoi écrit-on un livre ? Pourquoi le publie-t-on ? Et, il en arrive à conclure ceci : ce n'est pas dans un simple dessein de communication, mais de permanence. L'auteur ne désire pas seulement multiplier sa voix ou la transmettre, mais il veut la perpétuer. Voici ce que dit Ruskin : « L'auteur a quelque chose à dire qu'il sent vrai et utile ou d'une beauté salutaire. A sa connaissance, personne encore ne l'a dit. A sa connaissance, personne d'autre ne peut le dire. Il est contraint de le dire clairement et, s'il le peut, harmonieusement ; clairement, en tout cas. Il pense que cette chose fut, dans l'ensemble de sa vie, sa part personnelle à l'évidence, le point de vue, la part de connaissance vraie que sa place sur la terre et son lot de soleil lui ont permis de saisir. Il voudrait le fixer pour toujours, le graver sur le roc, s'il le pouvait, disant : « Voilà le meilleur de moi-même. Pour le reste, j'ai mangé, bu, dormi, aimé, haï, comme tout le monde ; ma vie,

comme un nuage, a été et n'est plus. Mais cela, je l'ai vu, je l'ai su. Et si quelque chose de moi mérite d'être retenu, c'est cela. » C'est son message. C'est, dans la modeste sphère humaine, quel que soit, en lui, le degré d'inspiration véritable, son Testament, son Inscription. C'est là ce qu'on peut appeler un Livre ».

Cette interprétation du livre est très particulière à Ruskin, qui le conçoit comme l'évangile personnel d'un homme, comme sa « Bible », humble et, il se peut, sans importance, mais cependant inspirée. On s'explique, dès lors, qu'il continue en insistant sur l'importance des mots : « Je vous le dis avec ardeur, impérativement, (je *sais* que je ne puis me tromper en cela) vous devez vous accoutumer à concentrer votre attention sur les mots, à vérifier leur sens, syllabe par syllabe, bien plus, lettre par lettre. » Ce n'est pas l'effet du hasard, suggère-t-il, que l'étude des livres s'appelle : la *littérature*, et qu'un homme versé dans cette étude soit nommé : un homme de lettres, plutôt qu'un homme de livres ou de mots.

Tout ce qu'il dit de l'étude des mots, de l'amour des mots, de la hiérarchie des mots, est excellent. Mais ici, je me bornerai à répéter son avertissement sur le mauvais usage des mots, en raison de sa parfaite actualité. Il écrit : « En ce moment il y a en Europe des mots « masqués », bourdonnant et rôdant autour de nous ; il y a des mots « masqués » qui circulent, et que personne ne comprend, mais dont tout le monde se sert. Pour eux, des hommes, en grand nombre, sont prêts à combattre, à vivre et même à mourir. Ils imaginent en effet qu'ils signifient ceci, ou cela, ou autre chose, de ces choses qui leur sont chères. Car de tels mots portent manteaux « caméléons », manteaux « terreux », manteaux couleur de terre, de cette terre où vit l'imagination de chacun. Là, ils reposent, en attendant de déchirer l'homme, par leur jaillissement. Jamais n'exista bête de proie aussi malfaisante, diplomate aussi fourbe, empoisonneur plus mortel que ces mots « masqués ». Ce sont les intendants trop zélés des idées de l'homme. Ce que son imagination, ce que ses instincts préférés, lui font ché-

rir le plus, l'homme charge ces mots « masqués » d'en prendre soin. A la fin, ils étendent sur lui une puissance illimitée. On ne peut aller jusqu'à lui que par leur intermédiaire. »

Dans ce court essai, je ne puis exposer que quelques-unes des idées que renferme ce petit livre. Il me faut laisser de côté l'analyse aiguë d'un passage du « Lycidas » de Milton. C'est l'un des sommets de la critique anglaise. Je dois omettre aussi sa belle défense de l'« indétermination » chez les grands poètes, le fait qu'ils peuvent seulement : « fondre la musique à nos pensées et nous attrister de douces célestes. »

J'insisterai sur la défense de ce qu'il appelle : la passion ou sensation ; clef de toute sa philosophie de l'art et de la vie. C'est exactement la doctrine exprimée par Keats dans une lettre célèbre que Ruskin devait bien connaître. Ruskin écrit : « Entre un homme et un autre homme, entre un animal et un autre animal, la différence de noblesse consiste exactement en ce que l'un sent plus que l'autre. Nous sommes humains seulement dans la mesure où nous sommes sensibles et nos titres de noblesse s'élèvent précisément à la proportion de notre faculté de sentir. »

La vérité de cette affirmation apparaît avec plus de clarté si on l'exprime négativement, à la manière de Ruskin. L'absence de sensibilité n'est que vulgarité. « Simple, innocente, la vulgarité n'est qu'une rudesse du corps et de l'esprit qui n'a pas été cultivé, développé. Mais la vulgarité vraie, celle qui est innée, contient une redoutable insensibilité. Poussée à l'extrême, elle devient capable de bestialité et de crime, sans peur, sans plaisir, sans horreur, sans pitié. C'est par la rudesse de leurs gestes, par la mort de leur cœur, par la dépravation de leurs mœurs, par l'endurcissement de leur conscience que les hommes deviennent vulgaires. Tels à jamais, selon leur incapacité de sympathie, de compréhension subtile, et leur inaptitude à ce qu'on appelle le « tact » (pris dans le sens profond de ce terme courant mais juste) ou bien faculté de contact du corps et de l'âme. Qualité que, parmi les arbres, possède le mimosa, qu'au-dessus de toute les créatures possède une femme pure. Délicatesse et plénitude

de sentiment qui transcende la raison. Guide qui justifie la raison elle-même. La raison ne peut que définir le vrai. Seul le don divin de l'Amour pour l'humanité peut permettre de déceler ce que Dieu a fait de bon. »

A cette ardente profession de foi, Ruskin ajoute un corollaire : la vraie passion est une passion disciplinée, mise à l'épreuve. Et c'est précisément dans ce contrôle de la passion et de la sensibilité que réside la fonction propre de l'art; celle qui le rend conforme aux fondamentales nécessités de la vie.

Je ne dissimulerai pas que d'abord et par-dessus tout, Ruskin fut un moraliste. Il essaya de formuler des principes qui subordonnaient l'art et toutes choses à l'éthique. Il ne se lasse point de nous répéter que jamais un homme mauvais n'a créé une grande œuvre d'art. Si nous avons de la bassesse et de l'immoralité une opinion conventionnelle, de telles affirmations deviennent évidemment fausses. Mais les idées que Ruskin se faisait du bien et du mal n'avaient rien de conventionnel. Elles étaient intimement liées à sa doctrine de la sensibilité. La valeur humaine se mesure au degré de sensibilité : la valeur procède du cœur, non de l'intelligence. Quand Ruskin définit les qualités d'un grand homme, — par exemple de Walter Scott, — ces qualités (modestie, absence d'affectation, aisance du style, simplicité de la vision) relèvent toutes de la sensibilité et même de la sensation nerveuse. Elles n'ont rien à voir avec les codes de morale et les systèmes dogmatiques. « Celui qui possède un cœur fort, un esprit puissant, — le magnanime, — celui-là est vraiment grand : il progresse dans la vie, dans la vie même, non dans ses atours. Seul entre tous, progresse dans la vie celui dont le cœur devient chaque jour plus tendre, le sang plus chaud, l'intelligence plus vive, dont l'esprit entre peu à peu dans la Paix vivante. »

Herbert READ.

VILLE DE PROVINCE (1)

Sur de chers souvenirs, une souillure, pour un homme arrivé au milieu de sa vie, de tous les maux de cette triste époque, voilà le plus cruel. Voyez cette chaise vide : là, un joyeux gaillard venait s'asseoir ; ce tas de pierres où restent quelques touffes d'herbes ; là fut un des coins paisibles d'une Londres oubliée ; ces palissades arrachées, ces corbeilles de fleurs abandonnées comme des épaves, ces fenêtres aveuglées de poussière ; là, entourée de son jardin, se dressait une maison aimée et accueillante. Ces spectacles, et d'autres semblables par douzaines, c'est chaque jour, c'est à chaque heure du jour, que nous devons les affronter.

Mais il y a plus poignant encore : les souvenirs dégradés des choses que l'on ne peut plus voir ; des choses qu'aux heures de découragement, on craint de ne plus jamais revoir. Les plus douloureux, les plus aimés sont, pour moi, les souvenirs de France.

Tous, à un moment donné, nous avons ri de ce pauvre Austen Chamberlain déclarant en séance publique qu'il aimait la France « comme une femme » (ou quelque terme analogue). Il est vrai que cet aveu ne manquait pas d'originalité dans la bouche d'un homme politique prononçant un discours. Et c'était une évocation d'un comique irrésistible que celle d'un Chamberlain languissant d'amour et jetant des regards éperdus, à travers son monocle, sur les tombantes mais symboliques moustaches de l'astucieux Briand. Mais, l'âge venu et avec lui (peut-être) quelque sagesse, j'en viens à regretter d'avoir pris part à cette moquerie. Car si, comme il est presque certain, l'orateur exprimait un sentiment plus subtil que les mots ne semblaient le comporter, à première vue, il a admirablement défini ce que nous ressentons moi et bien d'autres avec moi, lorsque nous pensons à la France : ce que nous ressentirons jusqu'au dernier jour.

Ce sentiment supporte-t-il l'analyse ? En partie

(1) En français dans le texte.

seulement. Il est fait d'une impression de délivrance ; une soudaine liberté d'être soi-même parce que l'on se sent heureux ; une harmonie complète entre ce qui vous entoure, la manière de vivre et les instincts les plus naturels ; un vif intérêt porté aux incidents de chaque jour, parce qu'on a l'assurance que cet intérêt est partagé et peut, à chaque instant, s'épanouir en éclat de rire. Toutes impressions que l'on retrouve dans cette délicieuse intimité, appelée *l'amitié amoureuse* (1), (bien différente de l'amour). Aucune expression, que je connaisse, n'exprime mieux mes sentiments personnels pendant mes séjours en France. Avec orgueil je la revendique. Que la France n'ait jamais prêté la moindre attention à ma personne et se trouve ainsi à l'abri d'une flamme réciproque, voilà qui ne saurait m'effrayer.

Mais comment célébrer en un simple essai les charmes si divers de cette captivante maîtresse (qui s'ignore et bénéficie ainsi de l'irresponsabilité) : sa grâce, sa beauté, son esprit, sa tendresse et aussi sa sombre fascination ? De cette magnifique variété, je dois dégager un seul aspect, pour tenter d'exprimer clairement l'étendue de ma douleur à l'évoquer, dans le malheur qui l'accable.

Je laisserai de côté, d'abord, Paris, sous toutes ses formes, bien connues de ses « amis amoureux » (1). Ce Paris aimé ne comprend ni l'élégant Parc Monceau, ni l'avenue Kléber, ni l'avenue du Bois, ni le groupe des Grands Hôtels, ni le cordial Paris des vacances, boulevard des Italiens et boulevard des Capucines ; ni le rauque Paris des Américains, de la rue Scribe, du bar du Ritz et des Invalides. Tous ces aspects de Paris, ainsi que les riches stations balnéaires de la Manche, écumantes d'or, la Riviera à la mode, et ces coins des Basses-Pyrénées, pourris de luxe, ne représentent pas plus la France que la Floride, l'Argentine, ou le Berkeley Grill. Je laisserai également de côté, les petites villes et les forêts adorables de l'Ile-de-France ; la sombre beauté des Vosges ; les escarpements et les vallées aux eaux tumultueuses de la Haute-Savoie et du Dauphiné. Je prendrai pour

(1) En français dans le texte.

thème d'un panégyrique empreint de tristesse, d'amour et de foi, une banale ville de province, entourée de champs, de collines et de bois ; son marché en plein air ; son lugubre bâtiment des P.T.T. ; son absurde mairie ; et, par-dessus tout, son « petit peuple » spirituel, subtil, tenace et essentiellement civilisé.

Mais pas l'une d'elles en particulier. J'aurais le sentiment d'une trahison si j'évoquais spécialement celle-ci ou celle-là, pendant son agonie. Leur vrai nom, à chacune et à toutes, ne peut être, maintenant, que ravissement-qui-s'en-est-allé. Mon cœur saigne dès que je pense à X.. ou à Y... envahie et pillée par ces automates immondes, vêtus de vert-de-gris, vomis par le dragon « *Deutschtum* » sur un pays dont le plus sombre cul-de-sac (1) a plus de dignité et d'élégance que tout le Reich et son impudente compétence.

Non, je ne décrirai pas une ville déterminée. Celle dont je parlerai sera composée de plusieurs d'entre elles. Dans chacun de ses éléments, je m'efforcerai de mettre un peu de ma gratitude pour la sérénité, et (il n'y a pas de mot meilleur parce qu'il n'y en a pas de plus simple) le bonheur que chacune d'elles m'a donné.

Ma « ville de province » (1) est bâtie sur le flanc d'une colline qui domine, d'une manière inattendue, une plaine cultivée, comme la colline d'Angoulême. Sa forme, celle d'un sabot de cheval étiré. Haute et escarpée à l'une de ses extrémités, elle s'abaisse, à l'autre, lentement jusqu'à la plaine. Presque la colline d'Angoulême, mais « presque » seulement. Car si la colline d'Angoulême, entièrement entourée de plaine, s'élançe d'un jet, celle-ci n'aboutit aux basses-terres qu'à travers un enchevêtrement de plateaux pierreux. Sa structure est curieuse. La partie la plus basse se trouve être la plus rapprochée du massif montagneux. Elle s'élève de là à une hauteur d'autant plus impressionnante que l'étendue qu'elle domine est devenue maintenant une plaine. Les remparts ont été démolis et les maisons se sont groupées dans les anciens faubourgs, humides et sans caractère, à la base de la col-

(1) En français dans le texte.

line. Ce n'est pas une ville aussi grande qu'Angoulême, et elle a conservé, malgré ses essais d'agrandissement, les caractéristiques d'un petit ville. La gare, de piètre apparence n'abrite que la moitié du train (comme si l'entrepreneur, perdant courage, vaait abandonné une partie de son projet et construit un simple toit sur de minces piliers, ne protégeant ni du froid, ni de la pluie). Cette gare a été bâtie à 500 mètres environ de la partie la plus basse du sabot. On pénètre d'abord dans une cour poussiéreuse entourée d'un *Hôtel des Voyageurs*, d'une station d'essence et d'une inexplicable « quincaillerie » (1), et de là, sur une route solitaire, en très mauvais état qui conduit à la ville. Elle s'appelle, inévitablement, l'avenue Gambetta ; et, comme toujours, un sentiment de grande compassion m'étreint le cœur, en songeant à ce grand Français qui, en raison d'une malheureuse coïncidence entre l'époque de sa grandeur et le développement ferroviaire, fut condamné à donner son nom à l'avenue la plus importante et la plus désolée d'une centaine de villes de province.

Cependant, le moment de mes premiers pas sur l'avenue Gambetta est aussi celui d'un bonheur sans mélange. Voici la France, celle que je cherchais ; la France dont l'aimable indifférence va soulever, en quelques semaines de vacances, le fardeau de plusieurs mois de vie laborieuse. Je suis, notez-le bien, un voyageur des plus ordinaires. Mes vacances sont courtes ; et, si je dispose de moyens qui me permettent de louer une voiture pour un jour ou deux, je préfère, par goût et amour de l'économie, voyager dans le train.

Les étapes du voyage, depuis Londres se succèdent, dans un ordre tout aussi immuable que celui des saisons. Voici d'abord le trajet fastidieux de Victoria à Paris, soit de nuit, par Dunkerque ou Dieppe ; soit, de jour, par Calais ou Boulogne. On croirait que tous ceux que l'on déteste le plus se sont donné rendez-vous pour un voyage en France. Le riche voyageur pénètre dans un sleeping ou un Pullman tout bourdonnant de voix, comme d'un interminable gargarisme : ce

(1) En français dans le texte.

sont des gens de « la haute » (en terme de finance). Cette multitude de valises, de cartons à chapeaux, d'étuis de golf, en veau naturel, appartiennent à la dame osseuse, au profil en lame de couteau, et à cet homme à chair flasque, chaussé de peau de daim. Mais le voyageur modeste doit se contenter d'un train qui rappelle, à la fois, la race spéciale des trains du Midlands et une pension pour gentilhomme en détresse. Paris ne représente qu'un simple obstacle à surmonter. Ceux qui ne vont pas loin s'en échappent séance tenante. Mais, jusqu'à ma « ville de province », le voyage est encore long. Je prendrai un train de nuit, gare d'Orsay, ou bien gare de Lyon. Mon compartiment, au complet, n'est pas très confortable ; mais il arrivera vers 7 heures du matin.

Voici le moment. Sale et la barbe rude, je bondis dans l'éclatant soleil du matin. Voici, enfin, la France, la France éternelle, la mère, la maîtresse et l'amie. Tout répond à mon attente : les sentiers négligés où l'herbe pousse, les taches de salpêtre sur les plâtres de la gare, la cour et ses tilleuls poussiéreux, le modeste café et ses petites tables de fer. Un joyeux pygmée, en blouse bleue, charge mes bagages sur une brouette et nous voilà remontant de compagnie, jusqu'à la ville, l'avenue de la Gare. Le guide spécifie que « le centre d'animation » n'est autre que la Place d'Armes. On y trouve les principaux cafés, la meilleure librairie, les bureaux du journal local, les succursales des Grands Magasins, les restes de l'Arsenal et l'hôtel de premier ordre. Et beaucoup de bruit.

Aussi, ma brouette et moi, obliquons-nous vers une petite rue montante et tranquille qui mène à la cathédrale, et à l'hôtel du *Cheval Blanc* ; un hôtel à l'ancienne mode, inscrit sous la rubrique « moins cher » (1), et sans prétention au « confort moderne ». Vous devrez vous contenter d'une simple cuvette dans votre chambre et prendre les W.-C. tels qu'ils sont. Mais « Madame » (1) se souvient de moi. Ma chambre, haut plafond et meubles sommaires, donne sur la rangée d'arbres taillés qui entourent le jardin de la cathédrale.

(1) En français dans le texte.

De la fenêtre, déjà, je vois les ombres, dans la cour, devenir plus courtes. Dès que, lavé et rasé, j'ai poussé, devant ma table solitaire où sont déjà posés le café et les tartines, le vieux fauteuil de peluche rouge (il se meut difficilement car il lui manque une roulette) ; et qu'ainsi installé, j'entame mon petit déjeuner en admirant le vert roussâtre des feuilles sur les branches soigneusement élaguées qui laissent entrevoir, par quelques rares interstices, les pierres un peu rouges de la cathédrale, alors, les ennuis et les fatigues s'envolent. La vie commence, je le comprends.

La cathédrale de cette petite ville est une cathédrale gothique ; plutôt de la fin du gothique, avec un grand luxe de délicates sculptures, de pinacles, de contreforts. Elle n'est pas des plus importantes, mais par sa position et la couleur des pierres, une des plus adorables. Elle ressemble étrangement à la cathédrale de Rodez. Et la façade ouest, qui n'a ni porche, ni entrée d'aucune sorte, jette vers le bas de la colline un regard qui est, à la fois, un défi et une promesse... Aucune tour ne flanque cette façade qui laisse apercevoir, en arrière, le grand beffroi surmonté d'un octogone minutieusement ajouré.

L'emplacement de la cathédrale est magnifique. Celui qui désire goûter une paix telle qu'on la croyait disparue du monde dès avant cette guerre, celui-là viendra s'asseoir à la terrasse du petit café, en contrebas (pas le café chic, sur le côté droit, où stationne une file d'autos, mais le café des gens du pays, sur le côté gauche). De là, il regardera, à travers la grand'rue et la place pavée de pierres rondes, sous le ciel d'ouest vide à l'infini, la noble et complexe beauté du beffroi.

Mais il est d'autres lieux propices à cette paix. Je la retrouve dans le jardin qui longe la cathédrale, côté transept méridional ; un jardin rappelant celui de Bourges, mais avec quelque chose de plus, quelque chose qui évoque comme un lointain souvenir de l'herbe douce et sauvage, des arbres dressés vers le ciel, au-delà de l'abside de Vézelay. Je la retrouve aussi le long des remparts, en parcourant le chemin de ronde qui, lorsqu'il atteint le point culminant, offre, du pays environnant qu'il surplombe à pic, une vue

très étendue. Je la retrouve, enfin, dans la cour minuscule et pavée de petits cailloux, de cette église abandonnée et romantique, Notre-Dame-du-Rocher. Engloutie dans ses siècles d'histoire, elle est toujours là, cependant, à gauche et à quelques douze pieds en dessous de l'une des artères commerçantes qui traversent la vieille ville de haut en bas.

Si à cette impression de paix, vous voulez ajouter une impression de grandeur à l'échelle de la France bien-aimée, tournez le dos à l'avenue Gambetta et à la gare et descendez, à travers la basse-ville, jusqu'au grand pont qui franchit la rivière. Cette rivière, la plaine traversée, décrit une large courbe autour du sabot de cheval. Après avoir baigné le pied de la falaise à son point culminant, elle s'incline à nouveau vers la plaine pour enclore, entre elle et la colline d'où elle vient, les faubourgs désordonnés. Puis elle décrit une nouvelle courbe, effleure un coin de la basse-ville et s'engage dans la gorge rocheuse, où commence le pays accidenté. L'ancienne route pavée qui mène des hautes terres au bas de la forteresse, sur la colline, (un embranchement, près de la porte basse, se dirige vers la plaine) se transforme en un grand pont fortifié au-dessus de la rivière. Ce pont pourrait être, avec ses longues étendues d'eau, de chaque côté, le pont du Lot, à Cahors.

Ces impressions de tranquillité ne représentent qu'un des aspects du charme de ma « ville de province ». Le va-et-vient de ses habitants, la vitalité, la gaieté et la recherche du plaisir, voilà l'autre aspect. Un étranger se tient, évidemment, en marge de la vie de cette ville. Mais, quelle marge ! Les repas pris au « Cheval Blanc » constituent un véritable enseignement, à eux seuls. La salle à manger, au parquet ciré, longue, étroite, s'orne de glaces et, en guise d'œuvres d'art, de quelques gravures de publicité. La table du fond est réservée aux officiers des troupes cantonnées dans les casernes de la ville. Les « notabilités » mangent également à des tables spéciales. A midi, les jours de marché, la salle est envahie par les fermiers des environs. On y étouffe. Mais on y mange magnifiquement : une nourriture sans prétention, abondan-

te à l'excès et cuisinée à la perfection. Sur chaque table, un excellent *vin ordinaire* (1). Certes, l'hôtel de 1^{er} ordre reçoit une autre clientèle : riches touristes en voitures, hommes politiques en visite, étrangers qui fondent leur jugement sur le nombre d'astérisques. Mais les connaisseurs savent bien que c'est au « Cheval Blanc » que l'on mange ; et ceux qui viennent ici ne font pas profession d'ignorer ce qu'ils sont en train de faire. C'est un vacarme étourdissant. Les gros rires montent, les visages se font de plus en plus luisants, les plaisanteries plus hautes et plus nombreuses. La vigoureuse jeune femme qui assure le service s'affaire et suffit à tout avec une inaltérable bonne humeur. Une famille perd un enfant, et celui qu'elle retrouve ne lui appartient pas : cris perçants, réconciliations, épanchements d'amour maternel sur un mode aigu ; et l'ordre est soudain rétabli par « *le père cramoisi* » (1).

Dans ce vacarme, deux vieux amis à leur coin de table poursuivent calmement une conversation : l'un est le Conservateur du Musée, l'autre, le Docteur, une lumière en fait d'antiquités locales. Je les surveille depuis une semaine ; je n'ai jamais vu le Conservateur perdre son bel appétit devant le potage, devant son pot de fer battu, ou sa bouteille de vin. Quant à l'amateur d'antiquités, sa compétence ne s'arrête pas aux vieilles choses : il sait admirablement saisir le moment de plonger à nouveau la louche dans la soupière et celui de remplir son verre.

La vie dans les cafés, avant ou après les repas, est un peu différente. Là, toutes les classes de la société se rencontrent coude à coude. Certes, il y a une nuance entre café et café, mais elle porte plutôt sur des différences d'opinions, que de fortune ou de rang social. Un des cafés, sur la Place d'Armes, possède un petit orchestre. Les autres n'ont que la radio, ou même rien. A l'arrivée des journaux de Paris, les vendeurs se hâtent entre les tables, saluent les amis, donnent la réplique.

Il y a cent manières de passer le temps, un temps

(1) En français dans le texte.

précieux, dans cette ville de province. En fait de marchandises ou de gourmandises, tout ce qu'on peut désirer s'offre sous les arcades de pierre de la grande rue commerçante (qui ont presque l'élégante apparence d'un cloître et font penser à Annecy ou La Rochelle). Par beau temps, on peut entreprendre une promenade d'une journée dans les collines, ce qui exige l'achat d'un yard de pain, de beurre, de galantine, des fruits et d'une bouteille de « vin rosé » (1) (ne pas oublier de vérifier que le tire-bouchon est bien dans le havre-sac). On peut, aussi, louer une voiture et atteindre ces minuscules villages perchés au sommet des collines, aussi périlleusement que la petite église d'Aiguilhe, près du Puy ; rouler sur les plateaux et découvrir, peut-être, cachée dans un pli, une grande abbaye abandonnée, des grottes souterraines et, au bord de l'eau, des restaurants où les truites sont des miracles de minceur bleutée. Mais, ces joies, et bien d'autres encore inexplorées, nous devons les abandonner. Car, l'espace, sinon le temps, nous fait défaut.

Voici le crépuscule. Que ferons-nous, maintenant? Peut-être y a-t-il une foire en train et, de chaque côté du terre-plein, derrière la gare, en plein vent, des stands de tir et des chevaux de bois. L'un des cafés a pu annoncer une séance de prestidigitation ou un concert. Ou bien, devant le cinéma intermittent, un tableau qui, de la route qui longe la rivière fait un crochet vers l'intérieur ; là, les bureaux locaux de la plus ancienne profession du monde peuvent happer le visiteur téméraire aussi aisément que les soldats. Il y a le bal, ressemblant *au bal musette*, autant que le peut un bal de petite ville tranquille. Mais voici, à mon goût, la meilleure façon de finir la journée : le tour des remparts au clair de lune, une boisson, et le lit. C'est une bonne promenade, si, de la tête du pont, on continue droit sur les collines jusqu'au point où l'on domine la plaine, pour descendre, au retour, de l'autre côté de la vieille ville. On a l'avantage d'apercevoir tous les échantillons possibles d'architecture,

(1) En français dans le texte.

depuis l'Evêché, derrière sa grille imposante, jusqu'à d'étranges habitations, dans les quartiers pauvres. Certaines d'entr'elles prennent appui, par de larges poutres, sur le mur des remparts.

J'ai dû la condenser beaucoup, cette évocation de ma ville de province ; mais, dans ses limites, vraie et typique. A vrai dire, il ne s'est rien passé. Cependant, tout ce que l'on attendait, est arrivé. Une entière liberté de mouvements ; des regards souriants et intelligents ; les fruits de la terre à profusion ; la beauté de la nature et la beauté de l'architecture ; l'absence d'hypocrisie, de snobisme ou d'ostentation ; l'absence de regards impertinents, de curiosité, d'amabilités déplacées ; mais, par contre, si vous demandez un service... N'ai-je pas cité là les qualités essentielles de la liberté et de la civilisation ? Certes, dans ma petite ville, comme dans toutes les autres, il existe des jalousies, des cruautés, des lâchetés, des malhonnêtetés. Mais elles ne sont pas restées dans mon souvenir. Et même si je les ai rencontrées sur ma route, elles ont été tellement surpassées par les vertus et le caractère amical des contacts de hasard, que je les ai véritablement oubliées.

Et maintenant, est-ce un « Adieu » ou un « Au revoir » (1) que je vais dire à ma ville de province ? Je suis très inquiet. Des tortures, comme celles que la France endure, des plaies infectées par ses barbares conquérants et, ce qui est plus affreusement douloureux, par des traîtres dans son sein, ces plaies seront longues à se fermer et laisseront de vilaines cicatrices. Les années passent ; et le temps viendra où la France, car elle sera de nouveau la France, se tiendra hors de mon atteinte. S'il doit en être ainsi, je lui dis adieu avec une amère tristesse ; et je la remercie, encore une fois, pour le privilège d'avoir été, inconnu d'elle, en même temps un amoureux et un ami.

Michael SADLEIR.

(1) En français dans le texte.

LA CHERE PRESENCE

Un jour d'hiver de 38, j'ai pris le bateau pour me rendre en France. La mer était démontée il faisait froid. Pour ma plus grande joie, le bateau que l'on m'avait indiqué était un bateau français. J'étais pour ainsi dire l'unique voyageuse qui se trouvait à son bord. Le froid humide et pénétrant, le ciel noir, le vent soufflant sans répit, les vagues énormes... Bref, on préfère en général rester chez soi ou retarder son voyage. Même quand c'est la France qui se trouve au bout.

Je me suis assise sagement dans le salon du petit navire. Depuis longtemps, je désirais lire *Essay French and English* de F.L. Lucas, qui est un de nos meilleurs écrivains anglais. J'avais donc emporté son livre avec moi. Je me suis plongée dans sa lecture, et bientôt j'ai tressailli de plaisir en lisant un passage du livre. Il s'agissait d'un Français, au nom bien français, Monsieur Laurant, dit Coco. En avril 1909, il s'était rendu coupable d'un vol qui lui avait valu de comparaître devant la justice de son pays. Or, ce M. Laurant, dit Coco, a dit pour sa défense : « Je n'ai pu commettre ce dont vous m'accusez, et au jour et à l'heure que vous indiquez, parce que, ce jour-là, à cette heure-là, je me trouvais dans un bistro de la rue de Tracy, et en grande discussion avec l'un de mes camarades au sujet de la mère de Britannicus dans la tragédie du même nom, de Racine ». F.L. Lucas, dans son livre, ajoute : « En effet, ce M. Laurant, dit Coco, ne mentait pas. On a pu prouver que cette discussion sur la mère de Britannicus avait duré trois quarts d'heure. A la rigueur, des voleurs anglais pourraient discuter du caractère de Hamlet dans un bistro, mais pas un seul juge anglais ne les croirait. »

Toute étourdie de plaisir et d'émotion, je suis montée sur le pont, en oubliant le livre de F.L. Lucas sur le divan où j'étais assise. J'avais besoin de respirer le grand air, le vent, la pluie, quitte à recevoir sur mon visage les embruns des énormes lames. Puis

je suis redescendue dans le salon, pour continuer ma lecture. Plus de livre. On me l'avait...volé ?

Et soudain, j'ai levé la tête. On parlait français près de moi. Les garçons du buffet. Je les ai regardés, je me suis avancée... Quoi ! était-ce possible ? J'entendais, et en français, quelques phrases de F.L. Lucas que j'avais précédemment lues... Sur Montaigne ?... Un des garçons du buffet avait en effet dans les mains mon livre, *Essais français et anglais*, de F.L. Lucas. Il en lisait une page à ses camarades, il la traduisait donc directement en français — et avec quelle joie ! Presque d'un air de triomphe. Tête basse, ses camarades l'écoutaient, très intéressés. J'ai pensé : « Ce n'est certes pas en Angleterre que des garçons de buffet pourraient lire aussi bien le français et s'intéresser, avec autant de curiosité passionnée, disons à un essai sur Roger Bacon. »

Je me suis approchée du lecteur. Aussitôt il a interrompu sa lecture, et il m'a dit dans un anglais impeccable :

— Oh ! Madame, est-ce que ce livre ne serait pas à vous ?

Et, tout confus, il a vivement fait le geste de me le rendre.

— Non, ai-je dit, gardez-le. Vous venez de me donner une des plus grandes joies de ma vie. Maintenant, j'aime encore plus la France.

Je suis remontée sur le pont. Ce n'était plus seulement les embruns qui mouillaient mon visage.

Je viens de revivre tout ceci.

Chers amis français, pour nous écrivains, intellectuels, artistes anglais, le malheur présent de la France est un malheur personnel, comme la trop longue absence d'un ami bien-aimé, ou l'angoisse de le perdre. La Manche, qui conduisait nos premiers pas vers vous, nous manque terriblement. Et aussi tout ce qui en vous, chez vous, ranimait nos esprits et nos cœurs, nous faisait sentir tout le bonheur de vivre. Vous étiez notre soutien préféré, l'élan initial de nos meilleures inspirations. Vous étiez pour nous tout le soleil qui nous manque. Que dis-je ! Le soleil même.

Votre éclipse momentanée est donc la nôtre. Mais, Dieu merci, nous sommes capables de regarder en nous, paupières closes, dans cette partie de nous-mêmes que rien, jamais, ne peut éteindre, et où rien en effet jamais ne s'éteint. Nous avons tous nos chers souvenirs de vous, tous vos clairs paysages, et toutes vos maisons délicieuses, et la lumière et le charme de vos visages, — et tous vos livres, et tous vos tableaux. Et, je vous le dis, jamais nous n'avons autant joui tant de vos trésors, de votre richesse inépuisable. C'est la nuit, dans le silence, et loin, loin des êtres qu'on aime, de tout ce que sur cette terre on aime le plus, qu'on sait pourquoi on aime.

Dans le silence des plus grands souvenirs.

J'ai écrit ces lignes au milieu de la nuit, à la lueur d'une petite lampe. Un taxi, qui passe sous mes fenêtres, ébranle le silence sans fissure. Non, non, je ne suis pas à Londres. Je suis à Paris, contre son grand cœur profond.

E. WARINGTON SMYTH

Écrit en français par l'auteur

A PROPOS DE « DOMINIQUE »

Les Anglais, au cours de leur histoire, n'ont sans doute jamais été plus étroitement « insulaires » que dans la période qui suivit la publication de *Dominique*, en 1862. Très vite, le roman prit place parmi les classiques de la littérature française, et il y est resté. Les contemporains de Fromentin — Flaubert, Sainte Beuve, Edmond Schérer, George Sand, à qui le livre était dédié — en firent tous de grands éloges; mais l'Angleterre resta muette. Et pourtant, le thème central était bien fait pour plaire aux sujets de la reine Victoria : n'est-ce pas l'histoire d'un amour dont l'échec est dû seulement au fait que l'héroïne est déjà mariée ? Quant au héros, il repousse la détresse, et la tentation du suicide — autrement dit, il tourne le dos à Rousseau, à Byron et à Lamartine — pour mener l'existence d'un gentilhomme campagnard, capable d'apprécier la sérénité du bonheur domestique. La morale de l'histoire est claire : Olivier, l'ami du héros, qui ne saurait connaître les joies légitimes de la vie, est condamné à un destin tragique ; tandis que Dominique, implanté dans sa terre natale et dans la tranquille assurance des affections familiales, parvient finalement à la paix.

Si conventionnel que soit le sujet, il est traité d'une façon extraordinairement moderne. Toute l'action repose sur quatre personnages seulement, et l'intérêt du récit ne dépend nullement des faits extérieurs : une rigide économie préside à l'arrangement des incidents, qui ne sont jamais introduits que pour ce qu'ils révèlent des caractères. Olivier, l'adolescent déçu et qui s'ennuie, est un jeune intellectuel d'un type qui était extrêmement commun à la veille de la guerre. Augustin, le précepteur de Dominique, prêche le bon sens avec la même ardeur que le ferait aujourd'hui un psychanalyste. Mais ce qui fait du livre un chef-d'œuvre, c'est l'exquise peinture qu'on y trouve d'un amour d'adolescent ; et il n'est peut-être pas d'autre livre où les émois intenses et pathétiques d'un cœur

soient plus délicatement compris, ou plus finement rendus. Ce jeune amour rehausse la beauté du paysage qui lui sert d'arrière-fond, si bien que la scène tout entière est comme illuminée par le souvenir du culte qu'un gamin a voué à une femme. Car pour Fromentin, c'est le souvenir qui est la vraie réalité, et constitue la trame de l'existence : à ses yeux, *ce qui est* ne doit sans sens et sa portée qu'à *ce qui a été* ; comme Wordsworth, il sait que le Passé ne prend sa valeur poétique que lorsqu'on « se le rappelle aux heures de paix. »

Dominique est le seul roman qu'il ait écrit, car de métier, il était peintre. Il est particulièrement intéressant pour nous de nous rappeler qu'à trois reprises il visita l'Algérie, qu'il a consacré deux livres à ses impressions du Sahara et du Sahel, et que c'est son tableau des *Gorges de Chiffa*, exposé au Salon de 1847, qui lui valut la gloire. Si l'on songe au goût qu'il avait des couleurs vives, et à la façon dont il comprenait l'Orient, la grâce paisible du paysage de *Dominique* en apparaît comme plus remarquable encore.

Grâce à mon père, j'ai connu ce livre dès mon enfance ; et je continue à lui porter l'admiration et l'amour qui n'appartiennent qu'aux œuvres d'art dont l'influence sur la vie des hommes est permanente. Aussitôt que je fus d'âge à fréquenter la bibliothèque du British Museum, je cherchai au catalogue une traduction, bonne ou mauvaise, du roman de Fromentin : il n'en existait pas. Je cherchai à nouveau en 1930 : il n'en existait pas davantage. Dans l'intervalle, j'avais parcouru la moitié du monde, j'avais élevé mes enfants, j'avais écrit des livres — espérant toujours que George Moore ou Edward Knoblock, ou Alfred Sutro, ou quelque autre des Anglais cultivés qui aiment la France, aurait eu envers elle, ou envers la mémoire de Fromentin, ce geste de piété. En désespoir de cause, je décidai finalement de prendre mon courage à deux mains, et de m'attaquer moi-même à cette traduction. Je ne pouvais prétendre approcher de la beauté de l'original, mais je me dis que je pourrais, à tout le moins, faire connaître le livre à ceux

pour qui il n'avait jusqu'alors été qu'un nom. Je m'efforçai surtout de préserver cette qualité exquise à laquelle pensait Xavier Doudan quand il écrivait à Mademoiselle de Saint Aulaire : « Il y a dans tout le roman un parfum léger et doux comme de l'iris, qui nous rappelle tout et rien ». Paroles particulièrement émouvantes, si l'on songe qu'elles furent écrites en 1870, au moment où Fromentin quittait précipitamment Venise, torturé d'angoisse à la pensée des êtres chers qu'il avait laissés à Paris, maintenant investi, cerné par le flot des barbares.

Quand ma traduction parut, je compris que j'avais bien fait d'essayer ; la plupart des critiques qui en rendirent compte dans la presse montrèrent qu'ils connaissaient bien l'original, et se félicitèrent de voir le roman désormais accessible à un public plus étendu. Je voudrais dire ici que j'avais dédié ma traduction à mon ami Emilio Cecchi — l'un des grands critiques italiens d'avant-guerre, aujourd'hui prisonnier des fascistes — parce que lui aussi nourrissait depuis son enfance une vive admiration pour *Dominique*.

Nous tous qui considérons la France comme la Grande Dame de notre civilisation, nous lui sommes profondément reconnaissants d'avoir produit un livre comme celui-ci. Lorsque, las et blessés, nous nous traînons en trébuchant dans le désert qu'est devenu notre monde, la seule pensée de *Dominique* suffit à créer une sorte d'oasis, où l'eau babille à l'ombre des palmes. On se rappelle alors que l'atroce cauchemar touché à sa fin, et qu'une aube nouvelle va poindre pour tous les Hommes de Bonne Volonté.

V.I. LONGMAN

(Traductrice de « *Dominique* »)

Article écrit en français par l'auteur.

LA NOSTALGIE DE PARIS D'UNE IRLANDAISE

Il me faut reporter mes souvenirs jusqu'à une époque fort reculée de mon enfance pour me rappeler un temps où la France n'était pas pour moi l'Eldorado de mes rêves le pays de l'*Invitation au Voyage*.

*Là tout n'est qu'ordre et beauté
Luxe, calme et volupté.*

Nous avions dans notre maison d'Irlande — mon frère, mes trois sœurs et moi — une institutrice française du nom cocasse de Léonie Cora, qui y débarqua quand j'avais sept ans à peine. Elle était petite et potelée, de silhouette continentale — comme on dit chez nous — et elle avait cette opulence de gorge qui, à en croire certaines réclames de journaux français, ne peut provenir que de l'usage répété des *Pilules Orientales*. Elle avait un tempérament original prompt à s'émouvoir et l'art de faire jaillir du moindre fait **journalier** sa quintessence dramatique. Le poète Jules Laforgue avait soupiré : « Dieu que la vie est quotidienne ! », mais pour Déonie Cora et n'y avait rien qui n'eût son propre panache. Bonne musicienne, elle avait été — paraît-il — élève de Pugno, le fameux pianiste. Mais l'opéra était sa véritable passion et, dans sa jeunesse, elle avait rêvé de faire partie de la troupe de l'*Opéra Comique*. À peine avait-elle sauté au bas de son lit, le matin, qu'elle chantait à pleins poumons, devant la fenêtre grande ouverte, des airs d'opéra dont elle avait un grand répertoire. Cette musique était devenu pour moi une sorte de baromètre qui m'annonçait l'état de son humeur pour la journée. Lorsqu'à son lever elle chantait l'air du Toréador, dans *Carmen*, la journée s'annonçait mauvaise ; alors, gare aux gifles ! Elle avait une technique et une flexibilité du poignet dans l'art de donner des gifles que je n'ai connues à personne ; je suppose qu'elles lui venaient de ses études de piano. Quand, au contraire, c'était la *Méditation de Thaïs* que j'entendais, je me

replongeais avec bonheur sous mes couvertures ; mon frère, mes sœurs et moi, nous pouvions nous détendre ; le beau temps durerait jusqu'au soir.

Elle avait une passion touchante pour Shakespeare. Chaque fois que le *Théâtre de la Gaieté* à Dublin annonçait des pièces de celui qu'elle appelait le Barde anglais, Mademoiselle Cora, Muriel — ma sœur cadette — et moi, nous faisons tous les soirs la queue pour le Second Balcon. Pour Léonie Cora, faire la queue ce n'était point passer à la file, l'un derrière l'autre, avec ordre et discipline, comme en Angleterre. C'était une bataille acharnée qu'il fallait gagner coûte que coûte, une bataille dans laquelle elle était le général, ma sœur et moi ses troupes. Dès que les portes s'ouvraient — et je me rappelle encore l'angoisse des derniers moments d'attente — nous, les petites, nous devons nous précipiter dans les escaliers, et passer sous les jambes de tout le monde pour arriver les premières au guichet. Il fallait à tout prix que nous fussions placées au premier rang. Une fois munies de nos billets, nous devons nous y précipiter, nous y faufiler, et arrivées, nous asseoir, puis nous gonfler, les jambes écartées, pour occuper la place de trois personnes. Ce qui n'était pas chose facile pour deux petites filles de sept et huit ans. Les gens nous bouscullaient et nous poussaient, et j'étais toujours dans l'angoisse de perdre ma place. Enfin nous apercevions notre institutrice se précipitant comme une trombe dans la salle. Elle était rouge et essoufflée et brandissait son parapluie à tête de canard en argent, injuriant tous ceux qui se trouvaient sur son passage et qui essayaient d'entraver sa course éperdue, de l'empêcher, elle, cette noble étrangère, de passer avant tout le monde.

« Quel toupet ! criait-elle. Grossier personnage ! Vous aurez de mes nouvelles ! » Mais elle arrivait toujours à nous rejoindre. Quand, par hasard, nous n'étions placées qu'au second rang, c'était l'abomination de la désolation. La soirée était perdue. « Mademoiselle » était incapable de jouir de la pièce, et encore plus incapable de nous en laisser jouir. Je me rappelle qu'un soir ma sœur laissa tomber, dans les esca-

liers, l'argent de sa place et je dus m'arrêter pour l'aider à retrouver la pièce de monnaie sous les pieds de ceux qui montaient, de sorte que presque tout le monde passa devant nous. « Maladroite ! Imbécile ! » cria Mademoiselle. Fureur vaine. Ce soir-là, à ma grande honte, nous ne fûmes placées qu'au cinquième rang. Plus tard, en arrivant à Paris comme étudiante, je n'avais pas oublié l'entraînement de ma jeunesse et je ne fus pas dans un état d'infériorité vis-à-vis de mes camarades français.

En rentrant à la maison, tard dans la nuit, nous avions un kilomètre à faire à pied par un chemin de campagne isolé, et Mademoiselle, craignant les attaques dans ce qu'elle appelait toujours « ce pays de bandits », nous obligeait à marcher au milieu de la chaussée, chacune de nous toujours munie d'un cornet de poivre pour le jeter aux yeux de nos agresseurs éventuels.

Léonie Cora ne cessait de nous entretenir de la France et elle en parlait avec toute la nostalgie des exilés. Elle évoquait pour moi les champs houleux de blé de la Beauce, les côteaux du Midi saupoudrés du gris velouté des oliviers ; les palmiers de la Côte d'Azur, les orangers, les vignobles ; tous ces pays que je ne connaissais pas encore, mais dont la description attisait mon imagination.

« Ah ! soupirait-elle, dans l'occident désert quel devint mon ennui ! Seulement, ma petite, si Racine a écrit « orient » et non « occident », c'est tout bonnement parce qu'il n'avait pas traversé la Manche ! »

Plus tard, chaque fois que je voyais jouer *Bérénice* à la Comédie Française, j'avais toujours l'impression que l'auteur se trompait quand il disait « orient », et j'attendais toujours le commentaire de Léonie Cora.

Elle nous parlait aussi avec nostalgie de la cuisine française, des poulets à la Marengo, des soles *bonne femme*, des babas au rhum, des vins aux noms romantiques. De temps en temps elle nous préparait des omelettes qu'elle faisait cuire sur le feu de notre chambre. Je me rappelle surtout les crêpes du Mardi-Gras qu'elle lançait en l'air et rattrapait ensuite, adroitement, dans la poêle ; des crêpes parfumées à la vanil-

le, à la fleur d'oranger et même au rhum ; des crêpes qui fondaient dans la bouche, des crêpes enfin comme notre cuisinière ne savait point en faire.

Dans mon enfance, une des grandes dates de l'année était l'arrivée, au printemps, des journaux de modes et des catalogues coloriés venant des grands magasins de Paris — c'était comme la floraison de mai — catalogues portant des noms qui faisaient rêver : *Les Galeries Lafayette, Le Printemps, Le Louvre, La Samaritaine, Les Trois Quartiers, Le Gagne Petit, Le Grand Magasin de Blanc*. Nos robes, nos tabliers et tout notre linge d'enfants venait de Paris. Je me rappelle encore l'arrivée des énormes colis enveloppés dans du gros papier goudronné avec des cachets de plomb. Quand l'employé du chemin de fer les apportait, c'était comme l'arrivée des caravanes de Samarkand. Nous ne prenions pas de leçons ce jour-là, et la matinée entière se passait à regarder les jolies choses et à les ranger dans les armoires. En Angleterre et en Irlande, on a perdu l'art de la fine couture, et Mademoiselle nous montrait avec fierté les tout petits plis des chemises, entièrement faits à la main, des plis fins comme des fils, les dentelles légères comme des filandres, les jours, les broderies délicates. Tout notre linge d'enfant était beau comme un trousseau de jeune mariée. Le jour de ma première communion, je me rappelle, je fus habillée de l'ample robe, du voile blanc et de toute la parure d'une première communiant française.

Toute notre instruction nous étant donnée en français, à neuf ans je connaissais mieux la littérature française que celle de mon pays. Mes livres d'enfants n'étaient point des livres anglais, mais les volumes de la *Bibliothèque Rose* reliés en rouge et dorés sur tranches que l'on faisait venir de la maison Hachette à Paris. Je possédais tous les ouvrages de la Comtesse de Ségur : *Les Malheurs de Sophie, Les Petites Filles Modèles, Un bon petit Diable, le Général Dourakine, Les Mémoires d'un Ane, etc...* Il y a quelques années, j'ai retrouvé *Les Mémoires d'un Ane* chez des amis et je les relus avec émotion. Je fus bien contente de constater que mon opinion sur ce livre classique

n'avait point changé depuis mon enfance ; je le considère d'ailleurs encore comme un des chefs-d'œuvre de la littérature enfantine. La Comtesse de Ségur n'avait fait qu'accroître ma curiosité de la vie française et mon ardent désir de la connaître. Quel pays quand même que la France, pensais-je, où les ânes sont si intelligents, tout doués de principes et de conscience morale ! Quel pays où les enfants de mon âge jouissent de tant de libertés qu'ils ont l'occasion de faire la cuisine avec des vraies provisions et sur un vrai feu ! Dans *Les Mémoires d'un Ane*, les enfants avaient fait cuire une omelette, des côtelettes avec des pommes frites, préparé une crème au café, et ensuite avaient mangé tout cela arrosé d'une bouteille de vin ! Je n'avais jamais bu de vin, mais il représentait pour moi le nectar des dieux.

Il me semblait que la France devait être le paradis des enfants, qu'ils y étaient plus choyés et mieux compris que partout ailleurs. Plus tard, quand la France est devenue mon pays d'adoption, je n'ai point changé d'opinion.

Lorsque Léonie Cora nous quitta pour se marier, mon père, avant de m'envoyer à l'école, me fit prendre des leçons de français particulières avec un vieux professeur du nom de Guilgaut. Oui, je crois bien qu'il s'appelait Hippolyte Guilgaut. Je me rappelle sa belle barbe noire et soyeuse saupoudrée de gris, une barbe parfumée au benjoin, une superbe barbe, une barbe de Sultan, la première barbe que j'aie jamais connue. Je me rappelle aussi son cabinet de travail meublé dans le style *Henri IV Troisième République*, tout en chêne massif sculpté. Les fenêtres de cette pièce n'avaient jamais dû être ouvertes depuis son occupation, et elle sentait fortement le tabac à priser et le papier d'Arménie. Monsieur Guilgaut portait dans son intérieur un petit « grec » en velours noir avec un gland rouge, et un cache-nez lui entourait le cou. Il maudissait les dangers des courants d'air, comme s'il eût parlé de ceux de l'envoûtement. Je n'avais jamais vu écrit ce mot de « courant d'air », et par analogie avec celui de « dro-

madaire », je m'imaginai que cela devait être quelque animal exotique.

Tous les Français que j'ai fréquentés pendant mon enfance avaient mené une vie dramatique ; ils n'étaient jamais comme tout le monde. Monsieur Guilgaut avait combattu comme engagé volontaire, à seize ans, dans la guerre de 1870, et il aurait été — selon lui — décoré si la défaite de Sedan n'était survenue. A la fin de chaque leçon, il me mimait ses exploits militaires. Je ne me souviens plus du nombre exact de ses victimes — j'ai l'impression que le nombre avait tendance à varier — ; il les couchait en joue avec son stylo ou sa règle appuyée sur le dos de son fauteuil. « Ah ! qu'ils viennent, les misérables ! criait-il. Qu'ils viennent donc ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan, pan, pan ! Encore un sale Prussien de foutu par terre ! ».

Je me rappelle encore vivement un désastre qui lui advint un jour, lors d'une conférence publique qu'il fit devant une société littéraire quelconque. Il eut l'occasion, à propos de je ne sais plus quoi, de parler de la femme, et il s'exprima en un langage romantique qui semble avoir dérouté le reporter chargé de rendre compte de sa conférence. Guilgaut avait dit, en anglais : « La femme est une lyre dont l'homme tire des sons sublimes ». Malheureusement, en anglais, le mot *lyre* et le mot *menteuse* ont presque le même son, surtout quand un étranger les prononce. De sorte que dans le compte-rendu de sa conférence, il fut censé avoir dit : « La femme est une menteuse ». Les reporters des journaux du soir n'ont pas l'habitude des images à la Hugo. Celui-ci crut probablement à une preuve du proverbial cynisme français. « Voyons ! Voyons ! me criait le lendemain Guilgaut, hors de lui, soulignant d'un gros doigt le passage diffamatoire dans le journal. Moi dire de la femme qu'elle est une menteuse ! Voyons donc ! moi, avec ma vénération de la femme, mon culte de la femme ! Quelle idiotie ! Quel crétin quand même que ce journaliste ! ».

A plusieurs reprises, la leçon fut interrompue. « Tst ! Tst ! C'est inouï ! A-t-on idée de cela ! Quel crétin quand même ! ».

Plus tard, à l'école, à l'âge de quinze ans, je subis une des grandes influences de ma jeunesse, la découverte des œuvres de Gide.

Un jour, en rentrant de l'école par les quais, je m'arrêtai chez un libraire qui vendait des livres d'occasion. En furetant dans les caisses, un petit volume broché attira mon attention, je ne sais pourquoi, car le titre, *Les Nourritures Terrestres*, ne me disait rien, et l'auteur m'était inconnu. Peut-être était-ce la couverture blanche avec le joli titre en rouge qui charmait mes yeux d'enfant ? Peut-être était-ce parce que le volume était petit et que je pouvais facilement le feuilleter en le tenant d'une main et mon cartable de l'autre ? Peut-être fut-ce simplement le sort ? Je lus quelques lignes au hasard et ce fut comme un coup de foudre — une brusque révélation. Dans Gide, je trouvai l'explication de mon malaise d'adolescente, la justification de mes désirs de révolte. Les phrases semblaient avoir été écrites pour moi.

« Nathanael, j'aimerais te donner une joie que ne t'aurait donné aucun autre. Je ne sais comment te la donner, et pourtant je la possède. — Je voudrais m'adresser à toi plus intimement que ne l'a fait encore aucun autre. Je voudrais arriver à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert puis refermé bien des livres — cherchant dans chacun plus qu'il ne t'avait encore révélé ; où tu attends encore ; où ta ferveur va devenir tristesse, de ne pas se sentir soutenue. Je n'écris que pour toi ; je ne t'écris que pour ces heures ».

Ces lignes semblaient cristalliser, comme je n'aurais pu le faire, mon état d'âme, et dire ce que je voulais entendre. Je voulais posséder le petit livre pour moi seule et en extraire toute l'essence. Je n'avais point d'argent de poche ; cependant en économisant les sous qu'on me donnait pour acheter une tablette de chocolat à midi, j'eus au bout de quelques semaines la petite somme qu'il me fallait pour acquérir le livre. *Les Nourritures Terrestres* étaient pour moi une nourriture plus douce que le chocolat ; elles étaient le salut. Ce livre me libéra du désir le plus angoissant de toute mon enfance, celui de ressembler à tout le monde. Ma-

demoiselle n'avait cessé de répéter : « Enid veut toujours se différencier des autres ! ». Cette phrase avait sonné pour moi comme un glas. Gide me libéra des efforts désespérés que je faisais pour ressembler à mes camarades d'école. Il m'incita à regarder en moi pour rechercher ce qui était véritablement moi-même, et, une fois trouvé, de garder intact ce noyau central d'intégrité, de le protéger contre tout ce qui pourrait le corrompre ; contre les assauts de la fausse ambition, de la suffisance personnelle, et surtout contre l'indulgence de soi. Quelques lecteurs ont prétendu découvrir chez Gide une influence malsaine, vicieuse et démoralisante — toutefois c'est pour autrui plutôt que pour eux qu'ils craignent cette influence — mais, pour moi, il a toujours été une source de force. Gide me donna une conception nouvelle de l'honnêteté intellectuelle, de la sincérité et de l'intégrité. Ce n'est que bien plus tard, en lisant son *Journal*, que j'ai compris combien il y avait aussi de bonté, de douceur, de compassion humaine et de modestie sous cette honnêteté intransigeante.

C'est Gide qui mit le bonnet rouge à mon cœur d'adolescente irlandaise. Je m'attribuais l'*Envoi* du livre.

« Nathanael, jette mon livre ; ne t'y satisfais point. Ne crois pas que la vérité puisse être trouvée par quelque autre ; plus que de tout, aie honte de cela. Si je cherchais tes aliments, tu n'aurais pas de faim pour les manger ; si je te préparais ton lit, tu n'aurais pas sommeil pour y dormir.

Jette mon livre ; dis-toi bien que ce n'est là qu'une des mille postures possibles en face de la vie. Cherche la tienne. Ce qu'un autre aurait aussi bien fait que toi, ne le fais pas. Ce qu'un autre aurait aussi bien dit que toi, ne le dis pas, — aussi bien écrit que toi, ne l'écris pas. Ne t'attache en toi qu'à ce que tu sens qui n'est nulle part ailleurs qu'en toi-même, et crée de toi, impatiemment ou patiemment, ah ! le plus irremplaçable des êtres ».

Après ma découverte de Gide, ma passion pour la France et la littérature française alla en s'accroissant. Il me semblait que ce n'était qu'en elles que je pour-

rais trouver la solution de tous mes problèmes ; en elles encore découvrir cette clairvoyance sans illusion — sans désillusion aussi — ce courage intellectuel que je cherchais si ardemment. Je ne lisais pour ainsi dire que des auteurs français. La qualité qui me frappait déjà le plus chez les Français, c'était ce caractère adulte ou bien cette maturité de gens qui, après avoir su venir aux prises avec la vie, ont fait leur paix avec elle. Ils comprennent ce que c'est que la vie, ils connaissent le cœur humain et ses passions, ils en ont sondé toutes les profondeurs ; aussi peuvent-ils maintenant tout regarder sans fausses illusions comme sans amertume, et avec beaucoup d'indulgence. Ils possèdent la finesse qu'il faut pour apprécier les complexités de l'œuvre du Seigneur.

« C'est embêtant ! dit Dieu. Quand il n'y aura plus de ces Français,

Il y a des choses que je fais qui n'auront plus personne pour les comprendre ».

La France est comme une femme qui n'est plus très jeune mais qui est encore belle, de cette beauté qui vient de l'intelligence, de la tolérance, de l'indulgence, et surtout de la compassion envers les erreurs et les faiblesses de l'humanité. Elle a tout entendu, tout vu, tout senti, et elle regarde la vie d'un air indulgent et sage ; mais elle a conservé intact sa foi en la vie et en l'avenir. Elle ne craint pas de regarder le mal en face ; de le voir, sans illusions, tel qu'il est. Elle n'a pas peur de se pencher sur les abîmes de l'âme humaine ; il ne lui est pas nécessaire de se raconter les contes de fées pour supporter la vue de la souffrance et de la défaite. Parmi ses plus grands écrivains se trouvent ceux qui ont sondé toutes les défaillances de l'homme et qui ont su toutefois comprendre combien il y avait de dignité humaine dans la défaite envisagée, acceptée, mais non subie, dans la défaite transformée plus tard en grandeur et en victoire.

Quant à moi, les auteurs français que je relis le plus souvent sont ceux qui se sont penchés sur les douleurs humaines, sur les abîmes du péché et du remords : Racine, Pascal, Flaubert, Beaudelaire, Rimbaud et Mauriac. Ces auteurs n'ont pas toujours été

pleinement appréciés même en France; mais à l'étranger ce sont de grands incompris. Ce sont les incompris Baudelaire et Rimbaud que j'ai essayé de faire comprendre dans mon pays, et plus tard j'espère pouvoir en faire de même pour Gide.

Après avoir fait mes études à Oxford, à vingt ans, mon père étant mort, j'allai à Paris poursuivre mes études et préparer une thèse de doctorat. Sans ressources, je fus obligée de gagner ma vie, et c'est ainsi que j'arrivai à connaître des aspects de la vie sociale en France qu'ignorent d'habitude les étrangers — surtout les jeunes filles étrangères — la vie de la classe ouvrière, car c'est parmi celle-ci que je dus chercher mes moyens d'existence. Je fus immédiatement prise de grande admiration et de grande affection pour l'ouvrier français. Il est intelligent, avec une philosophie de la vie qu'il a trouvée lui-même, et il est civilisé au sens le plus propre du mot. Il ne demande pas que la vie soit douce — les difficultés, pense-t-il, ajoutent à sa saveur — mais il exige qu'elle ait un sens profond et un avenir. Il a pesé ce qu'il peut attendre, comme plaisir et comme douleur. Il accepte la souffrance avec stoïcisme, mais il exige sa part de bonheur, et, que ce soit le plaisir du loisir, de la table ou du lit, il veut en jouir en artiste, et non pour satisfaire un vulgaire besoin. Il se rend bien compte que la valeur de la vie ne dépend pas de son bonheur, ni même de l'absence de souffrance. J'ai souvent pensé que l'ouvrier français devait être le mari idéal et que, tout compte fait, parmi toutes les classes de la société, c'est la femme qui a la vie la plus heureuse.

On m'avait toujours dit que les Français étaient chiches et avarés, mais je n'ai pas trouvé qu'il en était ainsi. J'ai vécu, pendant quelques années, parmi des gens qui n'étaient point riches — souvent même ils étaient pauvres — mais il se sont montrés envers moi, dans mes moments difficiles, d'une générosité intelligente basée sur la sympathie et la compréhension. Ils gagnent fort peu et connaissent la valeur de chaque sou, mais ils n'ont pas peur de la dépense quand ils en voient et approuvent la raison. Ce que l'étranger ne comprend que rarement, c'est la passion qu'a tout

Français — quel que soit son rang — pour la liberté. Ne devoir rien à personne, pouvoir fièrement dire son fait à chacun sans danger de poursuite, voilà ce qu'apprécie le Français par-dessus tout, par-dessus le rang et la fortune. Arrivé à l'âge mûr, son plus ardent désir est d'être son maître, de ne travailler que pour soi, même si c'est un travail qui rapporte peu et demande de gros efforts. Le nombre de ceux qui ne sont redevables qu'à eux seuls est plus élevé en France que partout ailleurs. Mais cette liberté doit se payer, et le Français l'achète au prix de grands sacrifices et d'économies que l'étranger qualifie d'avarice et de mesquinerie.

Mes années d'étudiante à Paris furent des années très dures au point de vue matériel, mais elle furent aussi parmi les plus douces et les plus pleines de ma vie. Maintenant que le désert de la guerre me sépare du continent, je pense souvent à mes amis de France.

Je pense à *Monsieur* et à *Madame*, propriétaires du petit bistrot où le matin je prenais mon café au lait et mon croissant, sur le « zinc », avant d'aller travailler. Pendant quelques mois, j'eus même une chambre dans le petit hôtel attenant au café, au sixième, avec une vue superbe sur les toits de Paris, une perspective de film à la René Clair. Ce petit hôtel aurait dû s'appeler *La Porte Etroite* car il n'y avait qu'une seule petite porte par étage ; cependant je doute fort que *Monsieur* ou *Madame* aient jamais été des lecteurs assidus de Gide.

C'étaient de braves gens, honnêtes et simples, *Monsieur* et *Madame*. Souvent, quand ils savaient que je n'avais pas le sou et restais chez moi parce que je n'avais pas de quoi déjeuner, ils m'invitaient à venir manger la soupe avec eux, à la fortune du pot, — et cela d'une façon très délicate. *Madame* préparait un bœuf bourguignon comme je n'en avais encore jamais goûté. Il y avait toujours une bouteille de vin sur la table et un « petit verre » avec le café, les jours de fête. Cette table se trouvait dans la petite cuisine, au fond du café, et Jules, le « plongeur » s'y installait avec nous. Jules venait de Marseille et il possédait le talent de galéjade de tous les méridionaux. Quand il avait un instant à lui, il m'invitait à « venir boire

un coup » dans un des cafés les plus chics du voisinage, chez Dupont pas exemple, et j'acceptais toujours, tant sa conversation m'amuse. C'était le Don Juan ou le Casanova du quartier, et il me racontait ses amours qui, à l'en croire, étaient des plus abracadabrantes, dans le genre de celles des *Contes Drôlatiques* de Balzac. Il se croyait toujours dans l'obligation de faire un peu la cour à toute jeune fille, quelle qu'elle fût, mais j'esquivais... la suggestion. « Tant pis ! Vous avez tort ! », me disait-il, et il passait vite à une autre histoire.

Monsieur et Madame avaient un enfant, un fils de trois ans, « la prunelle de leurs yeux », qui était chez les grands parents dans le midi. Pendant onze mois de l'année, ils travaillaient dix-huit heures par jour, afin de mettre de l'argent de côté « pour l'avenir du petit ». Mais le douzième mois, le 15 août, ils fermaient le café et l'hôtel, collaient sur la devanture un papier : « Ouverture en septembre », et ils partaient rejoindre leur enfant à la campagne. « Plus tard, quand il sera plus grand, il viendra à Paris faire ses classes, mais pour l'instant il est mieux au vert, n'est-ce pas, Mademoiselle ? C'est une pitié de voir les petits de Paris si palôts, et si chétifs ! ».

Je me rappelle aussi mon vieux professeur. Lui habitait un vieil appartement dans une petite rue du septième arrondissement, sans confort moderne. Dans l'entrée, dans la salle à manger et dans le cabinet de travail, les livres empiétaient sur tout, s'accumulaient sur tout, tels les sables du désert engloutissant une ville de l'antiquité. Son cabinet de travail était tapissé de livres jusqu'au plafond, et par terre les brochures, les copies de thèses dactylographiées s'avançaient vers sa table de travail comme la marée monte vers un roc qu'elle va fatalement submerger. Dans tout l'appartement, une seule pièce restait vierge de livres : c'était le salon de Madame, meublé dans le style *Louis Quinze Second Empire*. Des fauteuils, tapissés de satin rouge, à grandes raies noires, trônaient dans ce sanctuaire austère où, le premier vendredi du mois, son jour, Madame recevait les femmes et les filles des collègues de son mari.

Monsieur le professeur, lui, recevait ses élèves le dimanche matin. Madame nous ouvrait la porte, en peignoir, ses cheveux encore tout constellés de bigoudis lui entourant le front comme les vipères la tête de la Méduse. Monsieur était dans son cabinet de travail, en robe de chambre et en pantoufles, en train de déguster son café au lait du matin avec des pistolets beurrés. « Le café au lait du matin, c'est le plus beau moment de la journée ! », disait-il. Mais alors, riant malgré moi, je me souvenais d'une certaine phrase de Joseph Prudhomme...

Nous débarrassions les chaises de livres et nous nous installions tant bien que mal, où nous pouvions. Nous parlions de nos travaux, nous demandions des conseils et pendant ce temps-là Monsieur continuait, sans se gêner, de déjeuner. Ensuite il nous lisait des vers ou nous récitait des tirades de pièces modernes. Comme presque tous les Français que j'ai connus, il se croyait la vocation du théâtre et jamais ne manquait une répétition générale. Un instant après, s'il était en forme, il nous offrait un verre de Dubonnet ou de Byrrh. Puis Madame, élégante et fardée maintenant, frisée comme un caniche, ouvrait la porte. avant de déjeuner, c'est le moment. Et n'y va pas pas avant de déjeuner, c'est le moment. Et n'y vas pas pas quatre chemins ! Les douze coups de midi vont bientôt retentir ».

Nous nous esquivions vite et, dans l'escalier, nous croisions le petit pâtissier apportant le dessert dominical — la tarte aux fruits ou le grand baba au rhum.

Une fois par semaine — et souvent davantage — je dînais à Auteuil chez des amis qui habitaient un petit hôtel particulier dans une villa tranquille non loin du Champ de Courses. C'étaient des gens charmants qui me recevaient comme leur fille. J'avais toujours mon couvert mis chez eux, ma serviette dans un rond d'argent et une timbale que l'on avait mise à ma disposition.

Papa était un savant éminent et à la fois un homme du monde élégant et spirituel. Il représentait pour moi toute la finesse et l'esprit français. Il avait cette faculté qu'ont presque tous les Français — surtout les

hommes de sa génération qui se piquent de bonnes manières — de donner l'illusion à toutes les femmes d'être belles et désirables. A ce moment-là, j'étais pauvre, mal habillée, mal nourrie et découragée ; néanmoins *Papa* me faisait toujours sentir que je pouvais plaire.

La France est en effet le paradis des femmes. En France, une femme peut, sans humiliation, être une femme et, ce qui est mieux, une femme intelligente et intellectuelle, aimant l'art. Le Français aime les femmes et leur commerce ; il ne les croit pas indignes de partager ses plaisirs les plus élevés. En Angleterre, au contraire, la femme est trop souvent pour l'homme une triste nécessité ; les plaisirs qu'il apprécie le plus sont ceux dont il jouit dans son club. Un de mes amis anglais me dit une fois, croyant me faire un immense plaisir : « Jamais on ne vous soupçonnerait d'être intelligente ! ». L'Anglais craint toujours que chaque femme cultivée ne soit pour lui une Dalila. En France, je me suis sentie fière et heureuse d'être une femme. J'y ai toujours été plus véritablement moi-même, et en même temps plus véritablement femme qu'ailleurs. En me sentant comprise et appréciée je pouvais me détendre et m'épanouir. Depuis la guerre, depuis que je ne vais plus en France, je suis un désert assoiffé de pluie où il ne pousse plus de fleurs spirituelles.

Maman était une bonne grosse femme qui aimait la bonne chère, les sauces riches et les plats sucrés, et *Papa* n'arrivait jamais à lui faire suivre un régime pour diminuer son poids. Mais peu lui importait d'être grosse. Elle supportait avec bonne humeur les plaisanteries et les railleries de la famille, trop heureuse de la voir s'amuser à ses dépens. *Papa* était bavard et un tantinet fanfaron. Il aimait à pérorer, il affectionnait les phrases grandiloquentes ; il donnait un peu l'impression de se croire en chaire. *Maman* souriait quand *Papa* parlait, avec un sourire plein d'indulgence et de bonté, car pour elle son mari était un grand enfant génial. De son côté, elle parlait peu, mais quand on la trouvait seule, elle vous disait sur la vie des choses si justes et si sensées qu'on restait toujours confondu de son intelligence. Si bonne, et heureuse, el-

le incarnait pour moi toute la solide sagesse française. Elle n'était plus belle — peut-être ne l'avait-elle jamais été — mais ses yeux gris pétillaient de bonté, de malice, et surtout d'indulgence. Elle avait cet air réfléchi et serein qu'ont en France presque toutes les femmes ayant dépassé la jeunesse, ce sérieux et cette paix qui leur viennent de la conscience qu'elles ont de l'importance et de la dignité de leur rôle social. Il me semble que la femme qui n'est plus jeune, est en France plus aimable et touchante que partout ailleurs. La Française sait bien que chaque saison a ses plaisirs propres à elle, ses responsabilités et ses privilèges, que l'arrière-saison a ses douceurs comme le printemps. Elle sait que la vie de la femme ne cesse point d'être intéressante le jour le son mariage. En Angleterre, les romans traitent surtout du problème du quand et du comment des accordailles — même quand ce problème est résolu. En France, c'est la vie en commun du couple qui surtout compte, et tous les problèmes auxquels on doit faire face dans une vie adulte et complexe.

Je revois *Maman* surtout dans son jardin, arrosant ses fleurs ou donnant à manger à ses dindons et à ses pigeons, qui voltigeaient autour de ses épaules. Dans son petit jardin d'Auteuil, elle avait un peu de tout et se créait ainsi l'illusion d'être restée campagnarde. Elle avait semé un petit carré de blé qui lui donnait du grain pour ses oiseaux, et elle s'imaginait ainsi être encore tout près de la terre.

En sortant de mon travail, j'allais toujours directement à Auteuil et je me reposais sur une chaise-longue dans le jardin en attendant l'heure du dîner. J'entendais *Maman* chanter de vieux airs de France tandis qu'elle arrosait ses plantes et Virginie, la vieille femme de chambre, la suivait en bougonnant amicalement. Je n'entendais pas ce qu'elle disait mais cela faisait comme un accompagnement de bourdon à la chanson légère. Virginie avait vu naître les enfants, et elle se permettait de leur dire leur fait. Rien ne se faisait dans la maison sans consultation préalable avec Virginie ; elle donnait son opinion même au sujet des mariages. Avec son bon sens campagnard, son dévoue-

ment à toute épreuve et ses manières brusques, elle me rappelait les servantes de Molière. Elle me rudoyait avec la même affection qu'elle témoignait aux membres de la famille, et elle me réprimandait lorsque, selon la coutume de mon pays, je sortais seule le soir, avec des camarades de la Sorbonne. Elle me faisait la morale : « Ce n'est pas raisonnable, ma petite ! Les hommes sont toujours des hommes. Peu maligne qui s'y fie ! ».

Enfin, on entendait claquer la grille du jardin, et *Papa* apparaissait, sa serviette sous le bras. « Ah ! s'écriait-il en me voyant, ma chère petite collègue ! ». Je me sentais toute fière, bien que je ne fusse alors qu'une pauvre petite étudiante en lettres.

Nous dînions ensuite dans la salle à manger devant les fenêtres grandes ouvertes sur le jardin, d'où le parfum enivrant des seringas flottait vers nous sur la brise du soir.

Quelles soles au vin blanc, quelles bisques veloutées, j'ai mangées dans cette maison ! Que de châteaubriands pommes paille, de bombes glacées ! Et les grands jours il y avait une bouteille de vin cacheté que l'on buvait dans des petits verres, à côté des grands pour le vin ordinaire. C'était toujours fête quand la fille cadette, le gendre et le petit-fils venaient dîner. Le petit, bien qu'il n'eût encore que deux ans, mangeait toujours à table avec les grandes personnes. « Pour éveiller sa petite intelligence », disait un peu malicieusement *Papa*.

À table, on parlait brillamment de tout, de science, de littérature, de politique et d'art, et la conversation se poursuivait au jardin avec le café et les liqueurs. Puis je rentrais chez moi par le dernier métro, mais jamais les mains vides ; j'emportais toujours un petit paquet, un œuf de dinde, un pâté — spécialité de la maison — ou un pot de confiture.

Après avoir soutenu ma thèse, je quittai Paris. J'aurais tout donné pour ne pas être obligée de partir, mais je savais que si je ne m'arrachais pas à l'étreinte de Paris quand j'avais encore la force de le faire, je serais perdue. Paris est une maîtresse dont le penchant tendre et les caresses font paraître froides

et fades ceux de tout autre. Une fois qu'on a vécu à Paris, il est difficile de vivre ailleurs.

Mon titre de docteur ès-lettres me permit d'obtenir un poste de chargé de cours à l'Université d'Oxford. Je revenais en France trois fois par ans, au moment des vacances, me retremper dans son atmosphère, et prendre, comme dirait Baudelaire, un bain de multitude.

J'arrivais toujours par le Havre, car j'aimais l'absence des gens riches, du « tourisme » par cette voie. En ce temps-là, le train n'arrivait pas jusqu'aux quais du port, et un petit tramway préhistorique transportait les voyageurs du Havre Maritime jusqu'au Havre Ville. Il fallait plus d'une heure — et plusieurs voyages — pour transporter tous les voyageurs et leurs bagages du bateau jusqu'au train. Je m'arrangeais toujours de manière à être parmi les premières personnes à débarquer, de sorte que j'avais le temps de prendre mon petit déjeuner à loisir au buffet de la gare. Quelle joie vous donne votre premier café au lait sur le sol français ! Celui du buffet de la gare, avec ses croissants croustillants et ses brioches moelleuses, me paraissait bien meilleur que le repas international du wagon-restaurant.

Arrivé à Paris, au sortir de la Gare Saint-Lazare, on est tout de suite plongé dans l'immense symphonie des boulevards. Ce n'est pas le murmure lent, solennel et régulier de Londres, dirigé et sobrement contenu par le « bobby » anglais avec une dignité de sénateur romain. C'est beaucoup plus, qu'on m'excuse, *tempéramental* ! Il y a des bourrasques subites, des courants inattendus ! C'est plein de fantaisie ! C'est... *jazz* ! Le chef d'orchestre français, tout palpitant d'émotion, agite avec frénésie son bâton blanc — le chef d'orchestre anglais se contente du mouvement lent de sa grosse main gantée de blanc — ou tire des cris stridents de son sifflet soudainement furieux. Ce n'est pas l'agent français qui domine ou dirige l'orchestre ; il est trop emporté par son élan et par son rythme. Il n'a pas la majesté olympienne de l'agent anglais ; il reste plus près de nous, plus humain. Je me rappelle qu'un jour, au coin de la Rue Royale, à une heure

de grande affluence, un agent français endigua le torrent de la circulation, le temps d'admirer une poupée que je portais pour l'offrir à la petite fille d'un de mes amis.

« Tiens, c'est gentil ce que vous avez là, ma petite demoiselle ! », me dit-il. Et nous avons bavardé de poupées et de trousseau, de l'élégance française, tandis qu'autos, camions, voitures de toute sorte, derrière lui, cornaient un bruit de tous les enfers, les chauffeurs vociférant des injures avec la verdeur, l'ampleur et la variété de langage d'un Rabelais.

« On a le temps, que diable ! Sacré nom ! Quelle mouche vous pique à tous ? », dit l'agent ; et il relâcha tranquillement le torrent de la circulation. Ceci me rappelle mon pays d'Irlande, un des derniers coins du monde que la bousculade moderne n'a pas encore envahi, et où l'on a le loisir de regarder tout à son aise les événements les plus insignifiants de la vie quotidienne — d'être un badaud.

Une fois à Paris, je ne m'attardais jamais sur la rive droite. Je me hâtais d'aller retrouver mes chers quartiers de la rive gauche, le sixième ou le septième, ces petites rues, ces petites places si tranquilles, si paisibles, toute pareilles à celles d'une ville de province, où les concierges, assises sur le pas de leurs portes, bavardent tout en cousant, où les ouvriers travaillent dans les cours des immeubles, où les charrettes à bras des marchandes de quatre saisons, encombrent la plus grande partie de la chaussée et gênent la circulation.

Le lendemain matin, je partais à pied pour me rendre à la Bibliothèque Nationale qui était, pour ainsi dire, mon club, où je savais que je retrouverais tous mes camarades de la Sorbonne que la vie n'avait pas encore engloutis.

Je passais par les Galeries de l'Odéon pour feuilleter les « nouveautés » et pour voir ce qui avait paru depuis mon dernier séjour. Je prenais ensuite la Rue de Seine, faisant la navette d'un trottoir à l'autre pour regarder les toiles exposées chez les marchands de tableaux — les Modigliani, les Picasso, les Utrillos — et choisir celles que j'achèterais quand j'aurais fait

fortune. En revenant, remontant la Rue des Saint-Pères, je faisais de même pour les antiquaires.

Au pont du Caroussel, je m'arrêtais un instant pour contempler, appuyée contre le parapet, une des perspectives de Paris qui me sont le plus chères, l'Île de la Cité blottie dans les deux bras de la Seine, et les tours jumelles de Notre-Dame, et la plume légère de la Sainte-Chapelle qui en jaillissent.

A la Bilibliothèque Nationale, un des bibliothécaires qui me connaissait de longue date, tout en ignorant mon nom, me saluait, me disait le plaisir qu'il avait de me voir, puis me souhaitait bon travail. C'était de sa part une marque de bienveillance d'autant plus grande qu'en principe il désapprouvait les lecteurs. Il avait un idéal tout platonique de *La Bibliothèque*, qui par conséquent ne pouvait rester qu'à l'état d'idéal : les livres, bien catalogués et casés, demeurant bien sagement à leurs places, jamais rien ne venant troubler l'harmonie et la symétrie de leurs lignes. « Les lecteurs, Mademoiselle, me confia-t-il un jour, c'est la mort des bibliothèques ! ».

Je faisais immédiatement le tour des tables de la salle de lecture, du côté droit, celui des bulletins verts ; à gauche, ils sont blancs. Chaque côté de la salle ayant sa clientèle particulière, il nous eût paru déloyal d'en changer. Je voulais voir ce qui restait encore de cette joyeuse bande qui avait commencé, en même temps que moi, avec tant de courage, de préparer la thèse de doctorat. Nous avons fait tant de chemin ensemble ! Mais plus d'un parmi nous s'était affaissé sur le bord de la route. La thèse de doctorat était trop souvent pour nous la galère d'où l'on ne sait plus comment sortir, le boulet qu'on porte à la cheville pendant les meilleures années de la vie.

« Eh bien ! comment va Remi Belleau... Joubert... Chênédollé ? » demandais-je, d'après le sujet de thèse que je voyais préparer, m'étant penchée sur la table.

On abandonnait bientôt les livres et l'on allait fumer et bavarder dans le petit square en face de la bibliothèque, grand comme un petit salon, pas plus. Il avait été témoin de beaucoup de discussions litté-

raires et artistiques. C'était là que, jeune étudiante, je déjeunais d'un petit pain et d'une tablette de chocolat, prenant pour finir un café au bistrot du coin, avant de rentrer travailler. Les enfants couraient et précipitaient leurs cerceaux entre nos jambes : les écoliers jouaient aux billes dans la petite allée qui faisait le tour de l'unique pelouse grande comme un mouchoir de poche ; quelques employés de magasin ou quelques femmes de ménage étaient assises sur les deux bancs et faisaient des ouvrages de fine couture avant de reprendre leur triste tâche.

Je me replongeais très vite dans cette atmosphère de Paris. J'oubliais que j'étais devenue une personne sérieuse, chargée de cours ; je redevais la gamine du Quartier Latin avec son petit béret d'étudiante. Je reprenais la vie des billets de faveur, je refaisais la queue à la porte des concerts et des théâtres, je retournais aux expositions ; c'était de nouveau les discussions littéraires et artistiques aux terrasses des cafés jusqu'à une heure avancée de la nuit, les randonnées avec les camarades le dimanche, dans les bois de Meudon et de Marly ; les bons dîners dans les petits restaurants, qui certes n'avaient rien de luxueux, mais où la cuisine avait cette perfection que l'on ne trouve qu'en France, petits restaurants difficiles à dénicher, près de la Porte d'Italie, des Gobelins ou du Parc Montsouris, endroits où ne vont point d'ordinaire les étrangers. Mes amis étaient surtout des gens simples, mais cultivés. Ils ne désiraient point être riches, ni célèbres, mais d'avoir juste assez de loisirs pour pouvoir jouir de la vie, regarder ce qui se passe, réfléchir sur les événements, bavarder entre bons copains. Ils demandaient un bon repas et une bouteille de vin à partager avec des amis simples comme eux, et la liberté de dire ce qu'ils pensaient à propos de tout. C'était un bonheur sain, intelligent et sans façon, un bonheur exigeant peu, et qui ne voulait nuire à personne. C'était tout ce que la civilisation peut offrir de meilleur. C'était la douceur de vivre comme on ne la rencontre en aucune autre partie du monde. Il se peut que cette douceur de vivre rende impropre à la guerre. Mais la guerre n'est pas une occupa-

tion de gens civilisés. La guerre est une nécessité que la barbarie de certains peuples primitifs impose précisément aux gens civilisés, lesquels ne demandent qu'à vivre en paix et à jouir en toute innocence des plaisirs que la vie verse avec tant de générosité.

Je ne sais si une telle vie finit par amollir les peuples. Mais je sais qu'en septembre 1939 la France n'a pas fléchi devant le danger. Je suis restée en France jusqu'à la fin de ce mois bouleversant et je n'ai point vu de défaitistes parmi mes amis. J'ai vu une tristesse infinie, un cran un peu désespéré et amer. J'ai vu surtout le désir ardent d'en finir une fois pour toutes, pour que cela ne recommence plus, d'en finir et de retourner cultiver son jardin. « Oui, il faut en finir : disait-on autour de moi. La France a mieux à faire que d'être mobilisée trois fois en un an ! » Cela faisait en effet la troisième fois. D'abord, au moment de Munich, puis en mars 1939, et à présent, en ce mois de vacances. Qui oserait dire que la France n'avait pas mieux à faire ? Je ne voyais non plus aucun désir de gloriole, aucun chauvinisme. Une corvée qu'il fallait terminer le plus vite possible, point un amusement. Hélas ! les chefs ont laissé cette ardeur grave se dessécher sur pied.

Je suis rentrée à Oxford au mois d'octobre reprendre mes cours. Puis « la drôle de guerre » comme un soporifique vint endormir nos pensées. Ce sommeil fut interrompu par la bataille de Flandre, suivie de la bataille de France, de « juin poignardé » comme dit Aragon dans *Le Crève-Cœur*.

*O mois des floraisons, mois des métamorphoses,
Mai qui fut sans nuage et juin poignardé.
Je n'oublierai jamais les lilas ni les roses,
Et ceux que le printemps dans ses plis a gardés.*

Alors commença cette course éperdue du gouvernement à travers les provinces de France, à travers des villes dont les noms évoquaient de fabuleux souvenirs historiques, jusqu'à ce qu'enfin la débandade s'arrêtât aux rives de l'océan, à Bordeaux. Mazepa attaché à un cheval furieux, emporté par sa course terrible. Cette fuite folle se fit au son d'une *Marseil-*

laise produite par un disque fêlé, de plus en plus éraillé au fur et à mesure que la déroute grandissait. Cette affreuse parodie de la *Marseillaise*, qui s'est profondément gravée en moi, est restée mon plus cruel souvenir de ces jours angoissants. On tournait ce disque odieux avant et après chaque bulletin de nouvelles. C'était pour moi le symbole de la France défaillante. Enfin on entendit la voix chevrotante du héros de Verdun : « Il faut que le combat cesse ! »

Il s'en suivit la trahison des clercs — de quelques clercs — et je lus un texte d'un écrivain que j'avais jadis admiré, Jacques Chardonne, qui me fut un coup au cœur. « Je n'estime que les opinions politiques et historiques de l'histoire. Elles sont inscrites en événements irréfutables, en catastrophes pleines de raison et d'avance j'applaudis à l'événement dont je pâtirai, s'il a l'autorité de l'ouragan. Quand on est vaincu par la force, il ne faut pas dénigrer cette force ni se plaindre. On n'a plus rien à dire. C'est au vainqueur à se poser des questions sur la justice. On ne critique pas la pesanteur. Pas de larmes ni de résistances inutiles. C'est un triste sort que d'être le témoin d'événements historiques, on les trouve affreux. Beaucoup plus tard ils seront expliqués, ils paraîtront naturels et presque toujours favorables. Je veux regarder le présent avec l'indifférence des siècles futurs et la sagesse de l'oubli. »

Le silence de la tombe descendit alors sur la France. Une brume épaisse en cacha la vue à ses amis d'outre-mer et étouffa sa voix.

Enfin, en 1942, une voix m'arriva, une voix que je reconnus tout de suite, la voix de la vraie France.

« Ma place de l'Etoile à moi est dans mon cœur » écrit encore Aragon dans la préface d'un volume de vers, *Les Yeux d'Elsa*, qu'il fit éditer en Suisse. « Si vous voulez connaître le nom de l'étoile, mes poèmes suffisamment le livreront... Je veux qu'un jour vienne où, regardant notre nuit, les gens y voient pourtant briller une flamme, et quelle flamme puis-je aviver, sinon celle qui est en moi ?... »

« Tous ceux qui d'un même blasphème nient l'amour et ce que j'aimais fussent-ils puissants à

écraser la dernière étincelle de ce feu de France, j'élève devant eux ce petit livre de papier, cette misère de mots, ce grimoire perdu ; et qu'importe ce qu'il en surviendra, si, à l'heure de la plus grande haine j'ai un instant montré à ce pays déchiré le visage resplendissant de l'amour. »

Aragon, dans ce volume, exprime son amour de la France éternelle et impossible à vaincre. Dans le poème *Richard-Cœur-de-Lion*, il m'a fait percevoir le silence qui règne aujourd'hui en France, mais aussi quel espoir souterrain y couve.

*Ils sont la force et nous sommes le nombre.
Vous qui souffrez, nous nous reconnaissons,
On aura beau rendre la nuit plus sombre,
Un prisonnier peut faire une chanson.
Tous les Français ressemblent à Blondel.
Quel que soit le nom dont nous l'appelions.
La liberté comme un bruissement d'ailes
Répond au chant de Richard-Cœur-de-Lion.*

Dans l'*Escale*, c'est la France qu'il symbolise, telle Andromède attendant la venue de celui qui la délivrera de ses chaînes.

*De quel prédestiné Dame de délivrance
Attends-tu sur la pierre noire la venue ?
Blanche à qui l'acier bleu cercle les poings menus
Où saignent les rubis d'un bracelet de garance.
Les marins regardaient cette femme inconnue
Etrangement parée aux couleurs de la souffrance,
Attachée au récif bordé d'indifférence,
Si belle qu'on tremblait de voir qu'elle était nue*

Ces couleurs de la souffrance, le bleu de l'acier, le blanc de la chair, le rouge du sang, ce sont les trois couleurs du drapeau français.

Enfin, le poème *Plus Belle que les Larmes* se termine ainsi :

*Puisque vivre n'a pu me saouler de la vie,
Et qu'on n'est pas tué d'une grande douleur,
Préparez les couteaux ! Voici le rémouleur !
François le roi n'est pas mort à Pavie.*

Certes, il n'est pas besoin d'expliquer l'allusion au rémouleur, ni de rappeler que François 1er fut fait prisonnier à Pavie en 1525 par Charles Quint, mais que deux ans plus tard les Français prirent la ville et l'incendièrent.

Aujourd'hui que la délivrance semble proche, ces vers retentissent comme un clairon. C'est le réveil des armées de la libération ; c'est le réveil qui sonne dans nos cœurs endoloris, à nous qui sommes loin de France.

Un beau jour, je serai de nouveau à Paris, Place de la Concorde, devant les effigies des villes de France, resplendissantes et libres ; et je regarderai la lueur pourpre du couchant disparaître sous l'Arc de Triomphe, telle une épée sanglante et vengeresse rentrant dans son fourreau. Le lendemain matin, sur les quais, à l'aube, je verrai le soleil surgir entre les tours jumelles de Notre-Dame, et aussi Sainte Geneviève, patronne de Paris, bénissant, de sa main étendue, le pays dormant en paix à ses pieds. Et de nouveau La Ville-Lumière rayonnera sur le monde entier, du sommet de ses collines. Et la vie reprendra, la douceur de vivre, que le cauchemar des années de guerre et d'occupation a interrompues, mais point anéanties.

ENID STARKIE

Ecrit en français par l'auteur

LA FRANCE M'A DIT...

En août 1939 nous comprîmes que la guerre allait éclater. Alors qu'il en était encore temps, nous décidâmes, ma femme et moi, de partir pour ce pays que nous considérons comme une seconde patrie. Nul ne savait combien de dures années s'écouleraient avant que nous puissions parcourir à nouveau cette terre qui nous est plus chère que la nôtre. De l'argent, nous en avions peu à dépenser, mais quand on connaît la manière de s'en servir, il peut, en France, durer longtemps. Tous comptes faits, nous pensions, avec la permission d'Hitler, pouvoir rester une bonne quinzaine de jours. Nous projetions depuis longtemps une randonnée le long de la côte d'argent par La Rochelle, Bordeaux, Royan, Arcachon, dont nous avions entendu dire merveille. Presque aussi joyeux que des écoliers à la fin du trimestre, nous prîmes un aller et retour de 3^{me} classe pour La Rochelle. Et nous voilà partis pour nos dernières vacances en temps de paix.

Mon exaltation à l'idée de ce voyage mérite, je crois quelques explications. Pourquoi cette vive émotion à l'idée de revoir la France ? La raison en est simple. La France fut, de tous les pays que j'ai visités, où j'ai vécu, (excepté mon île natale si absurde, si adorable) celui qui m'a appris le plus, que j'ai le mieux connu et que j'ai été amené à considérer, plus que tout autre, comme ma patrie spirituelle. J'avais trois ans (il y a plus de cinquante ans) lorsque je passai mes premières vacances en France, dans un petit village près de Laon. Et quand je vis Paris pour la première fois, j'étais un écolier de quinze ans. Enfin pendant ces derniers trente ans, j'ai visité plus de départements français que de comtés anglais. Mais faire du tourisme littéraire en France et habiter le pays sont deux choses bien différentes. Je remercie le ciel de m'avoir permis de faire la seconde expérience. J'ai vécu en France trois années consécutives, presque entièrement à Nice, avec de fréquents voyages à Paris. Je les considère comme mes écoles dans l'art de vivre.

Elles m'ont été plus profitables que les années d'Oxford. Nous nous étions mis, ma femme et moi, rapidement au courant de la manière française de tenir le ménage, économiquement. Dès le matin, nous partions au marché et rentrions avec un filet rempli de provisions. Nous savions où trouver le meilleur vin du pays, et avions choisi un café dont nous étions devenus « les habitués ». Nous avons rapidement adopté un genre de vie qui, avec des revenus plus sûrs, nous eût parfaitement convenu. De tous les arts qui fleurissent avec abondance sur le sol de France, l'art de vivre me paraît être le plus précieux, celui qui a été porté au plus haut point de perfection. Profondément enraciné, autochtone, indestructible, il constitue la base même, le roc, sur lequel s'édifie la civilisation occidentale. Hitler et ses hordes n'ont pas d'armes qui puissent l'atteindre. Les fascistes français eux-mêmes et les cagouleurs n'y peuvent rien car ils sont impuissants à arracher à la race son instinct le plus profond.

II

Nous avons quitté l'Angleterre le 12 août, un samedi. Tout l'été brillait dans ce matin inoubliable et une véritable armée de « vacanciers » se disposait à franchir la Manche. Le train était bondé jusqu'à l'étouffement et le paquebot plein à craquer. Nous étions si serrés, si pressés les uns contre les autres, nous écrasant les pieds, qu'on pouvait nous prendre pour des réfugiés fuyant un pays pris d'assaut par des fascistes. Sur le quai de Dieppe, environ 1.200 personnes — des personnages officiels — tournaient en rond sous le soleil, luttant pour essayer d'atteindre leurs places dans les trains. Personne ne se donna la peine de regarder nos passeports. Les autorités françaises avaient abandonné cette lutte désespérante, et laissé les envahisseurs anglais se tirer d'affaire. Suant, échevelés, nous nous frayions un chemin, en bataillant, dans la direction de l'express de Bordeaux appelé « Manche-Océan-Rapide », et nous avons la chance de trouver des places assises. Nous quittons finalement la gare avec une demi-heure de retard et nous roulons

bientôt, en crachant la fumée, à travers le paysage familier des grasses prairies de Normandie. En traversant un village, je vois un drapeau français flotter au-dessus de la mairie, sans doute en l'honneur d'un mariage. J'avoue que la vue d'un drapeau ne m'émeut généralement pas outre mesure, mais que je me suis senti, cette fois, étrangement remué. De tous les drapeaux aucun n'égale en beauté le drapeau français. Et il n'est pas d'hymne national d'une inspiration plus internationale que la Marseillaise.

Après avoir traversé la série des tunnels, toujours pleins de fumée qui gardent l'entrée et la sortie de la gare de Rouen, nous avons une vue magnifique de ce grand port fluvial et de l'admirable façon dont les maisons se groupent autour de la cathédrale. Peu après Elboëuf, une large vue s'ouvre sur la vallée de la Seine et j'ai soudain le désir de quitter ce train fastidieux et de m'asseoir à la terrasse d'un café. Aussi, en arrivant à la petite ville de Laigle, je propose de descendre, de dîner là et de prendre un train suivant pour Le Mans. En continuant par le rapide, nous arriverions à la Rochelle vers trois heures du matin, perspective peu agréable. Laigle ne possède aucune « curiosité » touristique et probablement n'a jamais vu de touriste. Un ruisseau somnole sous le pont qui traverse la rue principale ; la tour de l'église est magnifiquement ouvragée. Sur une place ensoleillée, il y a les deux ou trois cafés habituels. Nous nous asseyons à la terrasse pour boire nos premiers Pernod, dans une silencieuse contemplation et nous nous dirigeons en flânant vers le restaurant de la gare, pour un léger dîner. Un potage suivi de veau et de haricots secs, un excellent fromage, une grappe de raisins, avec une bouteille de vin blanc, du café et des liqueurs nous reviennent, en monnaie anglaise à trois shillings, environ, pour nous deux. Une seule personne dînait en même temps que nous : une Anglaise qui faisait, à Bagnoles-de-l'Orne sa cure annuelle.

Lorsque nous arrivons enfin à La Rochelle, la saison bat son plein ; il y a foule. Nous nous estimons très heureux de trouver une mansarde à l'Hôtel du Commerce qui, de l'autre côté de la place de Verdun

fait face à la cathédrale. Comme je m'étonne de voir tant de monde et l'insuffisance des hôtels à une époque où tous les gens sont au bord de la mer, le patron (1) surpris m'informe que La Rochelle jouit d'une petite plage et d'un casino. Un yacht avec de nombreux Anglais est ancré au port.

Nous avons eu la joie de rester dix jours dans ce port que tous les écrivains reconnaissent pour l'un des plus beaux et des plus intéressants. Nous avons fait de nombreuses excursions dans les environs. La plus agréable, la plus facile, est celle de l'île de Ré. Un bateau à vapeur assure régulièrement le service, mais comme ses heures de départ varient selon les marées, nous n'avons jamais pu le prendre ; il partait toujours trop tôt ou trop tard. La meilleure manière d'atteindre l'île, c'est de prendre un autobus jusqu'à La Palice. Et, de là, une des nombreuses vedettes qui vous mènent en un quart d'heure à Sablonceaux. En quittant la vedette, on prend l'autobus qui va jusqu'au hameau des Portes, à l'extrémité occidentale de l'île en passant par Rivedoux, La Flotte, St Martin-en-Ré, la ville plus importante, La Couarde, la plage la plus agréable et la plus fréquentée, et Ars-en-Ré dont la belle église s'orne d'une flèche construite en deux couleurs : noire à la base et blanche au sommet.

L'île de Ré est plate et presque sans ombre : quelques bois de pin, quelques tamaris, des arbres le long des routes principales constituent sa seule végétation. Son charme n'apparaît pas immédiatement. Il est dans la vie simple et facile, les petits ports de pêche, les plages sans prétention, les villages de pêcheurs : j'ai été séduit. La vie y était à très bon marché. La pension complète coûtait 28 frs par jour (environ 3 shillings anglais). On donnait à chaque repas des poissons en abondance, des homards, des légumes frais, de l'excellent fromage et des fruits. Il n'y a dans toute l'île que le petit casino de La Couarde, appelé « Le Moulin Rouge ». Tous les autres villages ont gardé leur caractère de simplicité, de vie primitive. Je me souviens d'avoir arrêté à Rivedoux ce qui me parut être un homme du pays, en pantalons de pêcheur,

couleur saumon, et en sabots. Je lui demandai l'arrêt de l'autobus et il me répondit d'un air embarrassé qu'il n'en savait rien. C'était sans doute un employé de banque ou un vendeur parisien, qui passait, au bord de la mer, en costume de fantaisie, quinze jours de vacances enchantées. Je me sentis aussitôt pris de sympathie pour lui et désirai pouvoir habiter deux lieux à la fois : être en même temps à La Rochelle et dans un des petits hôtels de l'île, passant de longues soirées dans les petits cafés en compagnie de ces joyeux Parisiens, de leurs femmes, et de leurs jeunes amies. Une jeune fille anglaise, particulièrement intelligente, me dit un jour, au Café des Colonnes : « Ce que j'aime surtout en France, c'est que chacun traite l'autre comme s'il était un être humain. » C'est à moi qu'elle parlait.

St Martin-en-Ré est un petit port enchanteur charmant. Ses fortifications à la Vauban avec les portes monumentales et la citadelle, datant de 1681 sont intactes. Elle ne compte pas plus de 1.500 âmes, mais a dû être autrefois une place militaire et un centre commercial importants. L'église du quinzième siècle, démolie en 1681 par l'action combinée des flottes anglaises et allemandes, a été pauvrement restaurée. Là est enterré le Baron de Chantal, père de Madame de Sévigné, tué en se battant contre les Anglais, qui essayaient de délivrer la garnison protestant de La Rochelle. L'ancienne place Louis XIV, avec son ancien hôtel des Cadets-Gentilshommes de la marine s'appelle aujourd'hui Place de la République.

Bien que la situation internationale fût alarmante, et la guerre imminente, aucune ombre d'abattement n'obscurcissait cette petite ville gaie. La citadelle somnolait pacifiquement ainsi que ses gardiens sénégalais. Je n'ai, de cette île, que des souvenirs heureux, et lorsque le monde aura retrouvé la santé — s'il la retrouve jamais — j'espère bien la revoir.

III

Avant que la guerre qui menaçait, ne nous obligeât à regagner en toute hâte l'Angleterre, nous avons pu réserver quelques jours à la majestueuse ville de Bor-

deaux, et passer une journée au bord du bassin si bleu d'Arcachon. Pour moi, qui m'intéresse à l'architecture du XVIII^m siècle, Bordeaux a été une splendide révélation. Nous avons habité au centre même de la ville, à l'Hôtel de Bordeaux, en face du magnifique Grand Théâtre. Nous avons pu apprécier pour un jour ou deux l'excellente et célèbre cuisine et les vins exquis. Mais la ville se remplissait de soldats. Sur les murs paraissaient les affiches : « Rappel immédiat ». Un matin je m'éveille dans la chambre inondée de soleil. Un splendide jour d'août. J'en fis la remarque banale au facteur qui me tendait une lettre recommandée. « Oui, me répondit-il, le jour est clair, mais les nouvelles sont sombres. » J'étais tout près de croire que la Pologne capitulerait au dernier moment. Personne ne désirait la guerre et cependant personne ne voulait d'un deuxième Munich. Tout cela était fou. Le facteur, avec un mouvement expressif des épaules, me dit encore : « Croyez-moi, Monsieur, la guerre n'est plus qu'une question de jours, peut-être une question d'heures ». Le lendemain, des bruits alarmants circulèrent et le consul d'Angleterre demanda que les touristes anglais regagnent au plus vite leur pays. C'est dans un train bondé, que, le même jour, nous sommes partis, pour un voyage de cauchemar, jusqu'à Londres.

Jamais la France ne me parut plus belle que lorsque je la vis, la dernière fois, à l'aube de son martyre et de son humiliation. Que son ancienne et glorieuse civilisation se soit révélée indestructible, qu'elle doive se lever triomphante des griffes de la barbarie, n'est plus, grâce à Dieu, un espoir, mais une certitude.

Dans ces années de douleur la ténacité et l'héroïsme de son peuple ont été pour le monde un exemple et un stimulant. Dès sa libération, la rapidité de son relèvement plongera dans l'étonnement tous ceux qui, oublieux de son passé, ignorent ses traditions culturelles qui sont à la source de sa force et de sa vitalité inépuisables.

Douglas GOLDRING

extrait adapté de « Facing the Odds » (Cassel 1940)

FRANCE

Voici qui datera pour le lecteur, mon premier séjour en France : l'avenue Henri Martin connaissait encore les tramways à vapeur qui, après avoir traversé la Seine, descendaient le boulevard Saint-Germain dans toute sa longueur. On venait de percer le boulevard Raspail et le Nord-Sud avec ses voitures neuves et luisantes était un objet de curiosité. Quant à la saison, la voici : les nouvelles recrues, — ces conscrits qui devaient constituer l'armée de 1914 qui sauva la civilisation européenne, — faisaient leurs premières manœuvres, par petits groupes, ici et là, dans le Parc de St-Cloud. Je me souviens encore du roulement des tambours et de l'écho des clairons dans le vent.

..

J'étais venu à Paris comme étudiant : c'est-à-dire avec l'intention d'y travailler. Trop d'étrangers, à cette époque, venaient en France en vacances. Et, à leur intention, toutes sortes d'amusements — il y en avait pour tous les goûts, — étaient prodigués, non parfois sans quelque cynisme, mais parfois, aussi, avec mépris. Mais voici qui vaut également pour la France et pour l'Angleterre : seuls ceux qui viennent dans un de ces pays pour y travailler ont quelque espoir de le connaître.

Dans ces jours qui ont précédé la Grande Guerre, quel était pour un Anglais, le visage de la France, de la France laborieuse ? Mes études m'amènèrent à fréquenter surtout des intellectuels : professeurs, prêtres cultivés, bibliothécaires, étudiants. Leurs qualités dominantes m'étaient déjà familières et ressemblaient à celles des hommes adonnés aux mêmes travaux en Angleterre : intégrité d'esprit, pureté d'intention, application acharnée à l'étude d'un sujet jusqu'à sa complète maîtrise, souci infini du détail. Avec, toutefois, à l'avantage des Français, plus de clarté dans l'expression et plus d'ingéniosité dans l'agencement d'un sujet. Et, à l'avantage des Anglais, un souci plus

évident de rattacher le fruit de leurs études à l'actuel et de chercher les applications pratiques des connaissances acquises. Peut-être les trouvais-je également plus enclins à penser que, dans une discussion, on a des chances de découvrir la vérité entre les deux opinions extrêmes. Je fus surpris de constater combien la vie des intellectuels français est simple et modeste. Seuls gagnaient des sommes importantes quelques auteurs favoris et quelques dramaturges, moins importantes, toutefois, que celles gagnées en Angleterre par les écrivains aimés du public. Mais la grande majorité des intellectuels, artistes et hommes de lettres travaillaient pour une faible rémunération. Ils vivaient dans des conditions d'une simplicité presque spartiate. Ils consacraient à leurs travaux, une activité qui me parut souvent excéder la puissance humaine.

∴

Plus tard seulement, je pus me rendre compte que ces qualités d'assiduité au travail, cette horreur de la prodigalité et de l'extravagance, étaient les qualités communes à tous les travailleurs français. On les retrouvait, ces qualités aussi bien chez le paysan que chez l'homme de bibliothèque. Et, (cela peut paraître paradoxal) dans les riches objets d'arts, exposés rue de la Paix, en vitrines, comme dans la disposition d'un jardin maraîcher. Simplicité qui me frappa aussi dans le choix des amusements et l'emploi des loisirs au cours de la vie familiale : tant chez les bourgeois que chez l'homme du peuple. J'ai remarqué, par exemple, que les enfants jouant au Luxembourg (c'est, pour un Anglais, un spectacle délicieux) se contentaient de jouets beaucoup plus simples que ceux des enfants anglais. Et, pour jouer au tennis, les étudiants ne demandaient pas un si grand appareil. J'ai vu des pêcheurs à la ligne laissant flotter leurs bouchons sur la Seine comme si elle eût été une simple rivière traversant un village, des concierges, des boutiquiers s'asseoir sur le seuil de leurs portes, dans les soirs d'été, comme si la Place Saint-Sulpice et la rue Bonaparte eussent été la place et la rue de la capitale oubliée d'une lointaine province.

Cette intégrité d'esprit, ce sérieux, et cette simplicité de vie ont rendu à la France de grands services pendant la dernière Grande Guerre. Ces années appartiennent à l'histoire : rien ne peut altérer ou diminuer leur témoignage de la fermeté de la nation française. Mais, en ce qui me concerne, ce ne sont ni l'immense témoignage de l'histoire, ni le soin et l'ordre apporté dans la culture de la terre ou ses récoltes, qui symbolisent le fond sérieux du peuple français, non. Je pense à une pauvre et vieille servante d'une ville de province, Madame Veuve Dumée, de Blois. Mme Dumée était, en 1870, une jeune fille et elle travaillait alors à l'Hôtel de France. Elle a vu les Prussiens traverser le pont sur la Loire et entrer dans la ville. Elle a dû servir des officiers prussiens à la table de l'hôtel. Plus d'un demi-siècle plus tard, elle me parlait encore de ces terribles années. En 1921, elle n'était plus qu'une vieille femme, mais toujours à l'ouvrage. Son mari — un pauvre homme — était mort après plusieurs années de maladie. Elle était la cuisinière et la gouvernante du prêtre qui m'avait prêté sa maison, place du Château, au printemps de 1921. Mme Dumée vint nous accueillir à la gare et nous gagnâmes ensemble, dans un vieux fiacre, la place du Château. Elle avait mis ses plus beaux vêtements, je ne l'ai pas oublié : une robe noire fanée et un bonnet noir. Elle se faisait beaucoup de souci à l'idée de recevoir un jeune Anglais et sa femme. Aussi avait-elle prié un de ses amis de venir l'aider à nous installer. Cet ami était un petit homme tranquille : M. Gaston Goumain, petit fonctionnaire qui avait la passion des antiquités. Il avait placé sa collection (pour laquelle il avait dépensé tout son maigre revenu) dans son propre appartement composé de cinq pièces. C'était une collection intéressante. Toute l'habitation était envahie de fragments de vitraux et de costumes anciens, de bois sculptés, de fers forgés. Chaque pièce était minutieusement étiquetée et cataloguée. A sa mort il devait léguer sa collection au Musée du Château.

Madame Dumée avait monté, de la cave, une bouteille de vin vieux et pendant plus de deux heures,

nous échangeâmes des propos sur le monde entier. Nous parlâmes de l'Eglise d'Angleterre dont Mme Dumée était particulièrement curieuse. Elle s'étonna de ses coutumes mais trouva « très pratique » l'attitude des évêques qui laissaient aux fidèles le soin de décider eux-mêmes s'ils devaient ou non observer les règles du jeûne.

Je ne pense pas que la pratique du jeûne dût, personnellement, la gêner beaucoup. Elle nous donna l'impression de ne rien manger ou presque. De temps en temps seulement, elle chauffait une tasse de café devant un maigre feu qui semblait aussi fragile et vacillant que sa propre vie. Nous ne lui donnions pas grand mal. Pour éviter de la fatiguer, nous prenions nos repas à l'hôtel, mais elle avait tenu à préparer elle-même notre petit déjeuner. Elle assurait l'achat du café, des œufs, du pain et du beurre et employait à ce travail la plus grande partie de sa journée. La somme engagée était faible, mais Mme Dumée protégeait nos intérêts jusqu'au moindre *sou*. Elle ne nous permit jamais de faire ces achats nous-mêmes. Elle savait, et nous ne savions pas, où s'achetaient le meilleur pain, le meilleur beurre et les œufs les meilleurs. Elle nous faisait part des victoires qu'elle remportait en notre faveur sur le prix des œufs. Elle triomphait et affirmait qu'elle avait toujours eu le génie des achats. Mais si, par contre, les lois économiques du monde ne jouaient pas en faveur de Mme Dumée et si le prix des œufs avait augmenté de quelques centimes, elle revenait de la bataille en disant, avec un mouvement des épaules : « Il y a des gens qui vont de boutique en boutique et perdent un temps précieux pour épargner quelques sous. Je ne suis pas de ces paresseux ».

Quand nous avons quitté Blois Mme Dumée nous a accompagnés à la gare. Je la revois encore en discussion avec le chef de gare — toujours dans notre intérêt — et affirmant que puisqu'elle habitait Blois, elle ne devait, en aucun cas, prendre un ticket de quai. Et je n'oublierai jamais la dernière vision de son petit visage, de sa robe noire, de son bonnet ancien tandis que le train quittait la gare et s'éloignait vers Paris.

Je lis aujourd'hui des propos que tiennent, même des Français, parfaitement sincères : à savoir que, par ses malheurs et ses désastres, la France paye le juste châtement de sa légèreté, de sa paresse, de son amour du plaisir, de son défaut de qualités solides. Lecture qui m'emplit de stupeur. Car je pense à Mme Vve Dumée et à M. Gaston Goumain.

E.L. WOODWARD

Prof. All souls College Oxford.

NOTICES

De même que ce Numéro spécial ne prétend pas constituer une Anthologie de la littérature anglaise d'aujourd'hui, mais représente un rare témoignage d'amitié à la France, de même ces brèves notices ne donnent que les plus sobres indications sur les auteurs anglais qui nous ont si généreusement répondu ; et elles n'ont certes rien d'exhaustif.

Richard CHURCH.

ROMANS : *The Porch. The Stronghold. The Room within* : Trilogie (Prix Fémina. Vie Heureuse).

POÉSIES : *The glance Backward. News from the Mountain. Twelve Noon. The solitary Man. Twentieth Century Psalter.*

Bonamy DOBREE.

CRITIQUE : *Restoration Comedy*, 1924. *Histriophone. A Dialogue on Dramatic Verse*, 1925. *The Lamp and the Lute. Studies of modern authors*, 1929. *Restoration Tragedy*, 1929. *Variety of Ways. Studies of 17 th and 18 th Century authors*, 1932. *Modern Prose Style*, 1934. *The Unacknowledged Legislator. A dialogue on the function of the novel*, 1942.

BIOGRAPHIES : *Essays in Biography*. (Etherege, Addison, Vanbrugh), 1925. *Sarah Churchill*, 1927. *William Penn*, 1932. *John Wesley*, 1933. *Casanova*, 1933. *As Their Friends Saw Them*. Biographical studies in dialogue, 1933.

HISTOIRE : *The Floating Republic*. An account of the events at Spithead and the Nore in 1797 (with G. Manwaring) 1935. *English Revolts* (from the 13th to 20th Centuries), 1937.

FICTION : *St Martin's Summer*, 1932.

T.S. ELIOT.

ŒUVRES : *The Sacred Wood* (1920). *Selected Essays* (1932). *The Use of Poetry and the Use of Criticism. After Strange gods. The Rock* (1934). *Elizabethan Essays. Murder in the Cathedral* (1935). *Essays Ancient and Modern. Collected Poems* (1909-35). *The Family Reunion* (1939). *The Idea of a Christian Society. Practical Cats. The Dry Salvages* (1941).

E.M. FORSTER.

ROMANS : *A Room with a View. Howards End. A Passage to India.*

CRITIQUE : *Aspects of the Novel.*

Douglas GOLDRING.

« *South Lodge : Reminiscences of Violet Hunte Ford Madox Ford and The English Review circle* ». « *The Loire : the Record of a Pilgrimage from Gerbier des Jones to St Nazaire* ». « *The French Riviera* ». « *Facing the Odds* ». « *Old Man Out* ». « *Gone Abroad* ». « *Northern Lights and Southern Shade* ». « *Nobody Knows* », etc...

Rosamond LEHMANN.

ROMANS : *Dusty Answer. A Note in Music. Invitation to the Waltz. The Weather in the Street.*

THÉÂTRE : *No More Music.*

B.H. LIDDELL HART (Cne).

HISTOIRE et BIOGRAPHIE : *A History of the World War 1914-18* (1930-34). *The ghost of Napoleon* (1933). « T.E. Lawrence », in *Arabia and After* (1934). *Foch* (1931). *Scipio Africanus* (1926).

MILITARY SCIENCE : *The Strategy of Indirect Approache* (1929-41). *The Defence of Britain* (1939). *The Remaking of Modern Armies* (1927). *Paris, of The Future of War* (1935). *The British Way in Warfare* (1932).

N.B. — B.H. Liddell Hart est considéré par les milieux militaires anglais, comme étant, de loin, leur « meilleur penseur militaire » (M^e Wavell). De lui W. Churchill a dit : « Il a immensément stimulé la pensée technique et professionnelle ». Très lu en Allemagne. Le F.-Maréchal Von Reichenau a donné lui-même la première traduction allemande de : « *The British Way in Warfare* ».

V.I. LONGMANN (Miss).

ŒUVRES : *Harvest* (1913), roman. *Candle* (1930). *Death asks for a Verdict* (pièce créée au Royalty Theater de Londres en 1936). Collaboration au *Times*, *Observer*, *Time and Time* (depuis 1918). *Enciclopedia italiana* (articles littéraires depuis 1925).

Neville LYTTON (The Honorable).

Ecrivain et peintre.

ŒUVRE : *Life in Unoccupied France.*

Cecily MACWORTH née en 1912 au Pays de Galles.

A vécu dix ans à Paris. Rentrée en Angleterre en septembre 1940. A collaboré à différentes revues anglaises et à la « Gazette des Beaux-Arts ».

ŒUVRES : *I came out of France* (Routledge) : récit d'aventures lors de la débâcle française. *Czechoslovakia fights back* (Drummond). *Czechoslovakia at the Cross Roads* (Macdonald). *Eleven Poems* (édition Villa Seura. Paris). *Lazarus* (en préparation).

Walter DE LA MARE, né en 1873.

Poète et romancier. *The three Mulla-Mulgars Henry Brocken*, *The return*, etc...

A publié plusieurs volumes de poésies dont on a tiré une édition complète. C'est un poète de la qualité de W.B. Yeats.

John MASEFIELD. Poète officiel de l'Angleterre (The Poet Laureate).

ŒUVRES PRINCIPALES : *Salt Water Ballads*. *Captain Margaret*. *The Tragedy of Nan*. *The Tragedy of Pompey the Great*. *Multitude and Solitude*. *Poems and Ballads*. *The Daffodil Fields*. *Sonnets and Poems*. *Good Friday*. *Enslaved and other Poems*. *The Midnight Folk*. *Poetry 1941*. *The Taking of the Gry*. *The Box of Delights*. *Victorius Troy* etc...

Raymond MORTIMER, né en 1895.

Critique réputé. Editor of the *New Statesman and Nation*.

D.L. MURRAY.

Romancier et critique.

ŒUVRES PRINCIPALES : *Tale of Three Cities*. *Trumpeter*. *Sound ! Regency*. *Commander of the Mists*. *The Bride Adorned*. *Stardust*. *Enter Three Witches*. *Disraeli*.

Irène RATHBONE.

ROMANS : *We that were young. October. They call it peace. When days were years.*

POÉSIES : *Was there a summer ?*

Herbert READ, né en 1893.

Ancien combattant de 1914-18 (D.S.O. et M.C.). Directeur de la grande maison d'Éditions George Routledge and Sons. A été professeur des Beaux-Arts à l'Université d'Édimbourg.

CEUVRES : *Naked Warriors. Eclogues. Mutations of the Phœnix. In Retreat. Reason and Romanticism. English Prose Style. Phases of English Poetry. The Sense of the Glory. Wordsworth. The Meaning of Art. Form in Art Now. The End of a War. Art and Industry. Poems. The Green Child. In Defence of Shelley. Art and Society. Poetry and Anarchism. Collected Essays. The knapsack. Annals of Innocence and Experience. Thirty five Poems. Education through Art.*

Michel SADLEIR.

ROMANS : *Fanny by Gaslight. These foolish things. Privilege etc...*

BIOGRAPHIE : *Blessington. D'Orsay. Bulwer and his wife. Daumier. Trollope : A Commentary, etc...*

TRADUCTIONS et ADAPTATIONS : *Pétain-Laval : The Conspiracy. Breviary of Love* (adapté des « Oraisons Amoureuses de Jeanne Aurélie Grivolin, par Roger Pillet »). *Beyond the Rhine by Marc Henry, etc... etc...*

Enid STARKIE.

Miss Enid Starkie est Docteur ès-Lettres de l'Université de Paris et de l'Université d'Oxford où elle est chargée de cours. Voici la liste de ses œuvres publiées :

Emile Verhaeren (couronné par l'Académie Française). *Baudelaire* (Gollancz, Londres). *Rimbaud in Abyssinia* (Oxford University Press). *Rimbaud en Abyssinie* (Payot, Paris, avec des documents inédits non contenus dans le volume anglais du même nom). *Arthur Rimbaud* (Faber, Londres). *A Lady's Child* (Faber, Londres).

Une édition avec introduction et notes des « Fleurs du Mal » de Baudelaire.

Margaret STORM JAMESON

Présidente du P.E.N. Club de Londres depuis 1938.

ŒUVRES : *The Lovely Ship. The Voyage Home. A Richer Dust* (trilogie publiée sous le titre de *The Triumph of the Time*). *Farewell to youth. That was Yesterday. A Day off.* (paru chez Rieder : « Un jour de congé »). *In the Second Year. The Mirror In Darkness.* 1. *Company Parade.* 2. *Love in Winter.* 3. *None Turn Back. Delicate Mouster. Farewell, Night, Welcome Day. Europe To let. Cousin Honoré. Then We Shall Hear singing.* (Ces 4 derniers parue depuis la guerre).

AUTOBIOGRAPHIE : *No Time Like The Present.*

CRITIQUE : *Modern Drama in Europe. Civil Journey.*

Helen WADDELL, née à Tokio, 1889.

The Wandering Scholar. Medieval Latin Lyrics. Peter Abelard. The Abbé Prevost. Lyrics from the Chinese. A Book of Medieval Latin for Schools. Introduction to the Paris and Blecheley Diaries of Rev. William Cole. Translation of « Manon Lescaut ». Beasts and Saints. The Desert Fathers.

E. WARINGTON SMYTH.

ROMANS : *Man of Pride. Nancarrow.*

E.L. WOODWARD.

Professeur à Oxford (All Souls College).

Etude sur la Révolution française (un volume sur le 19^{me} siècle dans la nouvelle « Oxford History of England »).

Une autobiographie parue récemment sous ce titre : *Short Journey.*

Trésorier honoraire du Comité International des Sciences Historiques. Collabore régulièrement au journal *The Spectator.*

PIERRE MAGNARD & C^{IE}

**TANNERIES
CUIRS
ET
PEAUX**



**USINE
BUREAUX ET MAGASINS**

Rue de la Villette

Adresse Postale

Boîte Postale 233

Adresse télégraphique

Jamaroc Casablanca

CASABLANCA (MAROC)

GALERIE DERCHE

RUE NOLLY, CASABLANCA

PEINTURES, OBJETS D'ART
GALERIE D'EXPOSITION

L'APOCALYPSE SELON St JEAN
ILLUSTRE PAR EDY LEGRAND
TRADUIT DE LA VULGATE ET DU
TEXTE GREC PAR HENRI BOSCO

EDITIONS DE LA
GALERIE DERCHE CASABLANCA

LUX

La salle où furent projetés les films
les plus remarquables de la saison

En première vision en Afrique du Nord

M O O N T I D E
M O O N I S D O W N

Des productions de grande classe dont on se souvient :

T A L E S O F M A N H A T A N
E A G L E S Q U A D R O N
D J U M B O

Spectacles permanents grâce à sa centrale électrique autonome

Séances de 13 heures 30 à 19 heures chaque jour

Samedis et dimanches : 2 matinées et soirée numérotées

Location permanente de 10 à 12 heures

R E S I S T A N C E

Au cours de la semaine pour la résistance organisée par le Groupe République, le LUX, avec le magnifique film « The Moon Is Down » de la 20th Century Fox, arrive en tête des 70 salles de cinéma au Maroc avec : 111,530 francs

H I E R

Le plus grand choix de livres

Reliures de luxe — Editions rares

A U J O U R D ' H U I

des rayons vides

de trop rares livres d'occasion

mais le meilleur accueil

D E M A I N

Le plus grand choix de livres

Reliures de luxe — Editions rares

LIBRAIRIE FARAI RRE

67, rue de Foucauld

C a s a b l a n c a

B I E N T O T

paraîtra

en Afrique du Nord

l'hebdomadaire

de

l'aviation française

A I L E S

D E

F R A N C E

62, rue Michelet — ALGER

AGUEDAL

PARAIT
SIX
FOIS
PAR AN

ÉDITÉ

PAR

« LA SOCIÉTÉ DES AMIS DES LETTRES ET DES ARTS »
AU MAROC

Directeur littéraire : Henri BOSCO

Ce Numéro spécial se vend :

Empire	35 frs
Etranger	3 shilling, 6 p.

Nouveau tarif d'abonnement :

Empire	120 frs
Etranger	13 shilling

Abonnements de soutien 300 frs

AGUEDAL, 14, avenue de Marrakech — Rabat

Chèques Postaux : SALA. 122-95 - Rabat, Maroc

Le Gérant : H. BOSCO Visa de censure N° 6921 Imprimeries Réunies, Casa

*By Will, Men dared in den and heath
The dagger-claws and sabre-teeth
And brought their savageries beneath.*

*Surely, by Will, he will blow clear
His trumpets that all ear shall hear,
And helping Angels shall sweep near.*

*And the banners of the soul advance,
Up, out of hate and ignorance,
Into a new inheritance.*

JOHN MASEFIELD

A G U E D A L
14, AVENUE DE MARRAKECH - RABAT

